

# Images, mythe et histoire

## Actes du colloque du 22 mars 2013 à Gunsbach et annexes

Les actes du colloque du 22 mars 2013, qui a marqué le centenaire du départ d'Albert et d'Hélène Schweitzer pour Lambaréné, et différentes interventions liées à sa commémoration, prononcées la veille ou le lendemain, sont à lire maintenant sur notre site...

### Sommaire

<b>1. Un archétype de la destinée (allocution inaugurale) .....</b>	<b>2</b>
<i>Dr Xavier Emmanuelli</i>	
<b>2. Les 22 mars dans la vie d'Albert et d'Hélène Schweitzer .....</b>	<b>3</b>
<i>Jean-Paul Sorg</i>	
<b>3. Quand l'autre appelle... Penser la vocation .....</b>	<b>6</b>
<i>Chris Doude van Troostwijk</i>	
<b>4. Hélène Schweitzer - Bresslau, Une femme en mouvement .....</b>	<b>11</b>
<i>Patti M. Marxsen</i>	
<b>5. Albert Schweitzer et le féminin .....</b>	<b>23</b>
<i>Christiane Roederer</i>	
<b>6. Schweitzer et la colonisation - éclaircissements .....</b>	<b>28</b>
<i>Karel Bosko</i>	
<b>7. « Je suis votre frère aîné » .....</b>	<b>32</b>
<i>Pr Renate Siebörger</i>	
<b>8. Le bâtisseur .....</b>	<b>37</b>
<i>Roland Wolf</i>	

### Interventions et témoignages à la Table ronde

<b>1924, le deuxième départ. ....</b>	<i>Jean-Daniel Nessmann ..</i>	<b>44</b>
<b>Albert Schweitzer et Theodor Binder, « le médecin des Indiens » .....</b>	<i>Raymond Claudepierre ..</i>	<b>45</b>
<b>Sans frontières .....</b>	<i>Dr Louis Schittly .....</i>	<b>47</b>
<b>Aujourd'hui l'influence de Schweitzer est plus importante que jamais ..</b>	<i>Willy Randin .....</i>	<b>48</b>
<b>Merci .....</b>	<i>Karel Bosko .....</i>	<b>52</b>
<b>Mon itinéraire de Lambaréné à Kayzersberg .....</b>	<i>Joseph-Aimé Memiaghe ..</i>	<b>53</b>
<b>Tout a commencé ici en l'église de Gunsbach .....</b>	<i>Philippe Richert .....</i>	<b>56</b>
<b>L'arbre Albert et Hélène Schweitzer - Bresslau .....</b>	<i>Dr Walter Munz .....</i>	<b>58</b>

# 1. Un archétype de la destinée

## Allocution lue à l'ouverture du colloque

Le Docteur Schweitzer représente un mythe qui semble inaltérable, mais il n'a pas toujours été cette figure tutélaire de légende du dévouement et de la charité.

A bien des titres, il est l'archétype de la destinée humaine. Il a en effet traversé, de mon point de vue, cinq étapes.

Bien que homme de Dieu, théologien, musicien, philosophe et médecin, il a été d'abord **un réprouvé**, suspecté en tant qu'alsacien de sympathie allemande, ce qui lui a valu d'être interné en France de 1917 à 1918.

Quand il s'est exilé au Gabon, il a été **un solitaire**, rejoint petit à petit par des équipes enthousiastes (dont mon beau-père Victor Nessmann) et son œuvre assidue ne doit sa réussite et sa créativité qu'à son courage et son obstination. Il est ainsi **un obstiné**.

A force de travail et de prière, il est reconnu par le prix Nobel de la Paix 1952 et devient ainsi le Schweitzer **glorifié**.

A ce stade, parce qu'il a été légitimé par son action et sa foi, par toutes ses rencontres et ses méditations, il devient Schweitzer l'**universel**.

C'est ainsi qu'il est pour l'humanité un Maître, un exemple, un modèle.

**Dr Xavier Emmanuelli**  
cofondateur de « Médecins du Monde »,  
auteur de *Les prédateurs de l'humanitaire*, 1991,  
fondateur à Paris du SAMU SOCIAL

## 2. Les 22 mars dans la vie d'Albert et d'Hélène Schweitzer (en guise d'introduction à la journée)

Il y a cent ans, le 22 mars 1913, à 9h et demie du matin, que faisaient Albert et Hélène Schweitzer ? C'était alors un samedi. La veille, Vendredi Saint, dans l'après-midi ils avaient quitté Gunsbach. Ils passèrent la nuit à Strasbourg chez les parents d'Hélène, on suppose, allée de la Robertsau. Le matin, après le petit-déjeuner pris en famille, ils eurent « encore beaucoup à faire ». Les bagages. Le matériel. Vérifier les emballages. Ne rien oublier. Faire les derniers adieux à des parents et des amis. À 2h de l'après-midi, dans ce calme samedi d'avant Pâques, ils montèrent dans le train pour Paris.

« Lorsque la flèche de la cathédrale disparut de notre vue, il me sembla que nous étions déjà à l'étranger. Et pourtant, sur ce même trajet, j'avais déjà si souvent suivi longuement la cathédrale de mes yeux, afin de me familiariser avec l'idée qu'il viendra un jour où je méloignerai d'elle pour longtemps. »

Arrivés à Paris, la nuit tombée, ils eurent à subir les chicanes de la douane française. « Il fallut durant plus d'une heure régler les formalités pour passer les instruments de dentisterie et, malgré le bordereau précis de tous les éléments, nous avons dû ouvrir et déballer la caisse où tout avait été soigneusement rangé. Finalement, les droits de douane à payer furent presque aussi élevés que la valeur globale des objets. »

Quelle journée ! Épuisante ! Ils avaient certainement songé ensemble à ce qui fut leur premier 22 mars en 1902, il y a donc onze ans déjà, jour fondateur de leur pacte d'amitié, de leur « alliance ». Ils s'étaient rendus seuls à bicyclette, c'était aussi un samedi, dans la forêt du Rhin, du côté du Neuhof, banlieue strasbourgeoise. À un certain endroit au bord du fleuve, où lui retournera quelquefois comme en pèlerinage, ils se jurèrent amitié, assistance dans l'amitié, mais en excluant la sorte d'amour qui se conclut par le mariage. Singulier pacte, dont nul ne sait, dont on ne peut que deviner vaguement les raisons profondes. Elle le commentera et l'éclairera un peu plus tard. Lettre d'Hélène, le 5 mai 1902 :

« Il n'est pas possible que vous ne connaissiez pas, vous aussi, cette lutte avec le moi qui désire. Comment auriez-vous pu, sinon, être sensible à l'appel silencieux des cerisiers de Gunsbach ? Ou avez-vous vraiment toujours pensé que le chemin de votre vie passera devant la porte close du bonheur ? Voyez-vous, mon ami, c'est là une chose nouvelle que vous m'avez apprise hier : la conscience que le chemin ne s'arrête pas, mais qu'il se divise et que le tien va plus loin, qu'importe où, pourvu que ce soit « plus loin » et que ce soit une issue, cette issue que je n'avais pas trouvée, mais maintenant je la vois clairement, tout cela est simple et apaisant. Je n'y serais pourtant pas arrivée toute seule et moi qui voulais vous convertir encore à ma théorie, qui me semblait tellement plus attirante et plus lumineuse, alors qu'elle ne m'aurait conduite qu'à des formes de désespoir ! »

Ils célébreront ce jour régulièrement, tous les 22 mars, en y pensant et, quand ils vivent en des endroits différents, en s'écrivant qu'ils y pensent, qu'ils y ont pensé ! Lettre d'Albert, le 25 mars 1904 :

« Avez-vous pensé à l'anniversaire de notre amitié ? Deux ans d'amitié profonde ! Vous souvenez-vous encore comme nous cheminions à côté de nos vélos pendant que je vous parlais, sur la digue intérieure, au retour de notre promenade ? Voilà qu'il fait aujourd'hui le même temps qu'alors, c'est la longue attente du printemps. Mais n'est-ce pas beau, tout de même, cette retenue, cette pudeur de notre nature du nord ? »

La réponse ou l'écho d'Hélène manque cette année-là dans la correspondance qui a été conservée. Mais en mars 1905 elle tance vertement son ami.

« Réfléchissez à tout ce qui s'est passé, à tout ce qui a changé et s'est développé depuis trois ans, depuis ce 22 mars 1902, et vous osez vous montrer impatient parce que vous ne voyez pas encore clairement où vous en serez à la fin des trois années qui viennent ! Mais je suis tellement contente de voir que tout s'agite et se révolte en vous, rien ne corrompt une âme davantage que le repos ou l'arrêt. Que pouvez-vous

savoir aujourd'hui de toutes les possibilités que vous portez en vous ? Pour ce qui est de votre plan, ne l'avez-vous pas déjà changé ? »

Lui n'a pas encore trouvé son chemin qui s'appelle Lambaréné. Ou plutôt il n'est pas encore sûr que là, au Congo, est le chemin que son destin lui réserve. Temps de crise. Il a trente ans, il s'était juré qu'à cet âge-là il se détachera de l'ancienne vie et commencera une nouvelle, en accomplissant « un service purement humain », on dira « humanitaire ». Elle, par contre, se sent sur le bon chemin : service social éducatif. Elle est engagée depuis avril comme inspectrice des orphelinats de Strasbourg. Ce dimanche matin, au cours de sa « petite » promenade, elle a chantonné tout le temps « je ne sais plus quoi, les mots me venaient sans que je réfléchisse et je n'en ai retenu qu'un petite refrain que voici :

Car j'ai si bien appris par toi  
À vivre seule et tenir foi. »

1912. L'année du grand départ, pensent-ils. Mais la Société des missions continue à dresser des obstacles. Il se trouve à Paris pour suivre un stage de médecine tropicale. Elle est à Strasbourg et complète sa formation d'infirmière. Il lui écrit la veille, 21 mars :

« ... voici le 22 qui vient et nous ne serons pas ensemble ! Cette fois-ci nous ne regarderons pas le ciel ensemble en nous levant le matin pour voir si J. et B. [les noms ou marques de leurs vélos] pourront nous conduire au bord du fleuve... Mais c'est un beau 22 quand même, n'est-ce pas, ma grande, le dernier 22 dans l'ancienne alliance... Comme je repense à tout, à cet enchaînement merveilleux des choses qui nous a unis et nous conduit dans une terre lointaine...

Et c'est comme si tout cela répondait à notre amitié, à ce qu'elle contient de grave et de beau. Si tu avais songé où cette question : une amitié est-elle possible ?, te mènerait et qu'en ces minutes où nous avons cheminé à côté de nos vélos la décision de notre vie tomberait...

Et nous oublions toutes les années qui sont entre, les années où vous avez dû lutter, où vous étiez triste, où vous étiez malade... mais nous nous rattachons directement à celle qui nous donna notre amitié... Des autres nous ne garderons que le souvenir des choses grandes et belles que nous avons accomplies. Je n'oublierai jamais combien vous fûtes noble et grande dans toutes ces tribulations. Quand j'y pense, je suis ému... de ce que mon amie soit restée fidèle à l'ami et cela me semble comme une belle poésie, et pas comme une histoire réelle. »

Elle écrit le même jour :

« C'est donc demain le 22 - un des rares que nous n'aurons pas fêtés ensemble et chez nous ! Le prochain, ce sera chez nous aussi bien, mais dans un autre sens. »

On comprend que « chez nous » l'an prochain ce sera en Afrique. Tout est donc dit, dans un accord parfait, et s'accomplit. Sous le signe, la bonne étoile, de ce jour secret et sacré dont ils cultivent pieusement le souvenir.

\*

Par coïncidence, le 22 mars, passé le seuil du printemps, est le jour anniversaire de la mort de Goethe, en l'an 1832. Schweitzer a été invité par le premier magistrat de la ville de Francfort à prononcer le discours de célébration du 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort du poète qu'il veut faire considérer aussi comme un penseur. Il intitule sa conférence « Goethe et notre temps ». Ce jour-là, 22 mars 1932 donc, le soleil brille comme il a brillé il y a cent ans et que Goethe se réveillant vers 9 heures du matin eut le sentiment qu'il pourra se rétablir et vivre encore un printemps. Vers midi, après avoir demandé « plus de lumière » et qu'on veuille ouvrir un volet pour la faire entrer, il perdit ses sens et s'éteignit.

Schweitzer marque le contraste entre le temps qu'il fait... dehors, au soleil, et « ces temps d'infinie détresse, les plus terribles, sans doute, qu'on ait jamais connus ici, dans cette ville et au pays de Goethe ». Parlant librement, debout, pendant plus d'une heure et demie, il en vint, en conclusion, à cette prière et cet avertissement :

« Restez humains en vous-mêmes, en votre âme et conscience. Ne devenez pas des choses, des choses humaines qui se plient à la volonté des masses et battent des pieds et des mains à leur mesure ! »

Il y avait des cadres et des militants nazis dans la salle, qui remuaient, toussaient et justement raclaient ostensiblement le plancher de leurs bottes. Après la cérémonie, l'assemblée se dispersa. Ne s'attardèrent que Schweitzer, sa famille et un petit groupe d'amis. Ensemble, ils se rendirent, à pied, au monument Goethe qui était décoré de couronnes et de fleurs. Schweitzer s'avança, fendit la foule qui était attroupée et déposa au pied de la statue un bouquet rustique de lierre et de branches de sapin. Il commenta son geste en disant : « J'ai cherché ces branches dans le jardin du presbytère de Sesenheim ». Selon une autre version, il aurait dit qu'elles venaient de la tombe de Frédérique Brion et il aurait confié à sa fille Rhéna, alors âgée de treize ans, le soin de déposer le bouquet.

Une manière de rappeler et souligner la faute morale du jeune Goethe en Alsace vis-à-vis de Frederike Brion ? Ou une absolution plutôt ? Pas de vie sans fautes profondes, sans dettes infinies. Aucune vie ne suffit à les racheter entièrement. Lui en l'occurrence avait sa Frederike à ses côtés et leur fille Rhéna.

Neuf mois plus tard, Hitler sera chancelier. Hélène et Rhéna quitteront Königsfeld pour la Suisse. Et les Schweitzer ne mettront plus les pieds en Allemagne avant 1948.

\*

Au hasard, par les chiffres du calendrier, nous voici en ce 22 mars 2013 à tenir un colloque pour marquer le centenaire du départ initial pour Lambaréné sur le thème « Images, mythes et histoire ». On aurait pu ajouter « légendes ». On ne distingue pas toujours bien entre légende et mythe. On confond sans trop réfléchir ces deux types de récit. Voyez la lecture des Évangiles. Légende : ce qui doit être lu, ce qui donne à comprendre. Le sens de l'image. Le sens des événements survenus. Du moment que l'on raconte et récite, on tend à construire des légendes. Comme la légende des 22 mars dans la vie d'Albert et d'Hélène. On tend des fils à travers la biographie, on en relie des pièces. Avec les fils on tisse. Avec les fils des légendes on tisse un mythe. Et l'histoire, la vérité historique ? On va y arriver. C'est une autre démarche.

**Jean-Paul Sorg**

#### **Note bibliographique :**

Les extraits de lettres sont tirés des trois volumes *Albert Schweitzer - Hélène Bresslau, Correspondance 1901 - 1912*, éd J. Do Bentzinger, Colmar. Et pour le 22 mars 1932, cf. Albert Schweitzer, *Six essais sur Goethe*, publication AFAAS, Strasbourg, 1999.

### 3. Quand l'autre appelle ... *Penser la vocation*

Les mythes sur Albert Schweitzer sont innombrables. Mythes négatifs, sur Schweitzer le colonialiste, le raciste même, l'opportuniste politique, l'égoïste, etc. Mythes positifs sur Schweitzer le surhomme, le génie musical, le plus profond philosophe, le plus grand docteur, l'inimitable ami de l'humanité, le seul vrai prophète qui avait tout prévu etc. Ces mythes véhiculent plutôt les désirs et les phantasmes de ceux qui les produisent et les reproduisent que des vérités historiques. Il faudrait donc s'en méfier.

Et pourtant, un pur rejet serait trop simple. Il faut admettre que l'accès pur, vrai et indubitable au passé n'existe pas. L'histoire nous advient par définition sous forme de récits, de reportages, de témoignages et d'anecdotes, bref en forme de *muthoi*, dans le sens grec de « message », « communication ». Une démythification absolue de l'histoire est, théoriquement, impossible. Surtout pas si l'on tient compte du fait que les sources que les mytho-poètes de Schweitzer consultent pour fabriquer leurs contes sont majoritairement les témoignages et mémoires de la main propre du médecin de Lambaréné. Malheureusement, Schweitzer ne tenait pas un journal intime, qui nous aurait permis de le connaître autrement. Ces écrits autobiographiques et, jusqu'à un certain degré, théoriques suivaient aussi un objectif de communication. Il était pour lui primordial de motiver le monde à s'engager pour le projet dans lequel s'était cristallisée sa propre vocation humanitaire : Lambaréné. Mieux que maint spécialiste en communication et marketing, Schweitzer savait comment façonner son image dans l'espace public. Il se racontait, il développait ses idées en lien direct avec les vécus de sa vie. Et son talent était tel qu'il a pu devenir, par sa personne et par ses oeuvres, un appel et une vocation pour beaucoup de ses contemporains. Le premier et le meilleur mythopoète de Schweitzer était Schweitzer lui-même.

Dans ce qui va suivre, je vais me pencher sur un exemple archi-connu de cette auto mise en récit schweitzérienne : la scène de la révélation du principe éthique sur l'Ogooué. Dans *Ma vie et ma pensée*, Schweitzer raconte comment, voyageant en bateau sur la rivière, il était entièrement occupé par sa recherche d'un principe de base, d'une clé universelle de l'éthique. La description s'inscrit dans le genre littéraire de la *métanoïa*, qui rassemble des scènes de conversion spirituelle et philosophique, telles qu'on les trouve chez Platon, Paul, Augustin, Pascal, Descartes et Goethe. Or, le genre rime parfaitement bien avec le culte romantique du génie, c'est-à-dire le culte de l'accès à la vérité par inspiration et intuition, auquel Schweitzer fait allusion.

Curieusement, l'histoire nous a fourni un tout autre témoignage concernant la trouvaille du principe de *Respect de la Vie*. Plus que trois ans avant la révélation, Schweitzer l'avait déjà médité dans un de ses derniers cours donnés à l'université de Strasbourg.<sup>1</sup> Pour les historiens et biographes de Schweitzer, ce fait invite à la relativisation et à la remise en perspective de ses propres mises en récit. Le philosophe critique y rencontre l'invitation à une réinterprétation du développement de la pensée schweitzérienne. *La révélation sur l'Ogooué* est écrite, comme sur un palimpseste, au dessus de ses *dernières méditations de Strasbourg*, en superposant l'idée d'une intuition géniale sur une analyse critique. Ce geste d'effacement et de correction, peu importe que Schweitzer l'ait fait consciemment ou inconsciemment. C'est à la lumière de la question sur l'essence et la possibilité d'une vocation, dont je vais traiter ci-dessous, que ce geste va apparaître comme philosophiquement décisif.

#### I. De l'appel à la vocation

La vocation est la *conditio sine qua non* de l'éthique. Ma vocation est ce qui m'oblige à agir. Sans elle comme motivation intérieure, aucune loi, aucun commandement ne devient obligeant. Cependant, ce qui rend possible une vocation est l'appel qui la précède. Pas de vocation sans appel préalable et cela

---

1 Albert Schweitzer *Die Ergebnisse der historisch-kritischen Theologie und der Naturwissenschaft für die Wertung der Religion. (Die vier letzten Vorlesungen, Wintersemester 1911/ 1912)* in: *Werk aus dem Nachlaß - Straßburger Vorlesungen*. München: Verlag C.H. Beck, 1998, p. 693. Et voir en français *Une pure volonté de vie*, Bibliothèque Schweitzer, 2012.

présuppose bien sûr l'écoute. Mais, quoique nécessaire, l'écoute n'est pas une raison suffisante pour comprendre que l'appel devient vocation. En fait, dans la vie quotidienne, très peu des appels qui nous sont adressés vont s'éclorre en vocation.

Dans sa biographie de Schweitzer, il y a plusieurs appels : l'appel de Pentecôte de 1896, l'appel du Christ appelant ses disciples à devenir « pêcheurs d'hommes » et l'appel de la Mission Parisienne, en automne 1904.<sup>2</sup> Et chaque fois, il y avait transformation de ces appels en vocations personnelles. Donnant forme à sa gratitude pour le bonheur de sa jeunesse, Schweitzer prend la décision de se vouer à l'humanité, après son trentième anniversaire, sans savoir encore quelle forme devra prendre cette décision. L'appel christique dans les évangiles, il l'entend comme étant adressé à sa propre personne, comme il explique à la dernière page de sa *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*. Et la réponse vocationnelle à l'appel de la *Société des Missions évangéliques de Paris*, nous la connaissons tous, parce qu'elle motive les festivités de commémoration de cette année 2013.<sup>3</sup>

Etant à la fois intrusion d'une voix extérieure et détermination de l'intimité personnelle, le phénomène de la vocation est paradoxal. D'un côté, il présuppose la liberté : avoir une vocation, c'est avoir eu la possibilité de refuser l'appel. Qui dit vocation, dit également appropriation de l'appel précédent. De l'autre côté, comme la vocation n'est rien d'autre que la manifestation de mon identité existentielle la plus authentique et comme je ne peux m'appeler moi-même, je n'ai aucune liberté devant elle. Nier ma vocation équivaudrait à « nier mon existence », ce qui est une absurdité. Librement consenti, l'appel est devenu obligation par une nécessité intérieure, celle de ma vie en tant que telle, celle qui précède toujours déjà ma liberté. Devant l'appel, je me charge « librement » de cette nécessité dont j'étais toujours déjà chargé sans le savoir. Mystérieusement, il faudrait peut-être même dire que la vocation précède à l'appel. Autrement dit, ce qui m'arrive de l'extérieur, une voix qui appelle, une suggestion, une histoire, n'a pour fonction que de révéler ce qui me détermine au plus profond de moi-même.

Mais comment comprendre cette coïncidence entre extériorité et intériorité, entre appel et vocation ? Comment comprendre que dans la vocation qui suit l'appel, je deviens ce que j'étais déjà, essentiellement et authentiquement, même avant que j'aie été appelé ? Comment comprendre cette révélation de moi-même à moi-même ?

## II. La Révélation sur l'Ogooué : l'ubiquité de la vie

On s'imagine que c'était une telle question philosophique et existentielle qui travaillait l'esprit de Schweitzer en cette fameuse journée de septembre 1915. Schweitzer avait quitté sa carrière, rompu des liens avec ce qu'il aimait faire et avec ceux qu'il aimait : sa mère surtout qui n'a jamais pu accepter sa décision d'aller en Afrique. Schweitzer, philosophe, se demande : Mais pourquoi ? Qu'est-ce que cette nécessité intérieure en moi qui me pousse jusqu'au *me voici, je ne peux autrement* ? Comment comprendre la force de ces appels - existentiel, christique ou missionnaire - qui m'ont poussé jusqu'ici, à ce point où je sais et sens que je suis comme je dois être ?

Or, l'événement de la *Révélation sur l'Ogooué* donne une clarification de l'énigme de la vocation. Parce que, selon la formule devenue légendaire que Schweitzer a donnée, le principe du *Respect de la Vie* s'explique comme déploiement d'une vérité ontologique, une évidence banale et tout de même profonde : « *Ich bin Leben das leben will inmitten vom Leben das leben will.* »<sup>4</sup> Ce qui permet la transition entre intériorité et extériorité dans la vocation, c'est l'unité de la vie. C'est elle qui explique la naissance de la vocation éthique dans l'appel venant de l'extérieur. C'est la même Vie, celle qui appelle et celle qui répond par un *oui* intérieur. Pour Schweitzer, cette évidence est aussi patente que le « je pense donc je suis » de Descartes. Coïncidence de la Vie avec de la Vie, coïncidence de l'appel et de la vocation. Dans la Vie, il n'y a pas rupture. Venant de la Vie, l'appel me réveille à la Vie. Ma volonté de vivre n'est qu'une spécification accidentelle de la volonté générale de la Vie en tant que telle. Ainsi, je découvre la relativité de mon égo-royaume : la vie, je ne la dois pas à moi-même, elle m'est donnée. Cadeau non mérité, je n'y ai aucun *droit*.

2 Pour une analyse historique des vocations du jeune Schweitzer, voir la troisième partie du livre de Matthieu Arnold *Albert Schweitzer. Les années alsaciennes 1875-1913*. Strasbourg : La Nuée Bleue, 2013, p 159.

3 Dans ses écrits autobiographiques, Schweitzer dramatise et simplifie parfois sa vocation, voir Matthieu Arnold, *o.c.*, p. 164.

4 *Aus meinem Leben und Denken, o.c.*, p. 169-170

C'est ainsi que, par des appels qui peuvent prendre des formes infiniment variables, la Vie m'éveille et m'oblige à la solidarité infinie avec tous les autres êtres vivants, humains et animaux.

### III. Les Méditations à Strasbourg : l'omniprésence de l'analogie

Dans une de ses conférences universitaires de 1911/1912, Schweitzer médite sur la vie, à partir des théories évolutionnistes de Lamarck et de Darwin et il en retient l'idée de la continuité et de l'unité de la vie. Tout de même, à cette époque, Schweitzer ne peut pas accepter pleinement cette idée. La continuité présumée par les auteurs masque la différence fondamentale entre l'homme et l'animal. Nous, humains, avons une vie intérieure qui nous permet de nous rendre compte de ce que nous faisons et même nous y oblige. Nous sommes des êtres vivants responsables, différents d'autres êtres vivants.

Cette conviction repose sur une observation philosophique importante. « Je näher das Leben - das wir immer *nur aus seinen Äußerungen* erschließen - dem unsrigen steht, desto besser begreifen wir es - *von uns aus*. »<sup>5</sup> En français : « Plus les formes de la vie que nous considérons - et que nous ne saisissons jamais que de l'extérieur - sont proches de la nôtre et mieux nous pouvons les comprendre. »<sup>6</sup>

De la vie, je n'ai une notion immédiate que par mon expérience intérieure. Les autres êtres vivants, je ne les connais que de l'extérieur, comme étant des objets qui se meuvent et, strictement parlant, non pas comme étant vivants. Que je les appelle vivants, cela repose sur une projection analogique « von mir aus ». Autrement dit, nous ne pouvons conclure à la vie d'autres êtres qu'à partir de notre expérience privée de la vie. Indirectement donc et seulement *par analogie*.

Quoique Schweitzer, dans son cours de 1912, se rende compte que la seule issue de cette problématique solipsiste est la voie de l'intuition, il n'en tire pas encore pleinement les conséquences.<sup>7</sup> En fait, dans son cours, il réactive la critique qu'il avait formulée par rapport à la conception de la liberté kantienne dans sa thèse sur la *Philosophie de la religion de Kant* de 1899.<sup>8</sup> Cette critique concerne *in nuce* l'incompatibilité entre le concept de la liberté *pratico-morale* (donc de l'action et de l'engagement) et celui de la « liberté » *théorético-cosmologique* (l'idée de l'indétermination de l'être). Cela revient à l'observation que la liberté, traitée par Kant dans la *Critique de la Raison Pratique*, est principalement autre que celle à laquelle avait abouti la *Critique de la Raison pure*. La première concerne le champ intérieur de ma décision ; l'autre, le champ laissé indéterminé par les lois naturelle de causalité. Dans l'extériorité, de mon point de vue, je ne vois que des êtres mouvants, non pas des êtres qui produisent des actions à partir d'une décision libre. Je suis cloué à mon propre point de vue. La liberté en général n'existe pas ; la liberté est toujours ma liberté à agir oui ou non moralement.

Or, ce qui compte pour franchir le gouffre qui sépare expérience intérieure et observation extérieure des actions (et *mutatis mutandis* de la vie vécue intérieurement) entre les sujets humains et *a fortiori* ce qui compte pour le rapport entre l'homme et l'animal, c'est qu' aucune évidence ne me permet de conclure que l'action de l'autre - homme ou animal - qui se déploie devant moi soit l'effet d'une décision réellement prise, c'est-à-dire d'une volonté.

### IV. De la critique à l'intuition

En obéissant à la critique que Schweitzer lui-même avait formulée par rapport au Kant, il faudrait donc conclure que la fameuse formule *Ich bin Leben, das leben will, inmitten von Leben das leben will* n'est pas enracinée dans une évidence apodictique, mais qu'elle est l'expression d'un simple jugement analogique. Ce que Schweitzer aurait pu dire, c'est au maximum : « ich bin Leben das leben will, inmitten vom Leben das lebt ». (Et peut être même pas cela : comment savoir qu'un animal est vivant, et non pas *automaton* ou

5 *Die Ergebnisse etc.*, o.c., p. 693

6 Traduction de Jean-Paul Sorg dans *Une pure volonté de vie*, éd. cit., p. 71.

7 « Was Leben ist, ist uns nicht nu rein Rätsel, sondern ein Geheimnis - wir kennen es nur durch Intuition. » *Ibid.*, p. 693. « Ce qu'est la vie demeure pour nous non seulement une énigme, mais un mystère - nous n'en savons quelque chose que par intuition » (*Une pure volonté de vie*, p. 72).

8 Albert Schweitzer, *Die Religionsphilosophie Kant's von der Kritik der reinen Vernunft bis zur Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*. Freiburg i. B.: J.C.B. Mohr, 1899, cf. pp. 32, 75 ff.



machine comme pensait Descartes?) Aucune volonté, aucune nécessité ne peut être déduite du simple fait empirique qui se déploie devant mes yeux.

En 1912, Schweitzer était conscient de l'analogisme présupposé dans tout jugement sur l'unité universelle de la Vie. Il enseignait: « Wir begreifen die Natur, wie das Evangelium, nur im Gleichnis: die Begriffe Kraft, Gesetz, Anziehung, Abstoßung, Reiz, Freiheit und Gebundenheit etc. sind nur Gleichnisse, die wir unserem bewußten Innern entnehmen, nur Analogien mit dem uns unmittelbar Gegebenen. »<sup>9</sup> En français: « D'une façon générale, nous ne comprenons la nature, de même que l'Évangile, qu'à travers des symboles ou des analogies: ainsi les concepts de force, de loi, d'attraction, de répulsion, d'excitation, de liberté et de déterminisme, etc., ne sont-ils que des images, des représentations, que nous tirons de notre conscience; des analogies donc que nous établissons entre les phénomènes extérieurs et ce qui est donné immédiatement en nous. Même les ultimes principes de la logique ne sont en dernière analyse que des constructions analogiques. »<sup>10</sup>

Dans la philosophie, l'analogie a une réputation problématique. Surtout, si une des choses comparées - en occurrence l'expérience vitale d'autrui - est, par définition, inconnaissable. L'analogie nous permet, malicieusement, de prouver tout et son contraire! Toutes les superstitions et fausses théories reposent sur des analogies naïvement prises au sérieux. Déclarer « Je suis Vie qui veut vivre, parmi Vie qui veut vivre » implique penser là où je ne peux penser, à savoir à la place des autres êtres vivants, des animaux.

En étant philosophe on a beau avoir horreur de l'analogie, dans notre vie réelle nous sentons immédiatement qu'eux, les bêtes, sont des êtres vivants *comme* nous. Dans le récit sur la Révélation du *Principe du Respect de la Vie*, le doute critique a été pleinement remplacé par l'intuition. De la méfiance philosophique par rapport à l'analogie, il ne reste plus rien. De toute façon, Schweitzer ne la thématise plus.

Avec l'intuition, Schweitzer accepte quitter le terrain de la philosophie critique, pour entrer dans une pensée mystique et intuitionniste, ou, comme il l'intitule encore, dans une *religion élémentaire*. On peut le regretter ou non, peu importe. Ce qui est remarquable, c'est la modestie avec laquelle Schweitzer embrasse l'intuitionnisme. En fait, sa « philosophie mystique » est toujours restée une pensée minimaliste. Une pensée presque sans théorie, sans contenu, mais une pensée tout de même, à savoir une intuition de la simple vérité que la Vie est désir, pulsion à vivre et, pourquoi pas, volonté, « vouloir-vivre ». Plus que cela, on cherchera en vain chez Schweitzer. Toujours, il a résisté à la tentation de bâtir, à la base de l'analogie et de l'intuition, une quelconque spéculation métaphysique du monde. (Une chose au contraire, à laquelle Rudolf Steiner, d'ailleurs estimé par Schweitzer, avait cédé à sa manière.) Il faudrait, à une autre occasion, élaborer ce refus qui est sans doute enraciné dans une sensibilité protestante, et qui explique peut-être l'échec de l'*Opus Magnum* dont Schweitzer rêvait toute sa vie: la publication d'une *Weltanschauung der Ehrfurcht vor dem Leben*.<sup>11</sup>

## V. L'avenir de sa vocation

Schweitzer avait traité du *Respect de la vie* en 1912, donc trois ans avant que, selon ses propres dires, ce concept lui soit révélé sur l'Ogooué. Que faire de ce *lapsus* (ou de cet effacement inconscient), qui a motivé Schweitzer à produire cette belle narration sur la trouvaille de la formule *Respect de la Vie* et de sa justification sur le fleuve Ogooué? Il serait trop simple de l'écarter comme étant un détail insignifiant de sa biographie. Ou, au contraire, l'exploiter pour critiquer Schweitzer comme un falsificateur. Le récit sur la *Révélation sur l'Ogooué* est une mise en scène littéraire, qui enveloppe la pensée de Schweitzer d'un halo spirituel. La vente des livres contribuait largement au financement de l'hôpital. Vouloir critiquer Schweitzer pour avoir exploité l'image de sa propre personne, c'est lui refuser son engagement pour la cause de Lambaréné.

Par contre, prendre cet autoportrait embelli pour une vérité indubitable, cela pourrait impliquer que la narration soit figée en *mythe*, en récit métahistorique sur son infaillibilité géniale. Ce risque n'est pas

9 *Die Ergebnisse etc.*, o.c., p. 693

10 *Une pure volonté de vie*, p. 71.

11 Le problème de l'œuvre inachevée car inachevable a été déjà diagnostiqué par Oskar Kraus, dans son *Albert Schweitzer. Sein Werk und seine Weltanschauung*, Prag: Pan-verlag, 1926, pp. 35-51. Cf. aussi in *Études schweitzeriennes* n° 3, 1992, toute la correspondance avec Oskar Kraus et les pièces annexes.

imaginaire: trop souvent on glorifie la grandeur des maîtres dans l'objectif inconscient de se fournir ainsi de l'alibi pour ne pas les suivre. Trop souvent, l'idolâtrie est une manière de faire taire l'autre et d'éteindre l'appel qu'il incarne, avant qu'il n'évolue en vocation personnelle. Du mausolée de la sainteté, l'appel ne sortira plus.

Trop souvent aussi, on fait taire une idée vivante en la figeant dans une théorie ou en la dogmatisant. Le *Principe du Respect de la Vie* n'est pas un dogme, son invention n'est pas une révélation géniale. Il mérite d'être questionné philosophiquement, mérite d'être réinscrit et réinventé dans de nouveaux vocabulaires, parce que l'horizon de la *Naturphilosophie* d'inspiration goethéenne, qui était celui de Schweitzer, ne peut plus être le nôtre. Non, son raisonnement n'est pas conséquent, mais en 1915 il l'accepte, sachant que cela est le prix pour creuser plus profondément. Oui, il y a des points aveugles dans l'intuitionnisme éthique de Schweitzer.<sup>12</sup> Heureusement. Parce qu'ainsi l'éthique du respect de la vie peut continuer à nous interpeller, comme nous interpelle une énigme. Et qui sait si un jour cette énigme ne se transformera pas, inopinément, chez quelqu'un de nous, en vocation existentielle?

**Chris Doude van Troostwijk**  
**enseigne la philosophie et la théologie**  
**au Luxembourg et à Strasbourg,**  
**habite Gunsbach**

---

12 Points aveugles ou rencontres ratées: Schweitzer ne s'est jamais intéressé véritablement à la phénoménologie. C'est dommage, parce que c'est surtout dans les *Méditations cartésiennes* de Husserl qu'il aurait pu trouver un fondement épistémologique de son entreprise éthique.

## 4. Hélène Schweitzer Bresslau - Une Femme en mouvement

### La légitimité d'une perspective féministe (en introduction)

Presque soixante ans après la mort d'Hélène Schweitzer-Bresslau, sa vie reste peu comprise, contestée, ou simplement inconnue. C'est le « Grand Docteur », le « Lauréat du Prix Nobel », le « great man », même « l'immortel », qui est le sujet des livres innombrables, des articles, et des témoignages du dernier demi-siècle. Trop souvent la « co-fondatrice » de l'Hôpital<sup>13</sup> semble perdue dans l'ombre de la forêt vierge.

Jusqu'à ce moment, il n'existe qu'une biographie « classique » d'Hélène Schweitzer Bresslau, publiée il y a quinze ans et pas encore traduite de l'allemand.<sup>14</sup> Le Centenaire, donc, nous offre une bonne occasion de repenser les images contradictoires d'Hélène Schweitzer-Bresslau : pilier de soutien, mais « trop frêle pour participer » ; collaboratrice de premier ordre, mais sans autorité « officielle » dans les affaires de l'Hôpital ; femme cultivée - même brillante - mais sans ambition pour elle-même. Sa fille Rhéna a expliqué l'énigme d'Hélène par « son désir de s'effacer un peu ». <sup>15</sup> Dans cette expression, on entend l'écho d'Albert Schweitzer lui-même qui a qualifié sa femme comme « vaillante et noble » dans ses lettres écrites avant la grande aventure de Lambaréné.<sup>16</sup>

Mais pour ceux qui ne la connaissaient pas, la personnalité d'Hélène continue à poser des questions. Si elle s'exprime avec énergie et clarté dans ses lettres et dans son « *Tagebuch* » (1913-1915), on trouve un ton d'ambivalence dans les écrits des autres où elle apparaît, trop souvent, bien perdue entre le silence et le sacrifice. C'est curieux, parce que même si elle avait un « désir de s'effacer un peu », c'est difficile d'imaginer la vraie Hélène comme une personne qui ne s'intéressait ni à jouer un rôle actif, ni à se faire entendre dans la vie de l'Hôpital. Difficile, parce qu'elle s'était engagée dans le projet de Lambaréné pour plus de quarante ans comme infirmière, chercheuse de fonds, voix éducatrice, et organisatrice par excellence.

Pour comprendre la « vraie Hélène » il faut cerner l'optique d'une femme moderne avec ses propres compétences, ses talents bien développés, et une admirable confiance en elle. En face de cette identité moderne que possédait Hélène Bresslau, il est logique de procéder dans une perspective féministe. C'est-à-dire une perspective qui cherche à illuminer l'histoire - et les lacunes de l'histoire - par une synthèse plus inclusive qu'une histoire focalisée sur les jeux de pouvoir des « génies » masculins.

Si l'on accepte qu'une perspective féministe soit une façon de nous sensibiliser aux vérités du passé et du présent, on peut l'utiliser comme une méthode de déstructurer les mythes. Les pionniers européens de cette perspective ont établi une politique des femmes inspirée par la Révolution française, bien enrichie de la littérature et de la philosophie.<sup>17</sup> Il y avait une bonne continuation au XIX<sup>e</sup> siècle, surtout dans le monde anglophone où le but essentiel était le droit de vote.<sup>18</sup> À cet égard, nous avons vu une coalescence des idées et des actions bien soutenues par les nécessités de deux guerres mondiales.<sup>19</sup> En effet, les femmes juives et les femmes courageuses de la Résistance en France des années 1940 ont, soit dit ironiquement, aidé la

13 Walter Munz. *Albert Schweitzer dans la mémoire des Africains. Etudes Schweitzeriennes*, No. 5, p. 153.

14 Verena Mühlstein. *Helene Schweitzer Bresslau - Ein Leben für Lambarene*. München: C. H. Beck Verlag, 1998.

15 www.schweitzer.org. Site web de l' AISL. « Hélène Schweitzer » par Rhéna Schweitzer Miller.

16 V. Lettre 454.A.S. (mai 1910) : «...ma grande, ma noble amie.» Aussi, Lettre 480.A.S. (août 1910) : « ...je te suis infiniment reconnaissant d'être comme tu es, si vaillante et noble. » V. Schweitzer, Albert and Hélène Bresslau. *Correspondance 1910-1912 - L'Alliance*. (Tome III). Introduction et notes de Jean-Paul Sorg.

17 V. Marquis de Condorcet, « Sur l'admission des femmes aux droits de Cité » (1790), Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791), et les œuvres de Madame de Staël, entre autres.

18 V. Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Women* (1792); Susan B. Anthony, « Is it a Crime for a Citizen of the United States to Vote ? » (1872); et Elizabeth Cady Stanton, *The Women's Bible* (1895).

19 Les femmes britanniques ont obtenu le droit de voter pour les femmes (au moins de 30 ans) en 1918 et les américaines en 1920. En France, où le débat a commencé, ce n'était qu'après-guerre, en 1944. V. Margaret Sanger, *Women and the New Race* (1920), Emmeline Pankhurst, *My Own Story* (1923), et plus tard, *Le deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir (1949).

cause des femmes par leurs souffrances égales pour le moins à celles des hommes.<sup>20</sup> En somme, l'époque d'Hélène Schweitzer Bresslau était une époque très « historique » pour les femmes dont l'indépendance est devenue un moyen de survivre, ainsi qu'un droit politique à conquérir.

Sans juger le passé à travers l'angle du présent, notre étude se focalise sur les écritures consciemment préservées par notre sujet, Hélène Schweitzer Bresslau, ainsi que les textes écrits par les autres. En analysant ces voix mêlées, on commence à « voir » une espèce de contre-récit de la biographie habituelle : soit la jeune femme privilégiée sans ambition pour elle-même, soit la partenaire fidèle qui a fait un grand sacrifice de sa propre vie pour son mari, soit une malade inactive. Enfin on commence à voir une femme toujours en mouvement - dans le monde et dans l'esprit, comme certaines autres « citoyennes du monde » de son époque.<sup>21</sup> En plus, on aperçoit comment le féminisme - et l'emploi du mot - est arrivé avec une nouvelle force à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Même en Suisse, il y avait en 1914 un « Bureau international féministe de renseignements en faveur des victimes de la guerre. »

Aussitôt qu'on se rend compte que d'un point de vue historique il convient d'associer le mot « féministe » à la génération d'Hélène Schweitzer Bresslau, on commence à voir cette femme comme un personnage actif « dans l'histoire » et la question de son influence sur la longue histoire de l'Hôpital s'impose avec force. Pour arriver à cette « Hélène historique », on propose un portrait vu par trois « fenêtres » révélatrices :

- La jeune femme spirituelle et engagée *avant* Lambaréné
- La femme optimiste et aventureuse au début de son expérience en Afrique
- La femme perspicace et déterminée en face de la première guerre mondiale

## I. La jeune femme spirituelle et engagée avant Lambaréné

Il y a eu plusieurs vies dans la vie d'Hélène Bresslau. *Vies* au pluriel, parce qu'il y a eu une enfance berlinoise dans le giron d'une grande famille avec deux frères, Ernst et Hermann, et où aussi les sœurs et frères de son père, Professeur Harry Bresslau (1848-1926), étaient chaleureusement accueillis. Il faut mentionner aussi deux neveux de sa mère, Caroline Bresslau Isay (1853-1941). Voilà, un foyer plein d'activités et un sens des responsabilités de l'un envers l'autre. Hélène était une petite fille juive entourée de la menace antisémite de l'Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'était une réalité si troublante que son père a décidé que ses trois enfants soient baptisés par un pasteur luthérien en juin 1886. « Discrètement et d'un seul coup »<sup>22</sup>, selon les mots de Jean-Paul Sorg. On se demande : qu'est-ce que la petite fille de sept ans a pu comprendre de sa nouvelle identité religieuse ?

Ensuite, en 1890, la jeune fille d'onze ans devait accepter une nouvelle vie à Strasbourg quand son père a rejoint la faculté de l'Université Kaiser Wilhelm. Avec sa femme et leur cercle d'*Altdeutschen*, les Bresslau ont participé à la vie progressiste et modernisée que représentait Strasbourg en ce temps-là. Quand même, la jeune Hélène - qui avait déjà souffert d'une pleurésie - n'était pas du tout enthousiaste pour ce déménagement. Certainement, elle ne pouvait pas imaginer comment la plus grande ville d'Alsace en plein essor sous l'annexion influencerait sa vie, même si elle voyait les changements effectués de ses propres yeux. Changements d'architecture, bien sûr, mais changements aussi sur le plan d'éducation, de l'organisation sociale, d'hygiène, de culture, et de la santé publique à un moment historique quand la microbiologie était une nouvelle science. À noter qu'Hélène avait trois ans quand Robert Koch a

20 Par ex : Danielle Casanova, la résistante Corse, a influencé une génération avec son organisation Communiste, L'Union des Jeunes Filles de France (JFdeF), et son journal clandestin, *La Voix des Femmes* ; photjournaliste Marie-Claude Vaillant-Couturier, qui a témoigné au procès de Nuremberg, a publié les premiers photos de Dachau dans la revue, *Vu* ; et Charlotte Delbo a publié ses mémoires d'Auschwitz dans les années 1970s. Les trois étaient dans *Le Convoi des 31000*. V. Moorehead, *A Train in Winter*.

21 On pense surtout aux Européennes voyageuses en Afrique et à l'Orient, notamment la première pharmacienne néerlandaise Charlotte Jacobs (1847-1916), ethnographe de l'Ogooué Mary Kingsley (1862-1900), anthropologue/ femme politique de Moyen Orient Gertrude Bell (1868-1926), l'Algérienne Dr. Dorothee Chellier, médecin dans les Aurès en 1885, écrivaine Karen Blixen (1885-1962), Dr. Margaret Balfour en Batavia/Indonésie (1888-1964), et l'aventurière Suisse Vivienne de Watteville (1900-1957), entre autres. V. Clark, *Women and Achievement in Nineteenth-Century Europe*.

22 *Correspondance -L'amitié dans l'amour* (Tome I). Introduction et notes de Jean-Paul Sorg, p. 12.

identifié le bacille de la tuberculose à Berlin. Elle est devenue une jeune femme quand le vaccin contre la tuberculose fut finalement développé à l'Institut Pasteur de Paris.<sup>23</sup>

Nous savons qu'Hélène est restée toujours très attachée à sa famille berlinoise, y compris ses quelques femmes très indépendantes.<sup>24</sup> C'était peut-être à cause de leur influence qu'Hélène a insisté à sortir à Strasbourg les soirs pour chanter dans le chœur d'Ernst Münch à l'église Saint-Guillaume au bord de l'Ill, ou bien à organiser le « Radel Klub » avec son amie Elly Knapp. Enfin, après une variété d'études très propres pour une jeune fille de bonne famille - de la musique, de l'histoire de l'art, et aussi une formation d'institutrice - elle a décidé en 1904 d'entreprendre une formation d'infirmière à l'hôpital civil de Stettin, en Allemagne, loin de ses proches.<sup>25</sup> Ce n'était pas la première fois qu'elle s'est séparée. En 1899, elle a passé six mois en Italie et trois mois en Angleterre où elle s'était imprégnée des idées socio-spirituelles de Thomas John Barnardo. Evidemment, Hélène vivait dans un milieu où les voyages, les déplacements, et les séparations, étaient absolument normales.

Mais il faut souligner la date de ses études à Stettin en 1904 - une date qui précède la décision d'Albert Schweitzer de se consacrer à l'étude de la médecine en 1905.<sup>26</sup> Il faut comprendre que déjà, à l'âge de 25 ans, Hélène se connaît bien comme femme moderne, cosmopolite, intelligente, et déterminée de s'engager dans une carrière de travail sociale/médicale. Bloquée à l'université par son père, elle a cherché d'autres possibilités. Nous savons que vite après ses études à Stettin, Hélène est devenue l'Inspectrice des Orphelinats de la ville de Strasbourg, un poste qu'elle a maintenu pour quatre ans (printemps 1905 - printemps 1909). À cette époque la cofondatrice future de Lambaréné a publié un article intitulé « Gott » dans un hebdomadaire de Bremen et Berlin.<sup>27</sup> En plus, avec son mélange très équilibré de la spiritualité et la moralité, elle a trouvé le temps de fonder, avec son amie Helene Fehling, une Maison des Mères à Neudorf, « ein Mütterheim » pour les jeunes mères célibataires. On doit conclure qu'Hélène a voulu travailler. Elle en avait besoin. Et elle a trouvé son chemin bien avant son vingt-cinquième anniversaire.

C'est seulement avec sa décision d'étudier à Francfort (1909-1910) pour devenir infirmière certifiée que nous pouvons commencer à parler des choix d'Hélène comme décisions prises pour soutenir l'œuvre de son « ami », Albert Schweitzer. Avant 1909, elle travaillait pour elle-même, pour trouver son propre destin et son identité à elle. Elle travaillait *contre* les désirs de ses parents et *malgré* les avis de son cher « Bery », souvent embrouillé dans des bagarres intellectuelles; *malgré* ses relations sociales dans un groupe de grandes dames plus âgées que lui; *malgré* l'incertitude du futur. En ce temps-là, c'était Hélène qui, évidemment, a ancré le futur dans la réalité de ses actions concrètes, y compris la rédaction des publications de son « ami » - en théologie, philosophie, et en musique aussi.

Enfin, il faut nous interroger sur une idée cachée dans le récit traditionnel de sa vie - cachée avec une certaine subtilité, bien sûr - idée selon laquelle Hélène était une espèce de « création » d'Albert Schweitzer. Cette idée est même un peu défendue par Jean-Paul Sorg quand il écrit qu'« elle [Hélène] aurait peut-être fini par succomber tout de même aux usages de son milieu de l'époque, si Schweitzer n'était pas entré dans sa vie, ne l'avait pas poussée à choisir un métier et, sur cette base, à s'émanciper ».<sup>28</sup> Au contraire, les expériences d'Hélène démontrent qu'elle se serait émancipée *avec* ou *sans* Albert, même si elle a écrit que « Tu m'as apporté ainsi un sentiment de paix, un calme intérieur, une assurance, qui me fait croire en

---

23 Le vaccin nommé BCG (Bacille Calmette Guérin) était utilisé avec succès pour la première fois à l'Hôpital de Charité à Paris en 1921, 32 ans après les premiers signes de Tuberculose dans le corps d'Hélène Schweitzer Bresslau.

24 Surtout la tante Clara Heyssens et une cousine d'Harry Bresslau, l'artiste Johanna Engel.

25 Comme une des « villes perdues » par l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, Stettin est aujourd'hui la ville de Szczeci, en Pologne.

26 Même s'il a décidé à l'âge de 21 de se consacrer « à la service directe de l'humanité » après l'âge de 30, Albert Schweitzer n'a choisi l'étude de médecine qu'après son idée d'adopter les orphelins ne marchait pas. V. *Out of My Life and Thought (Aus Meinen Leben und Denken)*, Chapter IX.

27 Note intéressante, citée en Mühlstein p. 89 : Albert n'avait rien à dire au sujet de cet article publié en décembre 1904, même après Hélène lui a posé une question pointue dans la dernière ligne d'une lettre de March 1905. V. Schweitzer Miller et Woytt, p. 86 : « Warum haben Sie mir keine Kritik über den Artikel im *Protestantenblatt* gesagt ? » (« Pourquoi n'aviez-vous pas de critique de mon article dans le *Protestantenblatt* ? ») Curieusement, cette ligne n'apparaît pas à la fin de la Lettre 97. H.B. de l'édition rédigée par Jean-Paul Sorg.

28 *Correspondance - L'Amitié dans l'amour* (Tome I). Introduction de Jean-Paul Sorg, p. 18.

moi et en la vie».<sup>29</sup> Il faut souligner encore que dans « son milieu » - soit en famille en Allemagne, soit à Strasbourg - Hélène était en présence de femmes actives et engagées dans le monde.

En somme, on soutient ici que la vraie Hélène s'est essentiellement formée *avant* l'influence d'Albert Schweitzer et que la relation Schweitzer-Bresslau a libéré tous les deux et ouvert à l'un et à l'autre de nouvelles possibilités. Laissons-nous, enfin, reconnaître comment l'influence de « l'amitié et l'amour » d'une femme tellement développée a aidé un certain homme doué d'un tas de talents mais sans une vision satisfaisante de sa propre vie jusqu'à son trentième anniversaire. Quant à Verena Mühlstein: « Helene Schweitzer Breslau était toujours consciente de sa propre importance. Elle savait qu'elle avait une influence forte sur Albert Schweitzer et qu'elle jouait un rôle vraiment important dans son œuvre ».<sup>30</sup>

## II. La femme optimiste et aventureuse au début de son expérience en Afrique

Nous avons établi que la femme au bord de *l'Europe* en route pour l'Afrique Équatoriale Française était une femme intelligente, indépendante et, aussi, dotée depuis longtemps d'une conscience sociale. Selon James Barbizon, biographe anglais d'Albert Schweitzer, « la conscience sociale d'Hélène était presque aussi développée que celle de Schweitzer, et, en plus, elle possédait un enthousiasme, une efficacité, et une certaine indifférence aux convenances sociales ».<sup>31</sup> James Cameron, un autre anglais, qui a visité Lambaréné en 1954, a osé décrire Albert Schweitzer comme « quatre fois Docteur, organiste renommé et bâtisseur d'orgues, humaniste réputé et mari d'Hélène Breslau ».<sup>32</sup> C'est une façon amusante de dire qu'Hélène était un personnage égal à son mari en 1913. Quand même, c'était une nouvelle expérience et une grande aventure pour elle de vraiment voyager en plein océan vers le grand mystère de l'Afrique. Donc, dès son départ du continent, Hélène écrivit ses impressions dans un cahier qui deviendra, au fil du temps, un document précieux, son « Tagebuch » inédit de 320 pages, écrit entre le 26 mars 1913 et le 22 novembre, 1915.<sup>33</sup>

La première page commence sur un ton documentaire: « 26 mars 1913 environ quatre heures de l'après-midi, départ de Pauillac Bordeaux ».<sup>34</sup> Mais les merveilles d'Afrique remplacent bientôt les faits quotidiens après la première escale en Afrique, le 4 avril à Dakar, où les Schweitzer s'amusaient de porter leur « *Tropenkostüm* » pour la première fois. Quelques jours plus tard, Hélène a écrit depuis Conakry en Guinée: « Nous sommes vraiment tombés amoureux de l'Afrique ».<sup>35</sup> Elle fait remarquer les couleurs de la plage, de la jungle, les maisons des Noirs et des Européens. Elle a décrit aussi la vie autour d'elle, vue du bastingage:

« Ce matin il y avait les jeux très amusants des bancs de dauphins autour du navire dans les écumes des vagues. J'ai vu les poissons volants, ainsi qu'un petit oiseau qui s'élève des eaux, les survole et y replonge de toute sa force ».<sup>36</sup>

À Libreville, le 13 avril, les Schweitzer étaient salués par M. Ford, missionnaire américain qui leur a offert un bouquet de fleurs de Cap Lopez.<sup>37</sup> Et puis l'embarquement du bateau à vapeur fluvial, l'*Alembé*, pour remonter l'Ogooué. Enfin, le 16 avril, l'île toute verte de Lambaréné commença à paraître et après un petit trajet en pirogue, le couple a gravi la colline pour arriver à la station missionnaire d'Andendé. Il semble qu'Hélène fut immédiatement occupée parce qu'elle n'écrivit rien jusqu'au 20 avril: « Lambaréné! Huit jours que je n'ai rien écrit ici, mais quelle semaine pleine d'événements! » Suite à cette phrase, son mari ajoute de sa main remarquablement lisible ce commentaire ironique: « Mais Madame Albert ne sait par où commencer. Alors ».<sup>38</sup>

29 Ibid. Lettre 102. H. B.

30 Mühlstein, p. 9.

31 Brabazon, p. 142.

32 Cameron, p. 156.

33 Je pouvais étudier ce « *Tagebuch* » grâce à l'esprit collégial de Verena Mühlstein, qui a reçu son copie de son amie, Rhena Schweitzer Miller c. 1995. Je remercie aussi les petits-enfants d'Hélène Schweitzer Bresslau.

34 *Tagebuch*, p. 1. Cité en Mühlstein, p. 145.

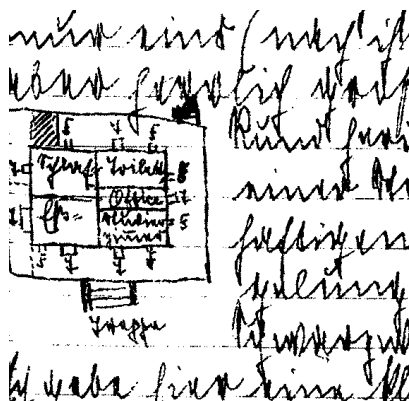
35 *Tagebuch*, p. 13. Cité en Mühlstein, p. 145.

36 *Tagebuch*, p. 14. Cité en Mühlstein, p. 146.

37 Port Gentil, aujourd'hui.

38 *Tagebuch*, p. 20.

Ils semblent contents et gardent leur bonne humeur. Mais à la fin de trois semaines de voyage, les Schweitzer furent immédiatement confrontés à la réalité des insectes virulents, de la chaleur, et des besoins d'organiser une nouvelle vie, sans rien dire des malades qui attendaient à la porte, déjà informés par le système de *tam-tams* - arrivés on ne sait d'où, bien avant l'arrivée des médicaments.<sup>39</sup> Chaque soir, ils faisaient une promenade autour de cette petite station d'environ 600 mètres de long et 110 mètres de large, sans bâtiments acceptables pour «hospitaliser» les patients. Les prochains jours, il faudra recommencer le travail de ménage, la lutte contre les fourmis, et l'attente de médicaments en soignant les malades dehors. Comme d'habitude, Hélène était déterminée à trouver son équilibre assez vite. Peut-être le croquis de sa maison, entourée de la « jungle » de son écriture, était une façon de se situer un peu.<sup>40</sup>



Croquis de la maison à Andendé dans le Tagebuch d'Hélène fait le 24 avril, 1913.

Comme à notre époque, un cahier intime permettrait une espèce de diversion aussi bien qu'une façon de réfléchir. Mais cent ans plus tard, ce «*Tagebuch*» est devenu un trésor «historique». Principalement l'œuvre d'Hélène, mais son mari avait la liberté d'y écrire aussi.<sup>41</sup> Donc, c'était Albert qui écrivit leurs premières impressions des paysages luxuriants de l'Ogooué une semaine après l'arrivée: «L'impression est bouleversante. Un énorme enchevêtrement de racines recouvert de lianes s'avance dans le fleuve. Des palmiers, petits et grands, entremêlés de bois touffus aux rameaux verts et aux feuilles immenses. Ça et là des arbres morts, desséchés sur pied, qui se dressent vers le ciels dans cette verdure exubérante... »<sup>42</sup>

Bien sûr, c'était le coup de foudre. Et le fait que c'était un «cahier ouvert» suggère qu'il existait entre eux une grande intimité en ce temps-là qu'on peut qualifier comme *un* esprit partagé, même si le style de l'écriture annonce deux personnalités tout à fait distinctes. L'écriture d'Albert est d'une petite taille - comme toujours - , un peu laborieuse comme de la broderie. Ce qu'écrit Hélène est plein d'énergie, comme si chaque phrase était écrite au bout du souffle. En plus, l'écriture haletante de cette fille de bonne famille allemande est en Sütterlin Schrift.

Oui. C'est difficile à lire. Mais pour ceux qui voudraient connaître «la vraie Hélène», cela certainement vaudrait la peine d'au moins essayer de décoder sa personnalité symbolisée par cette écriture fluide, entrelacée, et sans hésitation, il semble, filant comme un TGV! On a le sentiment qu'elle savait ce qu'elle pensait d'un moment à l'autre. Comme son mari, elle était souvent «*in Eile*» avec une vitesse de pensée et un désir de documenter sa nouvelle vie. Elle a même apporté un «livre d'or» avec elle, une petite touche de formalité bourgeoise qui révèle un sens historique de cette expérience qu'elle voulait partager avec les autres comme Richard Clasen, Georgette et Léon Morel, et Monsieur Ford, entre autres. Il y avait beaucoup de nouveaux amis parmi les missionnaires et des amis noirs aussi, comme l'infirmier Joseph et le petit Acaga. Chez les Schweitzer, c'était une vie de brousse remplie de monde.

Pour Hélène, c'était aussi une vie joyeuse malgré son état de santé qui s'était aggravé sous le climat tropical. Dans ses lettres écrites à cette époque à sa famille, on est souvent rassuré de son bon état d'esprit. Un exemple, cité par Mühlstein, est frappant d'un sens de beauté poétique et d'un sens de sérénité qu'Hélène a déjà trouvé en juillet 1913 quand elle a écrit à ses parents:

39 Les Schweitzer ont soigné environ 2,000 malades pendant leur premiers 9 mois à Andendé en 1913.

40 *Tagebuch*, p. 28.

41 Le titre de cet ouvrage à la première page est «*Tagebuch von Albert et Helene Schweitzer*».

42 *Tagebuch*, écriture d'AS, p. 21. Cité en Mühlstein, p. 146.

« Si je pouvais le faire, j'inviterais nos proches ici et au soir je leur montrerais l'incroyable spectacle de la pleine lune de notre véranda au moment où l'éclat de rouge se montre et un rayon de lumière scintillante s'éparpille sur le fleuve ». Elle ne sentait pas le mal du pays parce que « ... quand les pensées et les sentiments s'harmonisent, il n'y a plus de séparation, ni de distance... »<sup>43</sup>

Comment expliquer sa tranquillité ? Peut-être la capacité d'Hélène de s'adapter si vite aux exigences de sa nouvelle situation s'explique-t-elle par son habitude, dans son milieu, de voyager assez souvent, d'être séparée de sa famille et des proches ? Dans la mémoire de Frédéric Trensz, qui a qualifié l'époque jusqu'en 1917 de « période héroïque », il est question de l'énergie de « Madame Schweitzer », qui était « beaucoup plus qu'une femme de ménage » et qui « s'occupait avec les préparations des opérations, auxquelles elle assistait ».<sup>44</sup> Presque vingt ans plus tard, dans son autobiographie, Albert Schweitzer a aussi vérifié que

« ma femme, qui avait une formation d'infirmière, m'a donné une aide inestimable à l'hôpital. C'est elle qui surveillait ceux qui étaient sérieusement malades, elle était chargée de la gestion de la buanderie et des bandages, elle travaillait à la clinique, stérilisait les instruments de la chirurgie ... ».<sup>45</sup>

Même à la fin des années quarante, dans le premier livre de Marie Woytt-Sécretan, où Hélène est malheureusement souvent absente du récit, l'auteur parle néanmoins du travail infatigable de « Madame Schweitzer » qui « se chargeait de la narcose » pendant les opérations et « dirigeait le ménage, s'occupait des grandes malades et de leur nourriture, surveillait la lessive, les pansements, les instruments et la pharmacie ».<sup>46</sup> C'est évident qu'Hélène faisait face aux défis avec conviction et compétence, et qu'elle travaillait avec une certaine joie qu'elle a communiquée au jeune Victor Nessmann qui en 1925 cite les mots d'Hélène dans une de ses lettres aux parents : « C'est vrai ce que Madame Schweitzer dit. C'est un travail merveilleux et magnifique ! »<sup>47</sup>

Donc, nous avons de cette période une image d'Hélène comme très optimiste, même éblouissante en face de l'aventure. Le ton si ouvert de ses lettres, et de son journal aussi, soutient le point de vue de son biographe allemand. « En dépit de beaucoup de contraintes, ces années en Afrique sont le temps le plus heureux dans la vie d'Helene Schweitzer. En travaillant à côté de son mari elle a, pour la première fois, le sentiment qu'elle est en train de réaliser sa vocation, complètement et à tous les points de vue ».<sup>48</sup> Encore une fois, on doit conclure qu'un travail professionnel, spirituel, et exigeant était nécessaire pour le bonheur d'Hélène et que - pour elle - une vie en Afrique représentait une occasion d'intégrer les multiples aspects de son identité. « Madame Docteur » était une partenaire active, ardente au travail, animée de la volonté de réussir et capable de s'exprimer d'une façon aussi lyrique que documentaire. En 1913 déjà, Hélène s'est liée avec le monde africain, un monde qu'elle ne quittera jamais sans le sentiment de toujours lui appartenir.

### **III. La femme perspicace et déterminée pendant la première guerre mondiale**

« Mercredi, 5 août 1914. J'avais envoyé Joseph à la Poste acheter des timbres et lui avais donné un mot pour M. Lager afin d'apprendre quand l'*Anita Rose* partirait pour Cap-Lopez, car je voulais envoyer à Mme Fourier des bananes et quelques légumes. Il revient pendant que nous sommes encore à table et, bouleversé, il raconte que tous les Blancs sont au bureau

43 Citée en Mühlstein, p. 150.

44 Trensz, Frédéric, p. 209.

45 Schweitzer, *Out of My Life and Thought*, Trans. Lemke, p. 139.

46 Woytt-Sécretan, p. 66.

47 Nessmann, Victor, p. 74.

48 Mühlstein, p. 150.



de poste et donne à Albert la réponse de M. Lager : que la France avait mobilisé ses troupes le 2 août, qu'elles attendaient leur ordre de marche, qu'il prendrait congé de nous au cas où il ne nous reverrait pas... Monsieur Clasen de retour de Samkita, lettre de Mme Morel, qui est aussi ignorante que nous. Dans le désordre des pensées qui se précipitent - quand nous arrivons à réfléchir de nouveau après la folle angoisse et la frayeur mortelle au sujet des êtres chers dans le pays - la première pensée qui surgit : il faut essayer de gagner le Cameroun. M. Ottmann va à la Poste pour avoir plus de détails. Revient avec M. Clasen qui nous explique que nous ne sommes pas autorisés à partir : nous sommes prisonniers de guerre ! »<sup>49</sup>

Avec ces mots cités du *Tagebuch* d'Hélène, un nouveau chapitre a commencé dans la vie commune des Schweitzer, et aussi pour chacun. M. Richard Clasen a, effectivement, annoncé le début d'un nouveau siècle, un siècle de guerre, d'angoisse, de terreur que ni Albert ni Hélène ne pouvaient imaginer à ce moment-là. Ils étaient, naturellement, choqués d'être traités comme des « prisonniers civils de guerre », surtout quand Caporal Lamotte est arrivé le 14 août avec trois miliciens noirs, postés devant la maison pour protéger la population française des nouveaux « ennemis », Albert Schweitzer et « Madame Docteur ». Comme citoyens allemands, ils étaient soudainement mêlés dans la Grande Guerre contre la France. Quand même, les malades à la porte voulaient que les soins médicaux continuent et l'infirmier Joseph a exprimé sa confusion face à une guerre entre Européens. Les autres - Schweitzer y compris - ont beaucoup écrit sur cette période difficile.<sup>50</sup> Soudainement, la vie est devenue plus difficile que jamais. Très peu de dons. Les réserves diminuaient. Les bougies de Noël sont éteintes tôt le soir pour les conserver. Albert et Hélène ont même appris à manger du singe pour combattre l'anémie tropicale.

Peut-être cet état de choses explique-t-il pourquoi le *Tagebuch* d'Hélène se termine sur la date du 22 novembre 1915, huit mois avant la mort tragique d'Adèle Schweitzer le 3 juillet 1916. Cet été là, en 1916, Albert et Hélène ont rejoint les Morel à Samkita et pu, par ailleurs, bénéficier de quelques chambres près de la mer à Cap Lopez. Heureusement, ils pourront y retourner de temps en temps et jouir de l'air rafraîchissant. En septembre 1917, Hélène écrit à sa belle-sœur, Luise Bresslau-Hoff, pour lui dire qu'ils comptaient se rendre à Cap Lopez encore en octobre, et si la guerre continuait au printemps, 1918, « ... nous prendrons, lors de la saison sèche, une des pensions maintenant libérées par des familles absentes des missionnaires et j'aurai alors un petit congé, après avoir travaillé cinq ans sous l'équateur ! »<sup>51</sup>

Mais ce « petit congé » n'aura pas lieu. En novembre 1917, les Schweitzer ont reçu l'ordre de partir pour la France. Leur destination : un vieux monastère dans les Hautes Pyrénées, site de plusieurs visions de la « très Sainte Marie » par une jeune voyante, Angèle Sagazan, au XVI<sup>e</sup> siècle - visions qui ont inspiré la première chapelle de Notre-Dame de Garaison en 1604.<sup>52</sup> Trois siècles plus tard, cet endroit est devenu le camp de Garaison par Monléon-Magnoac, qualifié par la Préfecture des Hautes Pyrénées de « Camp de concentration austro-allemand » où est détenue une société diverse de 2 250 internés entre septembre 1914 et décembre 1919.<sup>53</sup>

Parmi cette population « concentrée » d'Austro-Allemands, d'Alsaciens, de Polonais, de Tchèques, Hongrois, Juifs, et de gens étrangers des colonies, les Accords de Berne, signés en 1917 et élargis au printemps 1918, étaient respectés. C'est-à-dire que pour la première fois certains droits des prisonniers civils étaient protégés.<sup>54</sup> Il ne s'agit ni de la violence physique ni de la torture, et certainement pas de génocide. Quand-même, cet ancien séminaire toujours habité par quelques religieux est devenu un site de souffrance à cause des barbelés et de l'inégalité des ressources, ce qui a provoqué beaucoup de tensions sociales. En 1916, la population a dépassé 1000, mais ce n'était qu'en 1917 que le directeur a réussi à organiser une porcherie, un grand jardin, assez de l'eau, et des écoles pour plus que 500 jeunes de moins de 16 ans qui ont habité ce camp entre l'automne 1914 et la fin de 1918. On pouvait se promener, mais

49 *Tagebuch*, p. 244. Cité en Mühlstein, p. 163. On est reconnaissante envers Dr. Phil Roland Wolf pour la traduction française de cet extrait important.

50 V. Seaver, Brabazon, et Mühlstein, par exemple.

51 Hélène Schweitzer Bresslau à Luise Bresslau-Hoff, September 9, 1917. Cité en Mühlstein, p. 180.

52 V. Couturier de Chefdebois.

53 Vimont, p. 1. N.B. On a aussi employé des autres titres comme « colonie d'internés, » « colonie d'évacués, » et « camp d'otages ».

54 V. Delpal, p. 154.

seulement entre une limite d'un kilomètre, deux heures le matin et deux heures l'après-midi. On pouvait recevoir des lettres, mais la correspondance était censurée et limitée à 32 lignes par semaine. Tant pis pour ceux qui ne pouvaient pas écrire en allemand ou en français.<sup>55</sup>

En un sens, les Schweitzer avaient de la chance. Ils avaient une chambre à deux et étant le seul médecin sur place, Albert pouvait continuer à travailler. Un autre interné a construit une table où le Docteur pouvait « jouer de l'orgue » et écrire des chapitres de *La Philosophie et la civilisation*, un projet qu'il a certainement discuté avec Hélène. Ils étaient, tous les deux, ouverts aux personnalités, nationalités, et compétences des autres. Hélène a trouvé quelques tailleurs parmi les internés pour coudre une robe d'hiver. Comme d'habitude, elle a trouvé son chemin assez vite. Toujours perspicace, sa correspondance restait positive en face de la censure constante. Dans son *Autobiographie*, Albert décrit l'hiver froid et sévère dans les Pyrénées, mais la carte postale qu'Hélène a envoyée à son père pour le féliciter de son soixante-dixième anniversaire est une rhapsodie de printemps :

« Avec nous les choses sont bien réglées et nous nous réjouissons du temps merveilleux. C'est comme le printemps ici, avec la plupart des arbres en début de floraison, donc on peut s'asseoir à la fenêtre ouverte jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Pouvez-vous imaginer comment c'est bon pour nous, cet air frais et le parfum des tilleuls. On espère qu'il n'y aura plus de givre, mais cela me semble presque impossible en cette saison. Amour à tous ! De cœur, Lene »<sup>56</sup>

Alors, parmi les défis, on a trouvé des petites joies. Parmi eux, Albert était reconnu et bien accepté par un groupe de musiciens tziganes des cafés parisiens. Ceux-ci ont fait une sérénade de la valse de *Les Contes d'Hoffmann* de Jacques Offenbach pour le trente-neuvième anniversaire d'Hélène le 25 janvier 1918.<sup>57</sup> On a l'impression que c'était un anniversaire inoubliable, ou bien à cause de la musique, ou bien à cause de l'amour. Dix ans plus tard, dans une lettre écrite à Hélène de Lambaréné à Königsfeld, les dernières lignes sont émouvantes : « Maintenant à la hâte, beaucoup de baisers. J'ai pensé à ton anniversaire à Garaison et il y a un an que j'ai ... ». On ne peut pas lire le reste de la phrase parce que l'encre noire du stylo d'Hélène a barré les mots privés avec force. « De Cœur, Albert »<sup>58</sup>

Saint-Rémy-de-Provence. Au début du printemps les Schweitzer furent transférés au Dépôt d'Austro-Allemands de Saint-Rémy-de-Provence, ils arrivèrent par le train de Tarascon le 27 mars 1918. C'est Albert Schweitzer qui était enregistré « accompagné de sa femme ... Hélène Bresslau, née à Berlin le 25 janvier 1878 [sic] - sans profession. »<sup>59</sup> Cette expression, « sans profession », (ou bien l'abréviation « s.pr. ») semble tout à fait commune à l'époque parce qu'Albert l'emploie lui-même le 30 mai, 1918, dans sa « Déclaration à Alsace-Lorraine ». Là il écrit à la main qu'il « ...déclare avoir pris connaissance de l'Accord de Berne. Je demande à en bénéficier et à être conduit, avec mon épouse, plus haut nommée, à la frontière suisse en destination de Strasbourg (Basse-Alsace) ».<sup>60</sup> Ce « camp » était établi dans le vieux monastère de Saint-Paul-de-Mausole et l'ancienne Maison de Santé où Vincent Van Gogh avait passé une partie de la dernière année de vie.<sup>61</sup> Comme les Schweitzer, le peintre était entouré d'un paysage de jardins, de champs, d'oliviers, et de montagnes, qui lui a inspiré un grand nombre de tableaux d'une beauté solitaire et triste.

Exclusivement utilisé pour les Alsaciens, ce camp a offert une communauté familiale aux Schweitzer. Albert, comme d'habitude, y poursuivait son travail médical. Quand même, le ciel dans ce tableau de Van Gogh nous donne une idée de l'impitoyable vent qu'Hélène a trouvé particulièrement pénible en Provence. Ce bruit du vent, le sol froid en carreaux sous les pieds, la fatigue, l'incertitude, et les premiers

55 Vimont, pp.7-8.

56 Schweitzer Bresslau, Hélène. *Korrespondenz*. Deutsches Albert-Schweitzer-Zentrum. (DASZ) Frankfurt. Carte postale envoyée 10 février, 1918.

57 Schweitzer, *Autobiographie*, p. 167. [Trans. Lemke]

58 Lettre d'Albert Schweitzer à Hélène Schweitzer Bresslau. January 26, 1924. Albert Schweitzer Papers, Syracuse University Library Special Collections Research Center.

59 Collection Marcel Bonnet, *Ministère de l'Intérieur*, formulaire d'enregistrement de Saint Rémy.

60 Ibid., *Déclaration à Alsace-Lorraine*, signé « Prof. Dr. Albert Schweitzer ».

61 Vincent Van Gogh s'est suicidé à Auvers-sur-Oise, nord de Paris, en 1890.

signes de grossesse - le tout a rendu l'internement en Provence plus difficile que celui de Garaison. Dans les Pyrénées, au moins, l'air des montagnes était rafraichissant. À St. Rémy, les deux sont arrivés dans un état de faiblesse physique encore plus avancé. Beaucoup plus tard, on se souviendra d'Hélène racontant des histoires de la vie au bord de l'Ogooué. Un témoignage particulier nous donne un sens de la perspective d'Hélène en ce moment difficile :

« Elle nous a souvent enchantés avec des histoires de son travail en Afrique, de l'Hôpital qu'elle a fondé avec son mari, des indigènes qu'elle devait quitter et avec lesquels elle restait liée en esprit. Elle a aussi raconté ses expériences de vie avant son mariage et ses séjours en Angleterre et en Russie.

Parfois elle rappela leur voyage de retour en Europe, dans une cabine au fond du navire, où la chaufferie augmentait encore la chaleur tropicale. Les Schweitzer pouvaient se promener sur le pont seulement pendant une heure par jour sous surveillance militaire sans avoir le droit de parler à qui que ce soit. Elle était alors si bouleversée par ses souvenirs qu'elle tremblait de tout son corps. »<sup>62</sup>

C'est un petit commentaire d'une autre internée, mais ces mots nous offrent une image d'Hélène en train de faire le nécessaire : réfléchir, raconter, organiser ses pensées pour donner forme à une vie tellement différente de celle qu'on avait planifiée. Pour Hélène, il semble que St. Rémy a représenté la fin d'une certaine vision de sa vie et le début d'une autre.

Certainement, elle n'était pas la seule personne à se trouver entre deux vies - deux mondes - à l'été 1918, quand tous ceux qui ont survécu à la Grande Guerre devaient recommencer, pas à pas. Il fallait enterrer les morts, retrouver un chemin, repenser le futur. Tout le monde était en deuil. Mais pour Hélène, devenue enceinte en mai, la nouvelle vie sera forcément redéfinie par son nouveau rôle de mère. Nous devons toujours rappeler qu'Hélène a probablement commencé à sentir la vie de la petite « Rhenele » dans son corps juste au moment du retour en Alsace, le 18 juillet 1918.<sup>63</sup>

Dans un sens, une nouvelle identité de mère devrait aider Hélène à surmonter les traumatismes de la guerre, de l'internement, et de la santé minée. Avec une petite fille à faire entrer dans le monde, elle sentait, peut-être, une espèce d'espérance, même de la paix. Même si l'expérience de l'internement a changé le goût du monde, il semble qu'elle pouvait continuer avec un nouveau « moi » enrichi par les défis et avec une nouvelle priorité. Par contre, les défis pour Albert dans les années 1920 seraient complètement différents.

Garaison. St. Rémy. Deux vieux monastères hantés - l'un par les visions mariales, l'autre par des frères et des fous, comme Vincent Van Gogh. Quand les Schweitzer sont arrivés à Zurich, en passant par Constance, le 15 juillet 1918, ils voyaient pour la première fois comment la guerre avait laissé les gens dans un désespoir épouvantable. Fortifiés par leurs familles dévouées et leurs petites joies de cette année pénible, ils sont arrivés séparément en Alsace, malades et faibles, mais, on peut le dire, enrichis de leur grande aventure.<sup>64</sup> En ce temps de crise, il semble que chacun se soit rapproché de l'autre. Plus de 18 ans plus tard, en passant les derniers jours de l'année tout seul à Strasbourg, Albert Schweitzer rappelait ses souvenirs à Hélène dans une lettre aussi spirituelle que personnelle : « De 11h à minuit je serai assis en silence, en pensant à toi et à ceux, bien-aimés, qui nous ont quittés, et à Garaison... »<sup>65</sup>

Donc, même en face des bouleversements de la guerre, Hélène pouvait s'adapter et continuer à se développer comme un individu et aussi comme citoyenne du monde. C'est intéressant d'interroger les sources de sa force. Une forte confiance en elle grâce à son milieu privilégié ? Sa foi en Dieu ? Ou bien

62 Wersinger-Liller, p. 204.

63 Rhena Fanny Suzanne Schweitzer est née le 14 janvier, 1919, 44<sup>e</sup> anniversaire de son père. N.B. La guerre a continué en Alsace jusqu'à le 11 novembre 1918.

64 À noter que les détails du retour des Schweitzer de Constance à Strasbourg et, ensuite, à Günsbach, ne sont pas parfaitement alignés parmi les récits d'Albert Schweitzer (*Out of My Life and Thought*, Trans. Lemke), Woytt-Sécretan, Brabazon, et Mühlstein. Ici, j'accepte la version du Docteur comme correcte.

65 Lettre d'Albert Schweitzer à Hélène Schweitzer Bresslau. December 30, 1936. Albert Schweitzer Papers, Syracuse University Library Special Collections Research Center. N.B. "Beaucoup de baisers" est une traduction approximative d'un mot évidemment Alsacien et souvent utilisé à la fin de ses lettres à Hélène : « Schmitzeler ».

son identité de femme professionnelle pour qui les découragements étaient des choses à régler et qu'elle pouvait surmonter sans traumatisme? Ce qui est certain, c'est qu'elle a dû chercher son propre chemin. Et elle l'a trouvé.

## Conclusion

Si, à l'occasion de ce Centenaire nous avons à interroger les mythes, le moment est propice pour éliminer le mythe de «Madame Schweitzer», femme *sans* compétence avant sa liaison avec Albert Schweitzer et *sans* énergie propre après leur mariage. Elle n'a jamais aussi éloignée de Lambaréné qu'on le pense. En somme, Hélène a passé plus d'une décennie de sa vie au bord de l'Ogooué et elle était toujours «là-bas» en esprit. Pour elle, l'Hôpital, dont elle était la cofondatrice, demeurait le centre de son univers pendant plus de quarante ans et elle y a laissé des traces.

La question de son influence comme modèle principal pour les femmes de Lambaréné et en plus la féminisation de Lambaréné, ce sont des sujets pour une autre étude. Nous savons que 65% des collaborateurs à côté d'Albert Schweitzer - à Lambaréné et en Europe - étaient des *collaboratrices*, souvent aussi remarquables et dévouées que «Madame Docteur.» Il faudrait explorer les motivations et les personnalités particulières de ces femmes pour vraiment identifier leurs liens, conscients ou non, avec Hélène. Mais on peut soutenir que les femmes qui sont venues à Lambaréné au fil du temps ont presque toujours été des femmes modernes, bien douées de compétences professionnelles et d'esprit aventureux. L'histoire de Lambaréné est une histoire de femmes forcément adaptables et peut-être «vaillantes et nobles» aussi. Ces «femmes de Lambaréné,» dont Hélène était la première, étaient essentielles au fonctionnement et à la survie de l'Hôpital.

On peut dire que c'est comme ça dans n'importe quel Hôpital où l'on trouve des infirmières, des sages-femmes, des administratrices, assistantes, gardiennes, cuisinières, et - au fil du temps - des médecins également. Mais du vivant d'Hélène et d'Albert Schweitzer, Lambaréné n'était pas «n'importe quel hôpital». On ne devait pas ignorer les conditions très spéciales de l'Hôpital Albert Schweitzer avant 1965: à part le climat étouffant, il y avait un certain isolement (sans les technologies de notre époque), une séparation inévitable des proches, une vie très simple, très peu de rémunération, et beaucoup de travail, naturellement. En dépit de tout cela, il y avait toujours une présence dominante de femmes compétentes. Ce thème mérite notre attention.

En tant qu'Hélène était la première «femme de Lambaréné», nous avançons l'idée qu'elle n'a pas seulement marqué *sa* place dans le monde d'Albert Schweitzer, mais qu'elle a aussi ouvert la voie pour beaucoup d'autres femmes modernes dont la vie devrait être plus qu'un foyer familial traditionnel. C'était Hélène qui a défini l'idéal et a établi le modèle de la «femme de Lambaréné», dont nous avons le privilège de connaître quelques exemples admirables. L'héritage d'Hélène Schweitzer Bresslau dans la grande histoire de l'Hôpital est beaucoup plus qu'une invention féministe. C'est la vraie histoire. On peut dire «l'histoire complète», une histoire beaucoup plus intéressante que n'importe quel mythe.\*

**Patti M. Marxsen, M.A.**  
**Écrivaine/Traductrice<sup>66</sup>**

\*Certains thèmes de ce texte seront repris et développés dans un ouvrage de Patti Marxsen en chantier. Ce «work-in-progress», provisoirement intitulé *Woman Obscured: Biographical Essays on the Life of Mrs. Albert Schweitzer*, s'appellera en définitive *Helene Schweitzer, A Life Of her Own* et sera édité aux États-Unis par Syracuse University Press.

66 À l'exception des extraits indiqués et les lettres présentées par Jean-Paul Sorg, toutes les citations traduites de l'anglais ou de l'allemand étaient effectuées par l'auteur de cet essai, souvent avec l'assistance inestimable de Dr. Hans-Peter Müller. Cela dit, n'importe quelle faute reste avec l'auteur.

## Bibliographie

- Brabazon, James. *Albert Schweitzer*. Second Edition. Syracuse: Syracuse University Press, 2000.
- Cameron, James. *Points of Departure - Experiment in Biography*. London: Granta Books, 2006. [Edition originale, Londres: Arthur Baker Limited, 1967.]
- Clark, Linda L. *Women and Achievement in Nineteenth-Century Europe*. Cambridge: Cambridge University Press, 2008.
- Couturier de Chefdebois, Isabelle. « Notre-Dame de Garaison - Préface de Notre-Dame de Lourdes. » [www.biblisem.net/etudes/coutnotr.htm](http://www.biblisem.net/etudes/coutnotr.htm). Consulté October 11, 2012.
- Delpal, Bernard, « Prisonniers de guerre en France (1914-1920) » en *Les Exclus en Europe 1830-1930* d'André Gueslin et Dominique Kalifa. Paris: Les Éditions de l'Atelier, 1999, pp. 144-159.
- Egli, Monique. *Helene Schweitzer-Bresslau - Ein Leben mit Albert Schweitzer und Lambarene*. Essai sans date.
- Fleischhack, Marianne. *Helene Schweitzer: Einblick in das Leben einer Frau der es gegeben war Sich selbstlos und aufopfernd einem grosser Werk der Nächstliebe hinzugeben*. Konstanz: Christliche Verlagsanstalt, 1968.
- Kegler, Gisela. "Helene Schweitzer - Pionierin der Sozialarbeit und beste Kameradin Albert Schweitzers." Site web de Deutsches Albert-Schweitzer-Zentrum, Frankfurt. Consulté le 17 octobre, 2012. [http://www.albert-schweitzer-zentrum.de/uploads/media/Helene\\_Schweitzer.pdf](http://www.albert-schweitzer-zentrum.de/uploads/media/Helene_Schweitzer.pdf)
- Klemmer, Harvey. "Lisbon—Gateway to Warring Europe." *National Geographic Magazine*, August 1941, Vol. LXXX, No. 2: 259-276.
- Minder, Robert. *Rayonnement d'Albert Schweitzer: 34 Études et 100 Témoignages*. Colmar: Alsatia, 1975.
- Moorehead, Caroline. *A Train in Winter - An Extraordinary Story of Women, Friendship, and Resistance in Occupied France*. New York: Harper Collins, 2011.
- Mühlstein, Verena. *Helene Schweitzer Bresslau - Ein Leben für Lambarne*. München: C. H. Beck Verlag, 1998.
- Munz, Walter. *Albert Schweitzer dans la mémoire des Africains. Etudes Schweitzeriennes*, No. 5, Une coproduction de l'Association Française des Amis d'Albert Schweitzer (AFAAS) et la Fondation Internationale de l'Hôpital Albert Schweitzer de Lambaréné (FISL). Traduction, Jean-Paul Sorg. [Original: *Albert Schweitzer Gedächtnis der Afrikaner und in meiner Erinnerung*. Bern, Stuttgart: Verlag Paul Haupt, 1991. © Schweitzer Hilfsverein für das Albert Schweitzer Spital in Lambarene.]
- Nessmann, Victor. *Avec Albert Schweitzer de 1924-1926 - Lettres de Lambaréné*. Gunsbach: *Etudes Schweitzeriennes*, No. 6. Directeur de publication, M. le Professeur François Isch, Président de l'Association Française des Amis d'Albert Schweitzer (AFAAS). Rédacteur en Chef, Jean-Paul Sorg.
- Schweitzer, Albert. *Out of My Life and Thought: An Autobiography*. Trans. Antje Bultmann Lemke. New York: Henry Holt, 1990. [Edition originale: *Aus meinem Leben und Denken*, 1931. En français V. *Ma vie et ma pensée*. Paris, Albin Michel, 1960.]
- *Cahier 47 d'Albert Schweitzer-1941*. (Albert Schweitzer's *Notebook 47*, Folder Heading/Description: (Untitled) 1941. Document inédit dans les Albert Schweitzer Papers. Special Collections Research Center. Syracuse University Library Special Collections Research Center. Syracuse, New York, USA. Box 11.
- Schweitzer, Albert and Hélène Bresslau. *Correspondance 1901-1912* [Trois tomes: *L'amitié dans l'amour (1901-1905)*; *L'amour dans l'amitié (1906-1909)*; *L'Alliance (1910-1912)*]. Introduction et notes de Jean-Paul Sorg. Colmar: Jérôme Do Bentzinger, 2005-2011.
- Hélène Schweitzer Correspondence, Box 4, 1919-1939 (20 Folders). Albert Schweitzer Papers. Syracuse University Library Special Collections Research Center. Syracuse, New York, USA. (Lettres entre les deux.)
- *Tagebuch von Albert et Helene Schweitzer (1913-1915)*. Document inédit.
- Schweitzer Bresslau, Hélène. *Korrespondenz*. Deutsches Albert-Schweitzer-Zentrum. (DASZ) Frankfurt. (Dossiers diverses.)

- Schweitzer Miller, Rhena. « Hélène Schweitzer » AISL ,[www.schweitzer.org](http://www.schweitzer.org). Site web de l'AISL. Consulté le 30 juillet, 2012.
- Schweitzer Miller, Rhena, und Gustav Woytt, Herausgegeben. *Die Jahre vor Lambarene - Briefe von 1902-1912*. Vorwort von Rhena Schweitzer-Miller. München : C. H. Beck, 1992.
- Seaver, George. *Albert Schweitzer - The Man and His Mind*. Revised and Enlarged Edition. New York: Harper Brothers, 1955. [Originally published 1947.]
- Skillings, Everett. "Postscript" in *Out of My Life and Thought* by Albert Schweitzer. Trans. C. T. Champion. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1933.
- Trenz, Frederic. "Témoignages" en *Albert Schweitzer: Etudes et Témoignages*. Publié sous la direction de Robert Amadou. Bruxelles: Editions de la Main jetée, 1951. pp. 203-224.
- Vimont, Jean-Claude. « Garaison, un camp de familles internées dans les Hautes-Pyrénées (1914-1919) », *Criminocorpus, revue hypermédia* [En ligne]. Cet article a été publié dans le premier numéro de la revue *Trames* en 1996 et mis en ligne le 8 juin 2012. Consulté le 11 octobre, 2012. URL: <http://criminocorpus.revues.org/1876>; DOI: 10.4000/criminocorpus.
- Vonau, Jean-Laurent. *Le Gauleiter Wagner - Le bourreau de l'Alsace*. Strasbourg: La Nuée bleue, 2011.
- Wersinger-Liller, Anne. « Albert Schweitzer à St. Rémy » en *Rayonnement d'Albert Schweitzer de Robert Minder*. Colmar: Alsatia, 1975, pp. 203-206.
- Woytt-Sécretan, Marie. *Albert Schweitzer - Un Médecin dans la forêt vierge*. Strasbourg: Éditions Oberlin, 1947.

## Remerciements

Les traductions de l'allemand vers le français ont été faites ou énormément améliorées par Dr. Hans-Peter Müller. Les traductions de l'anglais vers le français sont de l'auteur avec toujours l'aide inestimable de Dr. Müller. En tout cas, je me déclare responsable pour n'importe quelle erreur dans le texte.

Le « Journal » (*Tagebuch*) d'Hélène Schweitzer Bresslau va du 26 mars 1913 au 21 novembre 1915 et comprend 300 pages divisées en cinq cahiers. Je voudrais exprimer ma reconnaissance profonde à Verena Mühlstein pour son « esprit Schweitzer » dans le « décryptage » de certaines pages de ce document inédit. Ma reconnaissance va aussi aux trois petites-filles d'Hélène Schweitzer Bresslau, Catherine Eckert, Christiane Engel, et Monique Egli, pour leur encouragement et la permission de citer ce document précieux.

Sans le soutien et l'assistance professionnelle des archives et archivistes en Europe et aux Etats-Unis, il n'aurait pas été possible d'étudier « les vies » d'Hélène Schweitzer Bresslau. Mes remerciements sincères à Jenny Litzelmann et Romain Collot aux Archives Centrales à la *Maison Schweitzer* de Gunsbach, en France; à Miriam Böhnert, Andrea Bachmann, et Barbara Messling du Deutsches Albert-Schweitzer-Zentrum (DASZ) à Frankfurt; et à Barbara Brooker et Nicole Dittrich, de la Syracuse University Library, Special Collections Research Center, Syracuse, New York.

Finalement, je voudrais exprimer mes sentiments les plus distingués au professeur Jean-Paul Sorg, dont l'invitation de participer au colloque franco-allemand - *Images, mythe et histoire* - , le 22 mars 2013, dans le cadre du Centenaire du premier départ des Schweitzer pour Lambaréné, m'a beaucoup motivée, entraîné à une profonde connaissance d'Hélène Schweitzer Bresslau et poussé à organiser mes pensées.

**Patti M. Marxsen**  
**Thun, Suisse**  
**Mars 2013**

## 5. Albert Schweitzer et le féminin

C'est par la vertu de «l'éternel féminin» que je souhaite aborder ici la personnalité d'Albert Schweitzer, en reprenant un parallèle que j'ai plusieurs fois tracé entre lui, pasteur et médecin, et un autre maître spirituel, Pierre Teilhard de Chardin, prêtre jésuite et paléontologue.

Qu'est-ce que l'éternel féminin? Elle est une manifestation divine de l'éternelle Sagesse. «*Das ewig Weibliche*», incarné chez Goethe dans la Marguerite de *Faust*, est l'énergie qui guide le désir de l'homme vers une transcendance et le sublime. (La Béatrice de Dante est un autre exemple de guide.) Teilhard de Chardin voyait, lui, dans l'expression goethéenne le nom même de l'amour et en l'amour une force cosmique. Le prêtre Teilhard et le pasteur Schweitzer n'avaient certes pas eu la même éducation chrétienne et ils ne parlent pas de la même façon de l'amour. Mais pour l'un et pour l'autre le féminin, le rapport au féminin, a joué un rôle formateur déterminant et même essentiel.

Teilhard de Chardin : «Le féminin authentique est pur, c'est une énergie lumineuse et chaste, porteuse de courage, d'idéal, de bonté». Un siècle plus tôt, George Sand, première féministe, laissait entendre la même chose : «Quand la femme vraiment Femme avance dans la vie, toutes ses grâces émigrent du corps à l'esprit».

Que ces deux citations soient un hommage à Hélène Bresslau, d'abord la collaboratrice, puis l'épouse d'Albert Schweitzer, mais également à toutes celles qui ont contribué à l'œuvre du «Grand homme», par amour du prochain et plus immédiatement peut-être par amour doublé d'admiration pour lui. (Comme dans la construction chrétienne, c'est formellement «au nom de Dieu» (ou du Christ) que l'amour du prochain est pratiqué.)

Sur les relations vraiment originales de Schweitzer avec Mlle Hélène Bresslau, si compliquées apparemment, sinueuses, et pourtant marquées par une fidélité inébranlable, nous disposons maintenant d'une documentation de première main grâce à l'édition complète de 637 lettres<sup>67</sup> qu'ils ont échangées, certaines ayant peut-être été détruites puisqu'on constate des lacunes, des absences de réponse de la part d'Hélène, mais l'ensemble conservé et maintenant publié (un travail de bénédictin de Jean-Paul Sorg) constitue néanmoins un matériel psychologique exceptionnel qui nous introduit dans l'intimité d'un homme et d'une femme appartenant à une époque donnée dont il nous faut essayer de comprendre en historien critique la mentalité et les mœurs. Un «challenge» intellectuel passionnant, où il y va de la qualité de notre humanisme.

Cette correspondance constitue en plus pour l'Alsace, comme Jean-Paul Sorg l'a montré dans sa longue introduction au 3<sup>e</sup> tome, un «monument linguistique» étonnant par sa polyphonie, ses incessants et imprévisibles changements de registre, je veux dire de langue. Schweitzer passe au français dès 1903 et convie son amie à faire de même, mais le fond allemand remonte souvent et, pour ce qui est d'Hélène, il reprendra le dessus durant les dernières années, ce qui se comprend aussi.

Venons-en maintenant au féminin, à la «condition féminine» de l'époque et aux représentations de la femme dans l'imaginaire des hommes, dans celui de Schweitzer en particulier, qui naturellement trempe dans un imaginaire collectif européen qu'a façonné un bon siècle de poésie romantique.

### La femme rêvée

Que représente donc pour lui cet «éternel féminin» auquel nous continuons de nous référer? Sans doute tout ce qui vient d'être évoqué, une idéalisation extrême qui confine au rêve tant il éclipse la réalité charnelle. Il voyait en elles, les femmes, quelque chose de plus grand et de plus simple que chez les hommes. Il le dit à Hélène, en se défendant devant elle des soupçons de frustration que sa mère, hostile à son plan de s'engager comme missionnaire, avait exprimés sans ambages. (Les mères ne sont rassurées sur les garçons qu'elles ont mis au monde que lorsqu'elles les voient prendre femme et devenir mari et père...)

67 En trois tomes, Albert Schweitzer - Hélène Bresslau, *Correspondance 1901 - 1905* («L'amitié dans l'amour»), *1906 - 1909* («L'amour dans l'amitié»), *1910 - 1912* («L'alliance»). Éditeur Jérôme Do Bentzinger, Colmar, 2011.

« Ma mère ne s'est pas encore familiarisée avec mes plans. Dernièrement, elle m'a écrit que je deviens comme je deviens, cherchant mon idéal dans les lointains, parce que je n'ai presque que des femmes pour amies ! Elle ne pense pas à Curtius, Ziegler, Widor. Mais vois-tu, il y a chez les femmes quelque chose de plus grand et de plus simple que chez les hommes et je sais bien qu'aucune amitié d'homme ne m'aurait aidé et élevé comme la tienne, sans parler de ma tante et de Mlle H. *Es ist etwas so elementar Grosses und Schlichtes in einer Frau* - ou c'est que je n'en ai connu que de ce type !

Oh ! le soleil m'éblouit. Garde cette feuille, les lignes d'un homme indiciblement heureux. »<sup>68</sup>

Il est remarquable que Schweitzer a écrit ces lignes dans le train qui l'emmène à Paris, le 13 mars 1906. Il fait le point. Après des années de flottement, où il ne savait quelle voie prendre pour obéir à son serment de se consacrer, quand il aura trente ans, à « un service directement humain », le voilà engagé dans ses études de médecine depuis un semestre. Il sent que le chemin est irréversible, il a confiance, il est heureux ! Il a résisté aux « autres » tentations, quitte à braver l'incompréhension de son entourage, de sa famille, et particulièrement, la plus douloureuse, celle de sa mère. Le soleil l'éblouit au moment même où par-dessus sa mère en quelque sorte il exalte la Femme, le féminin. On pourrait y voir un signe du ciel ! Un merveilleux accord, en tout cas, entre l'intérieur et l'extérieur. Les trois femmes, les trois « éducatrices », qu'il évoque : sa tante Mathilde (décédée d'un cancer en février 1902), Mlle Adèle Herrenschildt (qu'il connaît et fréquente depuis 1893), les deux parisiennes, et... Mlle Hélène Bresslau, allemande, strasbourgeoise...

Empruntons aux philosophes grecs la distinction entre *anima*, l'âme en tant que principe vital distinct du corps, mais lié à lui, et *animus*, siège de la pensée, de l'intelligence. Cette distinction fut reprise souvent dans les temps modernes, ainsi par des psychologues comme Jung, par des philosophes poètes comme Bachelard qui a écrit : « C'est à l'animus qu'appartiennent les projets et les soucis, deux manières de n'être pas présent à soi-même. À l'anima appartient la rêverie qui vit le présent des heureuses images ».

Sur un plan psychologique, « anima » s'inscrit dans le registre du féminin ; « animus » dans le registre du masculin. Pensons que l'un n'exclut pas l'autre.

Chez Schweitzer les deux se conjuguent avec force. En conformité avec la théologie de l'apôtre Paul pour qui « Dieu ne tient pas compte des genres ». Que l'on soit homme ou femme, il importe avant tout d'être humain. L'*anima* de l'homme Schweitzer s'exprime dans toutes les pages de sa vie, qu'il agisse en théologien, en philosophe, en médecin ou en musicien. Sa correspondance avec Hélène Bresslau sur plus de dix ans, de 1901 à 1912, révèle plus que tout autre document biographique sa nature profonde, qui ne correspond pas exactement à l'image que le public se fera de lui plus tard. Il sera quelquefois épuisé par ses fardeaux, à la limite de la désespérance, mais il compense par les rêveries « dans la nature », sur le rocher de Gunsbach, ou devant le grand arbre qui monte jusqu'à la hauteur de sa fenêtre au Stift (le séminaire St Thomas). Il se dit heureux de la solitude retrouvée, après un voyage agité à Paris, rien que pour le plaisir de rêver tout son saoul, en y associant étroitement son amie.

« Je ne puis écrire : les ombres et les lumières du grand arbre dansent sur le papier. J'ai beau reculer la table, rien n'y fait, il me poursuit de ses caresses comme s'il voulait me dire : pourquoi es-tu parti si longtemps ? Tenez : en me poursuivant et en faisant danser ses ombres et lumières sur cette petite feuille, il vous envoie ses amitiés, c'est sa manière aujourd'hui ! Et de ses caresses, il me rappelle quelque chose de vos paroles et de votre regard si doux, quelque chose qui me manquera longtemps encore. Mais le souvenir en est ineffaçable. »<sup>69</sup>

Quel romantisme, n'est-ce pas ? Il rêve la Femme, incarnée dans son amie, et il rêve son destin, hors des sentiers battus, hors des conventions, au service des malheureux de la terre. Un destin romantique qu'il fera partager en partie à Hélène ; un destin qu'elle acceptera et qui deviendra au fil du temps un destin oppressant, conduit jusqu'au sacrifice.

68 Lettre 159, dans le volume de la *Correspondance*, éd Jérôme Bentzinger, Colmar. 2009.

69 Lettre 76, dans le 1<sup>er</sup> tome de la *Correspondance*, 21 avril 1904.



Chez lui, une sensibilité, qu'on pourrait dire féminine, n'empêche pas la volonté, qu'on dira conventionnellement virile, de s'affirmer et de vaincre. On observe que dans son âme romantique, pourtant tendue vers l'avenir, entrent très tôt, alors qu'il n'a pas trente ans, des accès de nostalgie. Comme lorsqu'il a dû quitter à la fin de ses études sa chambre au Stift. Il soupire :

« Ah ! comme j'ai été heureux alors, là-bas, sous les grands arbres, où j'ai écrit ma *Vie de Jésus*. Les temps d'une première grande perte sur cette terre. Une partie de moi s'en était allée. »<sup>70</sup>

Pour être romantiques, ces traits de son *anima* ne sont ni exceptionnels ni particuliers. Ils demeureront gravés en lui, dans l'homme adulte et encore dans le vieil homme, mais toujours éclairés, donc dominés, par l'*animus*, la raison qui accompagne sa volonté.

De même pour son rapport au féminin. Romantique et sous contrôle. Doté d'une extrême pudeur bien de son temps, Schweitzer aura du mal à se représenter le mariage avec Hélène, avec celle que pendant dix ans il a considérée comme sa première amie, première confidente, mais autant comme une collaboratrice qu'il chargeait de relire et corriger des centaines de pages qu'il lui envoyait où qu'elle se trouvât, en convalescence dans la Forêt-Noire ou en villégiature au bord de la Baltique... Exigeant avec lui-même, il sera avec tous ses collaborateurs, avec Hélène, sa « camarade », en particulier.

Quand enfin il l'invitera à Gunsbach pour les vacances de Noël, il l'admoneste, et on ne sait trop s'il y met une note d'humour : « Il faudra mettre une blouse chaude vendredi, *Verstanden ?* », il dit se réjouir de ces vacances, mais prévient : « Il faudra m'aider à écrire des adresses in *Orgelbaufragen* ». <sup>71</sup>

## Les réalités du mariage

Dix ans et plus d'amitié. Des fiançailles brèves, six mois, de fin décembre 1911 au mariage le 18 juin 1912. Un temps qui passe très vite, où les fiancés seront plus souvent séparés que réunis, car lui a des concerts à Barcelone, à Paris, au Havre, un stage de médecine tropicale et des livres à finir, une dissertation à écrire pour obtenir le grade de docteur en médecine. Et quand pour une fois il reste quinze jours sans interruption en Alsace, à Gunsbach, elle passe ses dernières vacances de jeune fille avec ses parents dans un hôtel au Tessin ! Elle lui manque, il lui dit qu'elle lui manque :

« Vous me manquez beaucoup ; ô toi noble, entière et pure amie ; comme j'aimerais que tu sois ici ; je vous baise la main, noble âme ; je vous vois étendue dans votre chambre... je m'agenouille et je vous baise la main... »

Frappant, bizarre pour nous, le balancement jusqu'à la fin entre le vous et le tu, dans la même lettre, dans la même phrase souvent ! Marque des conventions bourgeoises de l'époque ou symptôme de l'hésitation d'Albert à l'intimité, de sa réticence à entrer dans une situation conjugale ? Alors que tout est (enfin) résolu, il parle comiquement à Hélène de « la chose » pour signifier les fiançailles, donc le mariage à venir, le jour même où il a solennellement demandé aux parents Bresslau la main de leur fille !

Oui, il y a comme en basse un air d'anxiété, quand je pense que je vais te lier à ma vie incertaine, *aber* avec toi tout est possible... et tout deviendra grâce... Quant à la publication de notre chose, je réfléchis et réfléchis sans arriver à la clarté. Mais c'est accessoire et dans la grande chose il y a clarté et lumière. <sup>72</sup>

Décryptons : ce mariage est un petit détail ennuyeux au regard de la mission humanitaire que avons décidé de réaliser ensemble en Afrique. Schweitzer a prouvé sa liberté tout au long de sa vie, il avait le

70 Lettre 20, 1<sup>er</sup> tome de la *Correspondance*, 3 novembre 1902. Il vient de rentrer d'Anvers, où il a donné un concert, et de réintégrer à Strasbourg le logement qu'il partage maintenant avec son sa sœur Adèle et son jeune frère Paul au 15 rue de l'Arc-en-ciel. Il regrette sa chambre d'étudiant au Stift, où il a pu rester six ans.

71 Cf. Lettre 340, décembre 1908, dans le 2<sup>e</sup> tome de la *Correspondance* citée.

72 Lettre 590, datée de Paris le 22 décembre 1911. À lire dans le 3<sup>e</sup> tome de la *Correspondance*.

sens des solennités religieuses, mais pas celui des règles sociales ? Se marier ne faisait effectivement pas partie de son « plan » initial ou de son « projet de vie », comme on aime dire aujourd'hui (l'existentialisme sartrien est passé par là). Mais est-ce tellement extraordinaire qu'un homme (ou une femme) veuille ne pas se marier, pour la bonne et prudente raison, par exemple, que cela n'ira pas avec son mode de vie et ses multiples engagements, avec ses responsabilités, même avec sa profession ? Un (ou une) journaliste reporter, passionné(e) et absorbé(e) par son métier, hésitera à s'encombrer d'une charge de famille et finalement s'y refusera. On le comprend ! Nous connaissons tous des hommes et des femmes qui ont fait ce choix de rester célibataires, le moyen pour eux de conserver leur liberté. Pourquoi l'Église catholique exige-t-elle de ses prêtres un vœu de célibat ? On peut souhaiter une réforme, elle finira par s'imposer, mais en-dehors de la raison théologique alléguée (l'amour pour Dieu doit être intégral) il y a des arguments d'ordre pratique qui ne sont pas idiots. Quand nous jugeons de ces « choses » encore aujourd'hui, si émancipés que nous croyons être, nous posons inconsciemment une norme, une normalité : le mariage, les enfants. Ce n'est pas la seule façon possible pour un homme, pour une femme, de remplir son existence et de lui donner du poids et un sens. Donc, il me paraît sage de relativiser la réticence de Schweitzer à son mariage, il aurait préféré ne pas..., ce n'est pas commun, mais pas exceptionnel non plus !

S'il a fini par y consentir, c'est, se plaît-on à suggérer, que la femme (Hélène) a été tenace, que femme obtient par ruse ce que l'homme égoïste refuse. Vieille histoire ! On ressort l'archétype d'Ève et d'Adam. Toujours est-il que Schweitzer s'engagea, qu'il fit le nécessaire et que le mariage eut lieu. La légende, car c'en est une, même si les faits sont exacts, raconte que ce mariage de raison (la raison étant de partir ensemble pour une mission médicale en Afrique) devait rester platonique ou blanc. Là encore, replaçons-nous à l'époque. Les femmes n'avaient pas la pilule ! Le recours à un avortement était bien sûr inconcevable entre eux et dans leur milieu. Hélène enceinte, c'était la fin de l'aventure commune, une « aventure » pour laquelle ils se préparaient depuis sept ans et avaient consenti des sacrifices considérables. Ils avaient orienté toute leur vie en fonction de ce but et si près de le toucher ils auraient pris le risque de...

## **Les tours et détours du destin**

On raconte alors, toujours l'oisif bavardage, que c'est parce qu'en mars 1918 à leur arrivée au camp de détention de Saint-Rémy-de-Provence les autorités obligèrent M. et Mme Schweitzer, mari et femme, à partager la même chambre à un seul lit français que... Elle volontairement, délibérément, parvenant enfin à ses fins secrètes... Lui à l'insu du son plein gré ! Pour le dire vulgairement, il se serait fait avoir, comme des millions d'hommes depuis que l'humanité est... sortie du jardin d'Eden ! C'est possible, on peut raconter et présenter les « choses » de cette manière, on construit ainsi une histoire qui séduit les esprits forts et fait cligner de l'œil. Mais en vérité, en toute honnêteté, nous n'en savons rien, nous ne saurons jamais comment « ça s'est passé » et dans quel état d'esprit, que ce soit anima ou animus...

Nous pourrions cependant pour la défense, s'il y avait lieu de défendre quelqu'un, avancer quelques autres hypothèses, raconter autrement. Qui sait si dans la situation où ils se trouvaient, prisonniers, arrachés par les circonstances de la guerre à leur œuvre médicale au Gabon, qui sait si là, au fond d'un désespoir qui s'étendait bien au-delà de leur personne, ayant mal à l'humanité entière, ils n'avaient pas décidé ensemble de faire exprès un bébé, d'essayer, pour conjurer le sort, comme un défi à la malédiction des temps ? Ce n'était peut-être pas une décision nouvelle dans leur esprit, mais seulement opportune. Les biographes, professionnels ou de comptoir, ne prennent jamais d'autre ligne de mire que l'engagement total, héroïque, absolu, de Schweitzer en 1913 - et c'est le centenaire du départ qu'on s'apprête justement à célébrer en mars prochain comme une action extraordinaire. Or, il faut savoir que l'intention de Schweitzer - et de son épouse - était en 1913 de partir en mission pour deux ans, puis de passer une année en Europe pour reprendre le travail intellectuel et rejouer de l'orgue, avant de repartir si la première expérience s'était avérée satisfaisante. Tel était leur « plan » somme toute raisonnable, ce rythme tranquille : deux ans d'Afrique, un an d'Europe. Les choses, évidemment, ne se déroulent jamais selon nos plans, l'expérience apprend. Et dans leur cas, la guerre, qui éclata en août 1914, bouleversa tout. Ils avaient déjà annoncé à leurs amis leur prochain retour dans six mois, en avril 1915, et tracé un programme d'activités : nouveau livre, conférences, achèvement de l'édition des œuvres pour orgue de Jean Sébastien Bach. Ils

vont être arrêtés, contraints d'abord de rester sous surveillance sur le territoire colonial français, puis en octobre 1917 être expulsés dans des camps d'internement en France. Qui sait si selon leur premier plan ils n'avaient pas déjà songé, en rentrant en Europe, c'est-à-dire alors à Strasbourg, en Allemagne, à faire un enfant ? Qui sait si Albert ne l'avait pas promis à Hélène ? Elle, en 1916, quand le bébé selon les plans naîtra, n'aurait que trente-cinq ans. Lui, quarante. Ce n'était pas trop tard.

Je n'émets là, à la légère, que des suppositions sans preuves ? D'accord, mais l'autre scénario n'a pas plus de preuves pour lui - et moins de raison ! Toujours est-il qu'un enfant naquit, le 14 janvier 1919, que la maman et le papa l'accueillirent avec joie, avec gratitude, qu'ils l'appelèrent Rhéna, en souvenir de leur première rencontre décisive au bord du Rhin, un 22 mars 1902... Et d'instinct, ils savaient, en personnes normales, et lui l'avait théorisé en plus, en avait fait l'axe de son éthique, qu'il faut dire oui à la vie comme elle vient et la vénérer, la célébrer, la protéger.

## Les lignes convergentes

C'est sur cette enfant venue, Rhéna, que j'aimerais conclure. Son nom symbolise l'attachement de ses parents au pays natal et la douleur de l'exil. Je reproduis l'une des conversations que j'ai eu la chance d'avoir avec elle. « Mon expérience aux côtés de mon père en tant qu'infirmière fut une expérience morale, un témoignage de l'amour du prochain, de tout l'univers. La relation personnelle de mon père avec le Christ est celle du serviteur de l'humanité. Christ est l'incarnation de l'éthique, à mes yeux comme à ceux de mon père. Mon expérience au Gabon a eu ainsi quelque chose de mystique aussi. J'y ai connu d'intenses émotions, appris le respect de l'existence et de la religion des autres là en Afrique, respect des êtres vivants, donc mortels que nous sommes tous. Par contre, j'ai détesté le personnage public que mon père fut obligé d'assumer. Il n'était pas un saint, mais fascinant, d'une incroyable générosité même avec son propre temps. Mon regret, c'est d'en avoir eu une image tout de même lointaine, éloignée de l'intimité qui relie naturellement un père à sa fille. Comme ma mère, j'ai consenti à des sacrifices. Il me disait souvent : « Tu es ma fille, tu dois faire... » Chef du laboratoire de l'hôpital, j'étais comme tous les autres collaborateurs, je n'avais aucune priorité pour lui parler, sauf celle de lui dire spontanément bonjour et bonne nuit... »

Rhéna a su, jusqu'à la fin de sa vie en 2009, représenter la fille d'Albert et d'Hélène Schweitzer. Pour preuve, j'ai sous les yeux sa carte de visite gravée où je lis en lettres majuscules, tel un acte de foi : *Reverence for Life*, la vénération de la vie. Elle savait que ses parents avaient assumé tous deux leur destin d'ombres et de lumière et que leurs deux lignes de vie convergent à jamais dans nos mémoires. La conscience de cette convergence fut pour Rhéna le prix de sa sérénité, tout comme son départ de Lambaréné et son installation aux États-Unis ont été le prix de sa liberté.

Le coup de projecteur que j'ai donné a au moins le mérite, j'ose l'espérer, de faire voir que « le Grand docteur » n'est pas une statue, mais qu'il était un être de chair et de sang, de désir et de renoncement, de puissance et de faiblesses. Jusqu'à sa disparition le 4 septembre 1965, il a mis en œuvre un christianisme actif grâce à une énergie titanesque dont une partie essentielle lui fut transmise par de nombreuses femmes, qui font la Femme dans ce qu'elle a de plus noble, de plus... élevant !

Ni critique ni jugement. C'est ainsi que je souhaite que soit entendu ce qui précède. Albert Schweitzer fut ce qu'il fut, universel dans sa singularité, si familier sous certains aspects et sous d'autres si étrange...

**Christiane Roederer,**  
président de l'Académie des arts, sciences et lettres d'Alsace

## 6. Schweitzer et la colonisation - quelques éclaircissements

Tous, nous devons avoir en tête les propos indignés de Schweitzer prononcés à Strasbourg lors du sermon du 6 janvier 1905, à l'église Saint-Nicolas : « Ah ! La belle civilisation qui sait parler en termes si édifiants de dignité humaine et de droits de l'homme et qui en même temps bafoue et foule aux pieds la dignité humaine et les droits de l'homme chez des millions d'êtres, dont le seul tort est de vivre au-delà des mers, d'avoir une autre couleur de peau et de ne pas pouvoir se tirer d'affaire tout seuls. Belle civilisation qui ignore son vide, sa misère, son verbiage et sa grossièreté étalés devant ceux qui traversent les mers et qui voient ses agissements là-bas, quelle autorité a-t-elle pour parler de dignité humaine et de droits de l'homme ? »<sup>73</sup>.

Des propos qui font écho à ceux tenus exactement à la même époque par Frédéric Passy, premier prix Nobel de la Paix avec Henry Dunant en 1901. Fondateur de la Ligue internationale de la Paix, Passy préside tout au long de l'année 1905 des réunions publiques de protestation dans la France entière « contre les iniquités et les crimes dont plusieurs colonies sont le théâtre »<sup>74</sup>. Trois ans plus tard, il fustige « ces peuples soi-disant civilisés que la fausse politique coloniale entraîne à se montrer trop souvent inférieurs à ceux qu'ils appellent des barbares ». C'est Passy encore qui apostrophe Mgr Freppel, haute figure alsacienne et chantre résolu de la colonisation : « Ces territoires que vous faites envahir par vos soldats comme des choses mortes ou insensibles, ces territoires - c'est leur Alsace à eux, c'est leur Lorraine à eux ! Devant l'humanité comme devant Dieu, leurs territoires valent les nôtres ».

### Une férocité sans limites

On pourrait rapporter ici nombre de discours identiques, datant des années 1875 à 1914 - tous dans la ligne d'un anticolonialisme hérité de Diderot, de Raynal et des Lumières. Ceux d'écrivains comme Anatole France ou Pierre Loti, ceux d'hommes politiques radicaux tels Clemenceau ou Camille Pelletan, qui s'écrie : « Qu'est-ce donc que cette civilisation qu'on prétend s'imposer à coups de canon ? Ces populations de race inférieure n'ont-elles pas autant de droits que vous ? Vous les violemez, vous ne les civilisez pas. » Des propos que l'on retrouve, en plus véhéments, dans les diverses feuilles anarchistes de la Belle Époque. Et sous la plume de chrétiens qui prennent les exigences évangéliques au pied de la lettre : ainsi Paul Viollet, animateur du Comité de Protection et de Défense des indigènes, ainsi l'abbé Pichot, et le pasteur de Préssensé, ou l'écorché viv Léon Bloy, pour qui les colonies ne sont que « l'empire du désespoir », « douleur, férocité sans mesure et turpitude ». Ainsi Mgr Le Roy, missionnaire et vicaire apostolique au Gabon à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle - un prélat qui, au-delà des crimes liés à la conquête coloniale proprement dite, dénonce tout ce que celle-ci met à mal et met en pièces dans les sociétés traditionnelles, ne laissant dans son sillage que la désolation. Un constat aux limites du désespoir, que l'un de ses proches ramassera en une terrible formule : « L'Afrique a résisté à trois siècles de traite des esclaves, elle ne résistera pas à cinquante ans de civilisation ».

C'est au Congo (belge) qu'il est fait ici allusion - dont Schweitzer scandalisé évoque le sort tragique dans son sermon du 8 janvier 1905 : « Congo ! Une misère innommable se cache sous ce nom ! Une honte infinie ! Congo, le pays du caoutchouc... Les roues [des] voitures qui passent sans bruit [dans nos rues] ne trahissent rien des conditions de leur production : l'exploitation éhontée d'une main-d'œuvre noire ».<sup>75</sup>

Et de cette exploitation, ni Schweitzer ni quiconque à l'époque ne pouvaient mesurer l'ampleur meurtrière : il faudra attendre 1998 et la publication des recherches minutieuses de l'historien américain Adam Hochschild pour découvrir que le régime appliqué aux hommes et aux femmes du Congo par le roi Léopold de Belgique avait coûté la vie à près de *dix millions* d'entre eux entre 1884 et 1908<sup>76</sup>.

73 A.S., *Vivre - Paroles pour une éthique du temps présent*, Traduit de l'allemand par Madeleine Horst, Paris, Albin Michel, 1995, p. 75.

74 Toutes les citations dans ce paragraphe et dans le suivant sont extraites de l'ouvrage de Charles-Robert Ageron, *L'anticolonialisme en France de 1871 à 1914*, Paris, PUF, 1973, pp. 11, 14, 35-37.

75 A.S., *Agir - 21 sermons sur les missions et l'humanitaire*, Introduction et traduction par Jean-Paul Sorg, Éditions Ampelos [France], 2009, p.49.

76 A. Hochschild, *Les fantômes du roi Léopold*, Paris, Belfond, 1998 - L'auteur rend hommage à l'historien belge Jules Marchal qui fit les premières recherches sur le sujet.

Une véritable politique de terreur, trop souvent défendue « au nom du Christ ». Dans son sermon du 3 janvier 1909, Schweitzer fait le constat amer que « pas une nation [dite] chrétienne peut prétendre qu'elle n'a pas participé à des exactions précédées ou suivies de cruautés ». Et d'ajouter : « Qu'avons-nous apporté aux peuples d'outre-mer ? L'oppression, la misère, des massacres, l'alcool et d'autres fléaux - qui les ont décimés. Ainsi s'est comportée l'humanité chrétienne, ainsi se comporte-t-elle encore. (...) À considérer tout cela, on est tenté de désespérer du christianisme lui-même. Une malédiction pèse sur lui, celle d'avoir depuis des siècles toléré ou autorisé le martyr d'une grande partie de l'humanité »<sup>77</sup>.

Toutefois, « dire *oui* à la vie et au monde » exige autre chose et davantage que l'indignation. « Les forfaits qui ont été commis - et c'est sur ces mots que Schweitzer conclut son sermon -, il faut les expier ». L'expiation sera le premier devoir dont doivent s'acquitter les missions chrétiennes qui s'implantent et s'étendent en Afrique tout particulièrement.

## Le rôle des missions

Le thème de l'action expiatoire dévolue aux missions apparaît très tôt sous la plume de Schweitzer, et il est récurrent. Ici, deux exemples significatifs.

- Sermon du 1er février 1903 : « Aux peuples d'outre-mer qui n'ont connu les chrétiens que sous les espèces du loup, il faudra envoyer des bergers qui les conduiront dans les prairies de l'Évangile. La mission n'est rien d'autre qu'un sacrifice pour nos péchés, et ce qu'elle accomplit ainsi demeure en vérité fort modeste »<sup>78</sup>.

- Sermon du 8 janvier 1905 : « En profondeur, les missions sont une œuvre d'expiation, pour réparer les violences, crimes et tromperies qu'au nom du Christ les représentants de notre civilisation ont fait subir à nos malheureux frères païens sans défense »<sup>79</sup>.

Toutefois, si Schweitzer refuse de s'enfermer dans l'auto-flagellation, il n'entend pas non plus limiter l'action missionnaire à la seule expiation. Expier d'abord, sans doute, mais pour mieux corriger, réparer, tempérer les pratiques et les politiques de colonisation. Car celle-ci est une réalité objective, dont on doit prendre acte, mais dont il ne suffit pas de dénoncer les conséquences désastreuses. Les réflexions de Schweitzer sur cette question, on les découvre dans son livre *A l'orée de la forêt vierge*, publié en 1923 (c'est le sujet du substantiel septième chapitre). On les retrouve dans *Les relations entre les Blancs et les hommes de couleur*, un texte publié en 1927. Et elles sont reprises en 1931 dans le chapitre dix-sept de *Ma vie et ma pensée*.

En voici l'essentiel tel qu'exprimé dans l'ouvrage de 1927 : « Les peuples primitifs n'ont pas perdu leur indépendance à partir du moment où le protectorat ou une autre forme de gouvernement a été proclamé. Elle était déjà perdue du fait de la nouvelle structure économique créée par leur participation au commerce mondial. La question pour nous n'est donc pas : Avons-nous un droit sur ces pays ? En réalité, nous sommes placés devant l'alternative suivante : Sommes-nous maîtres de ces pays et de ces peuples simplement pour les utiliser comme producteurs de matières premières pour nos industries, ou sommes-nous responsables du développement d'un nouvel ordre social capable de les conduire au mieux-être ? A mon avis, nous avons le droit de coloniser *si* nous avons l'autorité morale pour exercer cette influence »<sup>80</sup>. Le droit ? Même sous condition, voilà qui nous laisse perplexes - soit dit entre parenthèses.

## Au Gabon et dans le Sahara

L'hôpital de Lambaréné sera donc, on l'a compris, une première brique dans le processus d'édification de cet « ordre social » nouveau. Sans imposer à la population du Gabon une machine hospitalière calquée sur celle de l'Occident. Si attaché qu'il soit au rationalisme, Schweitzer agit là en « intuitif » - pour citer un terme utilisé par le docteur Xavier Emmanuelli dans son livre *L'homme n'est pas la mesure de l'homme*. Autrement dit en homme qui récuse les solutions toutes faites, les applications mécaniques d'un système, en homme qui prend la mesure de la diversité et de la complexité des situations. Lambaréné, le village-hôpital - une

<sup>77</sup> A.S., *Agir...*, op. cit., p. 63.

<sup>78</sup> Ibid., p. 37.

<sup>79</sup> Ibid., p. 50.

<sup>80</sup> Cité dans Albert Schweitzer, *Une anthologie*, Textes choisis par C. R. Joy, Paris, Payot, 1959, p. 176.

idée, un projet de génie; en 1913, l'acte réparateur le plus original et le moins ethnocentrique qui soit. L'illustration vivante, tangible de l'*humanitas* chère à Goethe, mais aussi l'Évangile vécu, incarné - et non prêché. La mission, si l'on préfère, comme témoignage actif, et non comme alibi de la tartuferie coloniale.

C'est en ce sens précis que l'action de Schweitzer au Gabon peut être mise en parallèle avec celle de Charles de Foucauld au Sahara.

Loin de l'héroïsme dont tous deux nous écrasent littéralement dans la célèbre pièce de Gilbert Cesbron - *Il est minuit...* -, nos deux Alsaciens ont le souci d'être présents aux indigènes, de donner à la parole du Christ le visage bienveillant de leur engagement, qui se veut efficace, constructif - charité active. L'un et l'autre fustigent les exactions des coloniaux, mais aussi les injustices ou les cruautés dont les indigènes font parfois preuve eux-mêmes. Ainsi le Foucauld historique, qui prend la défense des Noirs réduits en esclavage par les Touaregs et s'efforce, dans la mesure de ses possibilités, de les leur racheter. Ainsi Schweitzer, qui dénonce les « sortilèges » et autres « maléfices » pesant lourdement sur les populations de l'Ogooué. Pourtant, c'est dans un même mouvement que le premier souligne la grandeur de la culture touarègue et de sa poésie<sup>81</sup>, et que Schweitzer reconnaît la valeur, limitée mais réelle, des pratiques curatives développées par les sorciers de la brousse - mes « collègues », dira-t-il...

On ne saurait au demeurant pousser trop loin la comparaison entre les deux hommes: Foucauld, l'ancien officier, a pu compter sur le soutien discret de l'armée française déployée dans le Sahara, alors que Schweitzer a vu son action souvent entravée, quand elle n'a pas été salie, par les administrateurs coloniaux français. C'est essentiellement leur mystique à caractère *éthique* qui les rapproche.

Foucauld et Schweitzer, deux figures du temps des colonies, mais deux figures dégagées de l'arrogance satisfaite et du racisme ordinaire alors de bon ton... Ce que passent sous silence ou tout simplement oublient leurs habituels détracteurs, incapables de les inscrire et de s'inscrire eux-mêmes dans le contexte mental, culturel et idéologique d'une époque, et du coup incapables de distinguer ceux qui ont cherché ou réussi à transcender les inerties et les contraintes ambiantes. Oubli regrettable, générateur de poncifs destinés à rapidement se pétrifier - le contraire même d'une démarche historique.

## Une exigence d'éducation

Au-delà de l'expiation et de la réparation - si nécessaires -, Schweitzer entend promouvoir une véritable action éducative, au sens le plus élevé du mot: l'humanité est un donné biologique (*Menschheit*), elle est aussi un appel de nature éthique (*Menschlichkeit, Humanität*) - respect des créatures vivantes, sens de l'altérité et de l'équité, capacité d'écoute et de dialogue, tolérance, sollicitude, service, partage, délicatesse. Et cette haute vertu implique concrètement la reconnaissance de droits aux indigènes, définis avec rigueur en 1927: droit de résidence et de libre circulation, droit à la terre et à son usage, droit à la liberté du travail et de l'échange des produits, droit à la justice, droit de vivre dans le cadre d'une organisation nationale, droit à l'instruction<sup>82</sup>.

La vertu d'humanité exige également la défense du mode de travail propre aux populations, le maintien - si faire se peut - de leurs activités créatrices ancestrales, de ce en quoi elles ont toujours excellé et que la colonisation est en passe d'anéantir: « La vraie richesse de ces peuples consisterait dans leur capacité de produire eux-mêmes, par l'agriculture et le travail artisanal, tout ce dont ils ont besoin. Au lieu de cela, leur unique souci est de fournir au commerce mondial les matières que celui-ci recherche. Avec l'argent ainsi gagné, ils se procurent par son intermédiaire des objets manufacturés et des vivres. Par ce procédé, ils ruinent [leur] artisanat et souvent même les bases de leur propre agriculture »<sup>83</sup>.

Soutenir en priorité l'artisanat indigène au lieu de prétendre dispenser, après le choc de la conquête, une culture livresque importée d'Occident qui, dans l'immédiat, ne peut être d'aucun secours. Mais prenons garde à éviter le procès d'intention: Schweitzer ne se fait pas ici le chantre cynique d'un illettrisme bienheureux; il défend ce qui a assuré, des générations durant, le relatif bien-être et la cohésion des peuples asservis à l'heure présente par les colons. De plus, une formation exclusivement intellectuelle ne

81 Grandeur de la culture touarègue, mais encore de la religion musulmane - des propos rares à l'époque, cf. Ali Merad, *Charles de Foucauld au regard de l'Islam*, éditions Le Chalet [France], 1976.

82 Cf. A. Schweitzer, *Humanisme et mystique*, Textes choisis et présentés par J.-P. Sorg, Paris, Albin Michel, 1995, p. 253.

83 Albert Schweitzer, *Une anthologie*, op. cit., p. 176.

pourra, selon lui, que contribuer à l'émergence d'une minorité coupée des populations, insensible aux besoins et aux attentes de celles-ci.

## Un détour par l'Inde

En ce domaine, Schweitzer est dans le droit fil de ce que Gandhi proposait pour l'Inde entre 1920 et 1940, et non dans la rhétorique d'un paternalisme pervers. Ce qui frappe Schweitzer - et il l'écrit dans *Les grands penseurs de l'Inde*, publié en 1936 -, c'est que le Mahatma « avec un esprit tout moderne s'attaque aux conditions économiques, causes de la pauvreté ».

Schweitzer comme Gandhi partagent la même volonté: encourager par tous les moyens l'artisanat local; préparer les populations, ainsi soustraites à la tutelle de la métropole exploiteuse, au plein exercice de la liberté; éviter la constitution d'une élite restreinte, en fait d'une oligarchie éloignée des réalités quotidiennes - simple héritière du pouvoir colonial. Attitude conséquente, et non conservatisme borné. Du coup, on comprend le peu d'enthousiasme que Schweitzer manifesterait face à la dynamique de décolonisation des années 1960 - processus bâclé, résultat à ses yeux de la politique irresponsable menée en la matière par les puissances colonisatrices. Pointer le grand âge du docteur, qui l'aurait rendu inapte à comprendre le mouvement des indépendances africaines - c'est passer à côté de l'essentiel <sup>84</sup>.

Le détour par l'Inde est des plus éclairant. Car Schweitzer évoque non seulement l'action de Gandhi, mais encore celle du Swamî Vivekânanda (1862-1902), dont il salue les engagements concrets - toujours dans ses *Grands penseurs*. Cette forte personnalité - artisan majeur du renouveau de l'hindouisme - instituait en 1897 un réseau de missions au Bengale et dans l'ensemble de la péninsule indienne, les Missions Râmakrishna, ainsi nommées en hommage à son très cher *guru*. Dès lors étaient mis en chantier des dispensaires, des orphelinats, des écoles, des bibliothèques, des centres sportifs, des unités de secours en cas de catastrophes naturelles - outils indispensables au relèvement matériel, intellectuel et spirituel d'une Inde vidée de ses forces tant par les brutalités du colon britannique que par l'ossification de son régime de castes et le poids de ses superstitions <sup>85</sup>.

Schweitzer ne rêvait ni ne souhaitait autre chose pour le Gabon, pour l'Afrique.

## Le chemin du Royaume

Au final, à quoi tend son éthique de terrain, sinon à mettre en lumière sans relâche au plus profond de nous-mêmes ce mystérieux point de tangence, ce lieu de tension féconde où la force de vie qui nous anime se métamorphose en force d'amour... Le Royaume de Dieu est en nous, et par chacun de nos actes se déploie autour de nous. « Porter la lumière de Noël au-dehors », un impératif qui a nourri la vocation humanitaire de Schweitzer et qui demeure le substrat mystique du village-hôpital de Lambaréné cent ans après sa fondation.

**Karel Bosko,**  
**chargé d'enseignement, Université de Genève,**  
**Faculté des Lettres, Département d'Histoire générale**

---

84 A propos de Schweitzer et de la décolonisation, cf. la thèse - une somme - de Thomas Suermann, *Albert Schweitzer als « homo politicus »*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2012, chapitre 6.

85 L'information de Schweitzer sur le sujet repose notamment sur l'ouvrage de son ami Romain Rolland, *La vie de Vivekânanda et l'évangile universel*, Paris, Stock, 1930. Pour plus de précisions, on consultera l'étude de Shanti S. Mital, *The Social and Political Ideas of Swami Vivekananda*, New Delhi, Metropolitan / Metropolitan Book, 1979.

## 7. « Je suis ton frère, mais ton frère aîné. »

### Jugements critiques sur le colonialisme

En août 1905, Hélène Bresslau, qui se trouve en Angleterre, rapporte à Schweitzer ce qu'elle a entendu lors d'une soirée sur les Missions au Congo, à laquelle elle avait assisté dans une église méthodiste. Elle fut bouleversée par le témoignage d'un missionnaire sur « les épouvantables conditions que subissent les populations indigènes dans l'État du Congo belge »<sup>86</sup>. Un écho de ce rapport est perceptible dans le sermon que Schweitzer prononce à Saint-Nicolas le dimanche 6 janvier 1907 à l'occasion de la fête des Missions. Il y fustige le comportement des États chrétiens, soi-disant chrétiens, dans les colonies.

« À quoi pensent nos gouvernements et nos peuples lorsqu'ils regardent vers l'outre-mer ? À des pays qu'ils prendront soi-disant sous leur protection souveraine ou qu'ils attireront vers eux d'une façon ou d'une autre ; à ce qu'ils pourront en tirer pour leur plus grand profit. Mais quant à chercher comment faire de ces créatures humaines des hommes, comment leur donner le sens du travail et de la discipline morale, comment empêcher que le contact de la culture qui leur est apportée ne leur soit néfaste, voilà à quoi personne ne songe. »<sup>87</sup>

Par ce genre de considérations, que l'on retrouve dans plusieurs autres prédications, Schweitzer tranche sur l'opinion dominante de son temps qui adhérerait sans critique à la politique coloniale des gouvernements. À le lire je suis fascinée chaque fois par la vigueur de ses paroles qui dénoncent de la façon la plus nette l'inhumanité de l'exploitation des colonies. Il tend aux États « chrétiens » le miroir de leurs méfaits et fait voir ainsi comment ils trahissent la religion même qu'ils ne cessent d'invoquer. Néanmoins, j'ai trébuché dans le texte de cette prédication sur la phrase où il laisse entendre que leur tâche serait au contraire de « chercher à faire de ces créatures humaines des hommes ». Serait-ce donc cela le but des missions comme celui du commerce ? Mais les Africains ne sont-ils pas déjà « hommes » à part entière ? Ils n'ont pas attendu l'arrivée et l'immixtion des Européens pour le devenir. Schweitzer ne voit-il pas fondamentalement en eux des frères et, au sens littéral, des « congénères » ? Ici apparaît une faille, une problématique, que j'aimerais approfondir ici. Quelle conception Schweitzer avait-il des Africains ?

Sa correspondance avec Hélène Bresslau montre que dès le début il avait compris la Mission comme une expiation des maux que les Européens perpétreraient dans leurs colonies et qu'il connaissait bien les situations et les pratiques qui avaient cours. Il voyait la lourde faute (dette) qui pèse sur la civilisation européenne : notre devoir en conséquence est de nous rendre dans ces pays et de secourir les populations. « Pour chaque homme qui fait souffrir, il en faut un qui parte et porte secours. »<sup>88</sup>

On reconnaît généralement, même ceux qui s'appliquent à le critiquer reconnaissent que Schweitzer a analysé sans concession la politique des seigneurs de la colonisation et ses méfaits désastreux : l'appropriation violente des ressources du sol et du sous-sol, les conditions cruelles imposées aux travailleurs africains qu'on arrachait à leurs communautés, le système des corvées pour construire des routes ou abattre du bois, les ravages physiques et psychiques causés par l'alcool. Mais Schweitzer critiquait également le système scolaire des missions, qui remplissait la tête des élèves d'un savoir abstrait et tendait à les détourner des valeurs du travail manuel.

86 Lettre H. B., dans l'édition française de la *Correspondance* entre Albert Schweitzer et Hélène Bresslau, tome 1 (1901 - 1905), éd. Jérôme Do Bentzinger. La lettre « écrite en Angleterre » est datée du lundi 28 août 1905.

87 Ce sermon est reproduit, dans une traduction française de Madeleine Horst, dans *Vivre*, 18 sermons strasbourgeois, éd. Albin Michel, Paris, 1970. Il porte toutefois une date erronée : 6 janvier 1905. Or, l'édition allemande des *Predigten 1898 - 1948* (C.H. Beck, Munich, 2001) montre que c'était 1907 qu'il fallait lire.

88 *À l'orée de la forêt vierge*, dernier chapitre, nouvelle édition Albin Michel, 1952.



Il faut se rendre compte qu'en cette époque où l'impérialisme atteignait son apogée, les indigènes n'étaient pas toujours considérés comme des humains, qu'on ne s'indignait pas de les voir exhibés, à côté des cages d'animaux, au zoo de Bâle, par exemple, ou au parc Hagenbeck à Hambourg. Dans son livre *À l'orée de la forêt vierge* (1920), Schweitzer, tout au contraire, décrit la vie des habitants de la région de l'Ogooué avec empathie, compréhension pour leurs mœurs et leur mentalité. Ses jugements sur la polygamie et l'achat des femmes se distinguent par leur humanité de la plupart des écrits missionnaires. Quand il est question de « la paresse » des Noirs, il objecte que son expérience est différente et que ce n'est pas du tout le cas quand le travail à réaliser a pour eux un but évident ; par exemple, il n'a pu qu'admirer à maintes reprises avec quelle diligence les rameurs payaient pendant plusieurs jours quand il s'agit d'amener un malade à l'hôpital. Il respectait les coutumes et veillait parfois lui-même à ce qu'on n'oublie pas de peindre le visage d'un nouveau-né en blanc pour écarter les mauvais esprits. Comme l'a dit un jour le gabonais Albert Aléwina Chavihot : « C'était un grand art du Docteur Schweitzer de troubler le moins possible les habitudes et coutumes de nous autres Africains. »

## Comportement à Lambaréné

J'ai montré jusqu'ici que ce qu'a réalisé Albert Schweitzer témoigne pour l'époque de son comportement fraternel avec les Africains, ce qui alors était plutôt exceptionnel ; je propose maintenant d'en souligner quelques aspects que l'on peut critiquer.

Il est allé à Lambaréné pour y œuvrer comme médecin et missionnaire. L'un et l'autre de ces rôles impliquent une position de force et une certaine supériorité de fait. Pensons au rapport entre médecin et patient dans notre civilisation même. Mais le missionnaire aussi détient un savoir qu'il veut transmettre et dont il pense qu'il a plus de valeur que le savoir des indigènes. C'est de l'occupation de cette position de supériorité intellectuelle que naît l'idée de « frère aîné ». Ce n'est rien d'autre que l'expression de la conscience qu'avaient alors d'eux-mêmes quasiment tous les Européens, y compris les missionnaires, en face des populations colonisées. Persuadés d'avoir atteint une forme supérieure de développement spirituel, ils se sentaient en droit et en devoir de déterminer le sens du développement sur le continent africain.

Ainsi, pour Schweitzer le rôle des missions consistait aussi dans l'éducation des populations au travail et sur le plan des mœurs - et il allait de soi que travail et mœurs devaient être définis selon les valeurs européennes. Il en résultait donc que les impulsions culturelles (civilisationnelles) ne pouvaient venir de l'Afrique même, mais que leur source spirituelle coulait en Europe. Schweitzer n'avait jamais mis en doute que les Européens étaient parvenus au cours de leur histoire à un degré de civilisation plus élevé.

En 1951 encore, dans la préface qu'il donna à l'édition française de ses souvenirs d'un médecin en Afrique équatoriale (*À l'orée de la forêt vierge*), il écrit :

« À l'époque, nous avons le droit de nous sentir vis-à-vis de l'indigène dans la position du frère aîné, qui veut le bien de son cadet et qui, par son instruction et son intelligence, est à même de juger quels facteurs sont les plus favorables à son développement et à son progrès véritable, et nous pouvions nous conduire en conséquence... »<sup>89</sup>

Et il dit son regret, la résignation de tous (administrateurs, missionnaires, médecins, commerçants, colons en tout genre) à ne plus se sentir - à ne plus être spontanément perçus - « comme les frères aînés et à ne plus agir comme tels ».<sup>90</sup>

À ma connaissance, Schweitzer s'est très peu intéressé aux cultures africaines et à leurs œuvres. La scène qui le représente à son piano à pédalier, un don de la Société Jean Sébastien Bach de Paris, et couvrant de sa musique les tamtams qui résonnent au même moment dans le village de l'autre côté du fleuve, illustre bien sa façon de se tenir à côté de la culture africaine sans y entrer. On remarquera

89 *Ibid.* Texte de la préface originale en français, datée de Lambaréné, 15 décembre 1951.

90 *Ibid.*

aussi qu'il n'a jamais appris l'une ou l'autre des langues parlées dans la région de l'Ogooué. Ce n'était pas général. Un de ces prédécesseurs à Lambaréné, Robert Hamill Nassau (1835 - 1921), avait appris le fang et étudié la théologie bantoue. Les Africains l'appelèrent « l'ami qui s'intéresse à nous ». Sans connaissance des langues parlées par les indigènes, on ne saurait comprendre leur culture.

Schweitzer au contraire estimait qu'il était nécessaire, en tant que frère aîné, de garder une distance entre les blancs et les noirs. Il donne quelques exemples qui montrent ce qui arrive aux Européens, lorsqu'ils veulent vivre comme les Noirs, sur un pied d'égalité avec eux. C'était le cas du missionnaire suisse Maurice Robert (1878 - 1913), son contemporain.

« Il quitta la Société des Missions pour vivre parmi les Noirs comme un frère, entièrement. Il se bâtit une petite maison à proximité d'un village, en aval de N'Gômô et voulut être considéré comme appartenant au village. Dès ce jour, sa vie fut un martyre. Il avait perdu son influence en renonçant à garder la distance entre le blanc et les noirs. Sa parole n'avait plus la valeur d'une parole de blanc ; au contraire, il devait, à propos de tout, discuter longuement d'égal à égal avec les noirs. »<sup>91</sup>

Mais n'était-ce pas justement cette égalité que dans l'esprit même du christianisme Maurice Robert trouvait évidente ? Bien qu'il y eût déjà quelques essais contraires, l'image que Schweitzer se faisait de lui comme « frère aîné » pouvait paraître justifiée au début et se comprendre, mais il faut bien relever que durant les longues années qu'il vécut en Afrique et jusqu'après l'indépendance du Gabon sa conception n'a pas varié.

## Sous le feu des critiques africaines

On ne s'étonnera pas qu'après la Seconde Guerre mondiale, quand des mouvements indépendantistes s'affirmèrent en Afrique, l'attitude et les conceptions de Schweitzer aient été critiquées par de jeunes intellectuels africains formés en Europe. Je voudrais citer ici Chinua Achebe, un écrivain nigérian, dont l'œuvre fut récompensée en 2002 par le *Prix de la paix décerné par les libraires allemands*. Ce même Prix, Schweitzer l'avait reçu en 1951. Dans son discours de remerciement, Chinua Achebe nomma d'un même élan Albert Schweitzer, Joseph Conrad et Ernest Hemingway qui tous trois, selon lui, ont donné dans leurs écrits des représentations erronées de l'Afrique. Déjà au milieu des années 1970, dans son livre *An Image of Africa*, Achebe avait directement contesté les positions et les vues de Schweitzer. Il rendait hommage à son extraordinaire travail humanitaire, il saluait son sacrifice d'une carrière européenne en musique et en théologie afin de se consacrer à la population souffrante de la région de Lambaréné, il lui faisait crédit de sa critique des puissances coloniales, mais ne pouvait que déplorer qu'en dépit de son attitude libérale vis-à-vis des Africains il ne reconnaisse pas leur pleine égalité, leur égale dignité humaine. Il écrit : « Des Européens comme Albert Schweitzer dénoncent les crimes de l'Europe, par exemple au Congo belge, mais en occultant néanmoins la question ultime qu'il faut poser, la question de l'égalité entre hommes blancs et hommes noirs. Seule la réponse positive à cette question porte en elle la condamnation du système colonial. Lui, Chinua Achebe, ne reconnaît pas ses compatriotes dans le portrait que les Européens et les Américains dressent des Africains, il trouve totalement inapproprié de les présenter comme des frères cadets et pire comme des mineurs.

Il souligne le fait qu'au temps où Joseph Conrad et Albert Schweitzer écrivaient sur les Africains, certains en Europe avaient déjà une approche beaucoup plus différenciée de leur culture. C'est un masque du peuple Fang qui avait en 1905 inspiré une révolution dans les arts et influencé entre autres des artistes comme Maurice Vlaminck, Picasso, Matisse. Les Fangs habitaient au nord du Gabon. Voilà bien une preuve que le portrait plutôt avilissant que Schweitzer a fait de ces hommes ne correspondait pas à la réalité ; on ne saurait les classer en primitifs et semi-primitifs et les considérer comme des « enfants de la nature », ainsi qu'il n'avait cessé de les nommer.

La jeune élite africaine qui émergeait ne pouvait que juger contradictoire et inappropriée l'attitude de Schweitzer qui d'une part critiquait le système d'exploitation et d'oppression coloniale, mais d'autre part

---

91 *Ibid.* Chapitre « Problèmes sociaux dans la forêt vierge ».

ne s'en détachait pas radicalement, puisque dans son hôpital même il n'accordait que peu de confiance aux Africains et se comportait comme un patron paternaliste qui se sentait supérieur à eux.

Dans le même esprit, une infirmière danoise (Nike Jenssen) écrit en 1961 : « Je trouve qu'Albert Schweitzer est un de ces hommes qui ne marchent pas avec leur temps. Il n'agit pas de manière à se rendre inutile demain et ne donne pas non plus à ses collaborateurs la possibilité d'œuvrer dans ce sens. Lui et ses collaborateurs blancs sont très actifs, très dévoués, mais il manque la participation à leurs côtés, en égaux, des Noirs. J'ai demandé au Dr Schweitzer pourquoi il ne formait pas les Africains de manière à ce qu'ils puissent occuper des postes de responsabilité. Il m'a répondu que le temps n'était pas encore venu pour cette étape, qu'on ne doit pas contraindre les enfants à endosser les mêmes responsabilités et à jouir des mêmes droits que les adultes. »

Et il est vrai que Schweitzer a regardé les mouvements d'indépendance nationale des Africains avec beaucoup de scepticisme. Il jugeait aventureuse la décision du gouvernement de la France libre en 1943 de permettre aux colonies de s'autogérer progressivement. D'après ce qu'il observait autour de lui, il considérait que la poursuite du régime colonial restait nécessaire et légitime en Afrique. Sans doute posait-il à ce régime des exigences éthiques de respect des droits très élevées, mais il pensait que l'indépendance nationale ne résoudrait pas les problèmes.

Notons qu'Hélène Bresslau, dans sa lettre d'août 1905 que nous avons citée, rapportait sans s'en étonner les propos d'un missionnaire anglais, Dr Gratton Guinness, qui avait à cœur de réveiller l'opinion publique et de la gagner à la cause des opprimés, son but étant de « contribuer à ce que ce pays [l'État du Congo belge] devienne un vrai État, avec un gouvernement, au lieu d'être livré au pouvoir d'un seul homme qui, bien que roi, se montre beaucoup trop intéressé sur le plan commercial ».

## Conclusion

Dans les écrits les plus récents sur Schweitzer, les auteurs abordent ces questions du rapport aux Africains et ils tiennent compte des critiques qui ont été formulées. J'aimerais ici faire un pas de plus. Non seulement je comprends ces critiques, mais je reconnais leur justesse. Et ce n'est qu'en les entendant bien que nous, Européens, serons conduits à réviser notre point de vue occidental et à surmonter notre complexe de supériorité. Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrions renouveler notre conception de la politique du développement et envisager, comme nous y invitait la missionnaire danoise Jenssen, de « nous rendre inutiles » ou du moins non indispensables ou pour le dire encore autrement, selon le concept qui fut défendu en Allemagne par les ministres du développement Walter Scheel et Erhard Eppler, c'est alors seulement que notre « aide » sera clairement une aide pour réussir à s'aider soi-même. Ce changement de perspective, les Africains critiques de Schweitzer le veulent également. C'est seulement par une formation qui dans les sciences et l'économie fera des Africains des assistants, et non plus des assistés, que « la politique des cadeaux » sera remplacée par une politique de partenariat entre égaux, qui ne dépendra plus du degré de compassion des Européens.

On parle aujourd'hui, dans les missions, de théologie contextuelle, une théologie qui décolle le message chrétien de la culture occidentale et relativise celle-ci au milieu d'autres cultures, ce qui suppose la neutralité axiologique de chacune et l'égale valeur de toutes. La culture européenne cesse donc d'être présentée et d'apparaître comme une culture supérieure de référence.

Il faut bien remarquer que ces conceptions sont nouvelles. Albert Schweitzer était un enfant de son temps et comme tel tributaire de l'univers mental d'alors. Il a été un représentant des idéaux européens dans un monde non européen. Mais dans cette situation même, il a fait progresser les consciences en affirmant et en manifestant la fraternité de tous les hommes. Impressionnante la scène où après une opération difficile et une injection de morphine le malade au réveil cherche sa main « et ne veut plus la quitter », en s'écriant : « Mais je n'ai plus mal, je n'ai plus mal ! » « Alors noirs et blancs nous réalisons la parole du Christ : « Vous êtes tous frères ». »<sup>92</sup>

---

92 *Ibid.* À remarquer que dans la version originale allemande, il n'est pas question explicitement de la « parole du Christ ». Traduction littérale : « Mais nous, blancs et noirs, sommes assis ensemble et vivons la parole : « Vous êtes tous frères » ».

Ce pas de la fraternité à l'époque était décisif pour que seulement on s'aperçoive de l'identité culturelle de l'autre homme et que puissent se développer les liens entre les cultures différentes. Albert Schweitzer a sans nul doute franchi ce pas, sa vie nous en donne une illustration éclatante. C'est son attitude constamment fraternelle envers les hommes d'Afrique qui importe et qui l'élève bien au-dessus des critiques que l'on peut porter sur lui à cet égard.

**Dr Renate Siebörger**  
**Directrice culturelle de la Maison Schweitzer de Königsgeld**  
**(traduction de ce texte par Jean-Paul Sorg)**

### **Bibliographie sur ce thème :**

- Chinua Achebe, *An Image of Africa*, Penguin, London 1977.
- Rede zur Preisverleihung, Frankfurt 2002, internet.
- Clemens Frey, *Christliche Weltverantwortung bei Albert Schweitzer*, Paul Haupt Verlag, Bern 1993.
- Ernst Luther, *Albert Schweitzer, Ethik und Politik*, Karl Diez Verlag, Berlin 2010.
- Sylvère Mbondobari, *Archäologie eines modernen Mythos*, Peter Lang Verlag, Frankfurt 2003.
- Walter Munz, *Albert Schweitzer im Gedächtnis der Afrikaner und in meiner Erinnerung*, Paul Haupt Verlag, Bern 1991.
- Nils Ole Oermann, *Albert Schweitzer, Eine Biographie*, C.H.Beck, München 2009.
- Isgard Ohls, *Improvisation der Ehrfurcht vor allem Leben, Ästhetik der Mission*, Göttingen 2008.
- Johannes Scholl, *Albert Schweitzer, Von der Ehrfurcht vor dem Leben zur transkulturellen Solidarität*, Beltz, Weinheim 1994.
- Ludwig Watzal, *Zur Entwicklungskonzeption von Albert Schweitzer*, Muster-Schmidt Verlag, Göttingen 1985.

## 8. Schweitzer, le bâtisseur

### De l'intellectuel à « l'entrepreneur »

Qui passe en dessous de la Grande Pharmacie, le bâtiment principal de l'hôpital Albert Schweitzer, comme le firent pendant des décennies les malades qui arrivaient par le fleuve, peut lire sur un des piliers de béton les mots que Schweitzer y grava en 1935 :

« *Schweitzer et Schatzmann, entrepreneurs* ».

« L'entrepreneur » Schweitzer a apposé avec une fierté manifeste son nom et celui de ses compagnons sur de nombreux autres bâtiments. Jeanette Siefert, qui travailla de 1932 à 1934 à l'hôpital Schweitzer, écrivit peu avant sa mort :

« Il grava les noms de ceux qui l'avaient aidé dans le mur en béton d'un bâtiment nouvellement achevé. Mon nom y figurait aussi, « Jeanette Siefert, travaux de terrassement », ce dont je n'étais pas peu fière. Mais « la gloire » a passé, je pense que le mur est tombé - après 50 ans. »<sup>93</sup>

Non, le mur tient toujours, comme beaucoup d'autres de l'hôpital du bâtisseur Schweitzer. Il avait en fait accordé à ses constructions une vie moins longue qu'à son éthique, mais cent ans après l'arrivée du couple Schweitzer et la fondation du premier hôpital - alors sur le terrain de la Mission d'Andende -, la pensée de Schweitzer d'une part et ses improvisations matérielles de l'autre continuent à se faire concurrence, même si l'hôpital fonctionne aujourd'hui dans de nouveaux murs.

Schweitzer possédait de nombreux dons, il avait étudié la philosophie, la théologie, la médecine et l'orgue, mais non l'art de bâtir. Nous ne savons pas si Schweitzer s'intéressait déjà à la construction avant d'arriver à Lambaréné. On relate seulement qu'enfant, chaque fois que l'on construisait à Gunsbach, il était présent et regardait.<sup>94</sup>

Dès son arrivée à la Mission d'Andende, Schweitzer fut plongé dans le monde de la construction. Lorsqu'il arriva en 1913, il s'attendait à trouver une case en tôle ondulée, ainsi qu'on le lui avait promis. Elle n'était pas terminée et Schweitzer dut lui-même mettre la main à la pâte.

C'est ainsi, par la force des circonstances, que se fit la spectaculaire « *conversion de l'intellectuel Schweitzer en bâtisseur* », lui qui jusque là n'avait peut-être jamais enfoncé un clou ou scié une planche et qui se transforma en ouvrier et en architecte.<sup>95</sup>

Il devait être doué cependant, car Emmy Martin raconte que les connaissances pratiques de Schweitzer étonnèrent tous les hommes de métier. Il était autant un artisan universel qu'il avait été un connaisseur de la facture d'orgue auparavant.

« En tant que menuisier à Lambaréné, il savait très bien qu'un ciseau quelconque ne faisait pas l'affaire ; il fallait aussi une gouge, un burin plat, un ciseau froid et, à côté d'un rabot d'établi, il fallait encore des rabots divers, adaptés aux moulures. »<sup>96</sup>

Il aimait surtout travailler le bois et Hélène l'appela un « maniaque du bois ». Rapidement, il apprit à reconnaître les différentes sortes, leur coupe, les modes de leur transport, leurs propriétés et l'usage qu'on pouvait en faire. Il fit là aussi preuve d'une vertu qui l'accompagna toute son existence : son inépuisable capacité à apprendre dans tous les domaines de la vie. Ainsi, il profita de son internement à Garaison, durant la Première Guerre mondiale, pour parler à des codétenus de tous les métiers, agronomes,

93 Jeanette Siefert, *Meine Arbeitsjahre in Lambarene 1933-1935*. Tübingen 1987, p. 152.

94 Lettre du 22/08/1964 au doyen de la Faculté des arts du bâtiment de la Technische Hochschule de Braunschweig.

95 Marco Koskas, *Albert Schweitzer ou le démon du bien*, Lattès, Paris, 1992. Livre de Poche, p. 108.

96 Robert Minder und Hans Walter Bähr (Hrsg.), *Emmy Martin die Mitarbeiterin Albert Schweitzers*, Tübingen 1964, p. 53.

architectes, juristes, financiers, constructeurs de poêles, cuisiniers, cordonniers, et beaucoup d'autres - une aubaine pour un assoiffé de connaissances comme Schweitzer. Et l'un ou l'autre propos qu'il recueillit ainsi lui fut utile par après.

Il écouta aussi les conseils des Africains : Dans son allocution pour son 90<sup>e</sup> anniversaire, le 14 janvier 1965, il confia :

« Je me souviens de beaucoup de travailleurs, mais j'en vois deux particulièrement, deux artisans africains qui venaient de la mission catholique. Je soignais la femme de l'un à l'hôpital et l'autre les avait accompagnés par amitié. Ces deux-là me considéraient encore comme un novice et me dirent : « Ne construisez pas l'hôpital en hauteur comme sont les hôpitaux du gouvernement, ne faites qu'un étage ! Tout d'abord, je ne les compris pas, mais avec le temps, leur idée me devint claire. En effet, les deux Africains avaient une vision très précise d'un hôpital pour les Noirs et cela ne pouvait être un bâtiment de six étages. Au début, je n'ai pas compris cela, mais je leur ai obéi et j'ai suivi leur conseil. Aujourd'hui, ils reposent depuis longtemps au cimetière, mais je ne les oublierai jamais. Personne d'autre n'aurait pu me donner ce qu'eux m'ont apporté. »<sup>97</sup>

Durant les premières années, Schweitzer ne construisit pas toujours de plein gré ou sans restrictions. Il fallait se soumettre à l'ensemble des nécessités matérielles et financières, comme par exemple renoncer aux matériaux venant d'Europe, mais aussi s'adapter avec intelligence aux données africaines. De ce point de vue, c'était certainement une chance que Schweitzer ne trouva aucun bâtiment achevé et qu'il dut élaborer son propre modèle, en incluant dès le début la présence de la famille du malade.

## Les aides

Il ne faut pas oublier que Schweitzer reçut de l'aide dès le début. Sans laquelle il n'aurait jamais pu réaliser son œuvre de bâtisseur. Il y avait tout d'abord les missionnaires. Chaque mission de taille suffisante bénéficiait d'un missionnaire-artisan ; à Andende il y en avait deux : messieurs Kast et Ottmann. Au courant du deuxième séjour de Schweitzer en 1924, c'est une vieille connaissance d'Alsace, son compatriote le missionnaire Morel, qui arriva de Samkita pour l'aider à reconstruire les bâtiments de l'hôpital.

Voici une anecdote qui montre à quel point certains travaux étaient indispensables, sans pour autant aller de soi ! Le locataire précédent de la maison avait vécu deux ans avec de gros trous dans le toit et devait, pendant la période des pluies, mettre des bassines sous les trous et, pendant la saison sèche, porter un casque colonial à l'intérieur pour se protéger du soleil.<sup>98</sup>

Il paraissait naturel que toute personne venue aider Schweitzer prît part aux travaux de construction. Le premier de cette longue série fut l'étudiant en médecine anglais, Noël Gillespie, qui l'accompagna, lorsqu'il partit en 1924, et resta six mois à Andende. Il aida sans se ménager à reconstruire l'hôpital.

Même les infirmières européennes qui étaient venues pour travailler avec Schweitzer durent participer de temps en temps aux travaux ou les surveiller, alors qu'elles auraient préféré faire autre chose. Jeanette Siefert en est un bon exemple. Durant les deux années de son séjour, elle ne soigna pas de malades, ce pour quoi elle était venue, mais dut travailler là où Schweitzer l'envoyait, ce qui n'alla pas sans engendrer des tensions et à la fin le besoin d'une explication. Il n'était guère possible de se défendre contre la volonté du patriarche ou sa force de travail.<sup>99</sup>

« Ceux qui vivaient et travaillaient dans son entourage ne pouvaient se révolter. Ils devaient le suivre. Il avait les mêmes grandes exigences envers lui-même qu'envers les autres. Peut-être était-ce la seule façon de vivre avec lui, se dévouer entièrement au travail. Lorsque Schweitzer voulait finir des constructions avant un voyage en Europe, il fallait planter des

97 *Rundbrief 26 für den Freundeskreis von Albert Schweitzer* (15/06/1965).

98 Lettre de Gillespie à sa mère du 09/05/1924, in *Cahiers de l'AFAAS*, n° 26 (1971/72).

99 Siefert, p. 155.

clous même un Vendredi Saint, scier du bois ou taper de la tôle ondulée. Le mécontentement grandissant irritait Schweitzer et le rendait colérique. »<sup>100</sup>

Le chef de chantier Schweitzer réagissait tout d'abord avec scepticisme aux propositions des autres. Jeanette Siefert, qui voulait construire une pouponnière, rencontra des difficultés. C'est seulement après une série de discussions que Schweitzer céda :

« Pas bête. Faites ce que vous voulez. Je vous laisse la bride sur le cou. Mais nous ne verrons plus les enfants. C'était si charmant de les voir couchés sur la véranda. Et à moi, vieil imbécile, cela faisait tellement plaisir ! Mais bon, pour le moment, voyez et faites vos essais. »<sup>101</sup>

Les constructions de Schweitzer nécessitaient régulièrement du bois. Aussi, dès le début, il entra en contact avec des marchands de bois, s'il ne les avait déjà comme patients à l'hôpital ou ne faisait des campagnes de vaccination sur les chantiers d'abattage. Il se lia d'amitié avec l'un et l'autre et ils l'aiderent toujours à nouveau avec du matériel, des moyens de transport ou des ouvriers, quoiqu'il fût souvent difficile de s'entendre avec ces derniers. Schweitzer devait montrer le bon exemple pour éveiller leur ardeur au travail. Lorsqu'ils avaient terminé une partie, ils se saoulaient le soir et ne réapparaissaient plus le lendemain matin.

Puisqu'il était difficile de disposer de travailleurs réguliers, Schweitzer mit à contribution les familles des malades et les malades guéris eux-mêmes. Le travail fourni servait de paiement pour le traitement ou manifestait de la gratitude. Cet arrangement ne suscitait évidemment pas l'enthousiasme général. On peut lire de nombreuses histoires à ce sujet dans les écrits de Lambaréné. Un jour, par exemple, un groupe d'ouvriers se réfugia sous un toit, lorsqu'il se mit à pleuvoir, et lança de là « d'ardentes prières vers le ciel pour que la pluie ne cesse pas. »<sup>102</sup>

Lors d'une visite de Richard Kik, le président de l'association allemande des Amis d'Albert Schweitzer, les deux hommes revinrent après la pause sur le chantier et trouvèrent les travailleurs assis par terre à ne rien faire. Schweitzer leur adressa ces paroles : « Ah, Messieurs, je vois que vous travaillez avec votre postérieur, allons, nous voulons travailler avec les mains et ménager le derrière. »<sup>103</sup> Schweitzer ne se ménageait pas, pour lui le travail était de la « *théologie appliquée* », et non une corvée.

Quelques-uns de ces ouvriers apprirent leur métier sur les chantiers, surtout des maçons et des charpentiers. L'exemple le plus connu est celui du charpentier Monenzali, qui avait accompagné sa femme souffrant de la maladie du sommeil. Il avait déjà quelques connaissances de base qu'il approfondit avec Schweitzer et surtout avec le menuisier Hans Muggensturm venu de Suisse. Au départ de Muggensturm, Monenzali put le remplacer. Même après la guérison de sa femme, il resta fidèle à l'hôpital et, chaque fois qu'on l'appelait, il revenait à Lambaréné pour aider aux constructions en cours.

La plupart des ouvriers ne se plaignaient pas des travaux ; « le travail de Blanc » n'avait, selon des témoignages, rien à voir avec les travaux au village. L'un d'eux ajouta que le travail sur le chantier ne pesait pas bien lourd à côté du fait que l'hôpital vous sauvait la vie.<sup>104</sup>

À partir des années 50, Lambaréné devint une destination en vogue. A côté des touristes curieux qui ne voulaient rien de plus qu'une photo avec le docteur de la forêt vierge, il y avait ceux qui venaient pour aider et qui - souvent - restaient. Siegfried Neukirch en est le meilleur exemple, parti du Canada, il traversa les Etats-Unis, l'Amérique centrale puis l'Amérique du Sud, et arriva avec son vélo à Lambaréné où il resta durant sept ans. Il se fit une réputation en tant que chauffeur du camion Mercedes et comme acheteur de bananes, mais il aidait aussi sur les chantiers.

Les visiteurs d'Europe, qui soutenaient activement l'hôpital au sein de leurs associations nationales, se transformaient rapidement de simples visiteurs en ouvriers : « après le troisième jour, chaque invité

---

100 *Ibid.*

101 *Ibid.*, p. 98-99.

102 *Ibid.*, p. 163.

103 *Rundbrief 10* (1<sup>er</sup> déc. 1956).

104 Augustin Emame, *Docteur Schweitzer, une icône africaine*, Fayard, Paris, 2013, p. 248.

devait se rendre utile et mettre la main à la pâte. Schweitzer ne connaissait pas le farniente et ne le tolérait pas non plus chez ses invités. »<sup>105</sup> Nous avons déjà mentionné Richard Kik. Un autre membre de l'association allemande se mit à aider à la conservation et à l'emmagasinement des fruits, jusqu'à ce que Schweitzer arrive et demande : « *Où travailles-tu ? Au jardin ? Tu y es remplaçable ! Demain tu seras sur le chantier !* »<sup>106</sup> L'historien et le journaliste Harald Steffahn dut tout d'abord frotter des plaques de tôle ondulée et ensuite mettre en ordre les médicaments de la pharmacie. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, s'appliquait la règle : « Nous sommes venus à Lambaréné pour aider, qu'importe de quelle façon. »<sup>107</sup> De même l'étudiant en médecine Hans Udo Jüttner dut d'abord laver des pierres avant de pouvoir assister aux opérations<sup>108</sup>.

L'entrepreneur Schweitzer bénéficia de plusieurs aubaines. Un peintre de Salzbourg lui dessina le plan pour un nouveau bâtiment destiné aux malades, un charpentier de Genève suivit de près la construction d'une nouvelle maison pour le personnel, et un beau jour « débarqua un jeune charpentier danois, exceptionnellement capable, qui s'y connaissait aussi en construction », et il termina le bâtiment pour les moteurs. En réalité, Poul Erik Rasmussen était venu à Lambaréné pour ouvrir une clinique dentaire, car des dentistes danois avaient donné une série d'instruments et d'appareils. Mais Schweitzer avait déjà une installation clinique de ce genre, et il se réjouit d'avoir sous la main un charpentier de métier qui s'avéra fort utile. Rasmussen finit par rester deux ans à l'hôpital<sup>109</sup>. Un autre exemple encore :

« Deux messieurs de passage (que je ne connais pas) nous arrivent un dimanche après midi d'août et sont invités à prendre le thé. Ensuite, ils veulent voir la route. L'ayant bien regardée, ils disent qu'ils sont les directeurs de la grande société de construction de routes en Afrique-Équatoriale et veulent, parce que je suis un brave homme érudit, surélever la route d'un mètre et la construire selon les règles de l'art, et ce gratuitement ! »<sup>110</sup>

## Le bâtisseur à l'œuvre

Examinons l'activité de Schweitzer de plus près. Elle commença dès son arrivée à Andende en avril 1913 et reprit en 1924, après l'interruption causée par son retour forcée en Europe durant la Première Guerre mondiale. Il s'était engagé auprès de la Société des Missions à quitter la station le plus vite possible. Peu après son arrivée en avril 1924, il visita des emplacements qui pouvaient convenir pour la construction d'un hôpital, entre autres aussi le lieu Adolinanongo, où se trouvait auparavant le village du chef des Galoas, Nkombe y' Ademba. Après l'acquisition d'un terrain de 80 ha, Schweitzer entama en 1925 la construction de son hôpital sur ses propres terres et l'inaugura en janvier 1927.

Rétrospectivement, il décrit son apprentissage pratique :

« En 1924, alors que j'avais besoin d'un hôpital plus grand, sur un terrain m'appartenant, deux ouvriers noirs me proposèrent leurs services. Ils avaient appris la construction à la Mission catholique et avaient des notions solides. Je travaillais avec eux dans la position de l'élève. Sur une fondation de murs en granit, nous construisîmes des maisons en beau bois dur que les termites ne pourront pas attaquer. Les toits furent couverts avec de la tôle ondulée en provenance de Dortmund.

Les deux architectes de la mission catholique m'enseignèrent les lois qu'il faut respecter lorsqu'on construit à l'équateur (Lambaréné est à 20km au sud de l'équateur).

Règle 1 : Tous les bâtiments doivent être orientés est-ouest. Alors le soleil, qui suit toujours la même course, se trouve forcément toujours au-dessus du toit. Ses rayons ne viendront jamais de côté. Et les toits donneront constamment de part et d'autre de l'ombre vers le bas.

---

105 Jo und Walter Munz, *Albert Schweitzers Lambarene. Zeitzeugen berichten*. Elfundzehn Verlag, 2013.

106 *Rundbrief* 24 (15/06/1964), p. 15.

107 *Rundbrief* 20 (01/09/1962), p. 9.

108 Jo und Walter Munz, *Albert Schweitzers Lambarene*, p 95.

109 *Ibid.*, p. 45.

110 Lettre d'Albert Schweitzer du 14/10/1960, *Rundbrief* 19 (14/01/1962).



Règle 2 : Ne jamais construire en carré, mais toujours une pièce derrière l'autre, comme fait un ver solitaire, m'expliquèrent mes deux architectes. Grâce à cette façon d'étirer le bâtiment, les pièces agencées l'une derrière l'autre bénéficient toujours d'un courant d'air direct et restent, même par forte chaleur, relativement fraîches. En effet, grâce à ce stratagème, on n'a pas à se préoccuper de la température, même en saison chaude.

3. règle : En Afrique Équatoriale, le terrain n'a, excepté les quelques grandes villes, aucune valeur. Par conséquent, on n'a aucun intérêt à construire en hauteur. Et l'on construit donc en longueur, sans étage. Toutes les pièces sont au niveau du sol, sur un mur de 20 cm de haut à cause des pluies. Il n'y a donc pas d'escaliers. C'est très important pour un hôpital. Les médecins et les infirmières de mon hôpital ne connaissent pas la fatigue de monter et descendre les escaliers et c'est une facilité qu'ils apprécient.

Peu d'années après, mes éducateurs en construction sont décédés. J'évoque leur mémoire en grande reconnaissance. Depuis des années, je construis selon leurs principes, car d'année en année le nombre de bâtiments augmente... »<sup>111</sup>.

Schweitzer construisait ce que la raison imposait avec les moyens les plus simples. Les pavillons sont en bois anti-termite, avec des toits relativement raides en tôle ondulée sur un coffrage en bois isolant de la chaleur. En dessous se trouve parfois encore un plafond dans lequel des ouvertures grillagées permettent à l'air chaud de s'évacuer sous le toit. D'après Schweitzer, si à l'équateur une chambre est chaude, l'architecte mérite le cachot !

Marie Woytt-Secretan raconte qu'une nuit, elle vit une lumière dans un des nouveaux bâtiments qui devait accueillir des malades dès le lendemain. Le docteur Schweitzer vérifiait de la main quels étaient les volets à laisser ouverts la nuit et lesquels à fermer pour garder la pièce au frais, sans toutefois risquer que les malades ne prennent froid »<sup>112</sup>.

L'exemple de Schweitzer fit école, et il pouvait être fier que « des membres du Corps de paix américain construisent au Gabon des bâtiments d'école en copiant les règles d'un non-architecte. »<sup>113</sup>

Hormis des baraquements pour les malades et des habitations, Schweitzer construisit aussi l'infrastructure nécessaire comme des puits et des citernes pour l'approvisionnement en eau, des gouttières pour l'évacuation, des routes, comme celle qui relie l'hôpital à la route Libreville-Brazzaville, et - à 86 ans - un pont en béton.

Schweitzer a bien dit un jour : « *Le bon exemple n'est pas le meilleur chemin pour convaincre quelqu'un, c'est le seul* ». Beaucoup de témoins certifient qu'il a appliqué ces paroles sur les chantiers et ce jusqu'à un âge avancé.

C'est surtout avant un voyage en Europe qu'on accélérât le rythme de travail :

« À sept heures du matin le docteur se trouvait déjà sur un des chantiers. Il s'y faisait apporter le petit déjeuner pour ne pas perdre de temps. »<sup>114</sup>

Les dernières années de sa vie, il construisit « sans relâche toute la journée, allant par monts et par vaux, dans la jeep qu'il avait acquise depuis peu, du chantier des casseurs de pierres à celui où les fondations d'une nouvelle case émergent du sol. Il construisait comme s'il n'avait pas 90 ans, là un morceau de route, là un pont, s'occupant méticuleusement de chaque détail, supervisant chaque travail. »<sup>115</sup>

« Le patriarche passait tous les jours des heures sur le chantier (1965), comme Faust au bord de la mer, et dirigeait le travail de ses Noirs, se montrant impatient, réprimandant, grondant, comme s'il voulait dire : dépêchez-vous, je n'ai plus de temps. »<sup>116</sup>

---

111 Lettre au doyen de la faculté pour la construction de la T.H. Braunschweig (22/08/1964).

112 *Rundbrief* 8 (01/11/1955).

113 Suzanne Oswald, *Mein Onkel Bery. Erinnerungen an Albert Schweitzer*, Zürich et Stuttgart 1971.

114 Siefert, p. 88.

115 Oswald, p. 183.

116 Harald Steffahn, *Mein Leben ist mir ein Rätsel - Begegnungen mit Albert Schweitzer*, Neukirchen-Vluyn 2005.

Dans ses lettres il se plaint toujours à nouveau de ses travaux et souhaite - sans grand espoir - voir bientôt leur fin. « *A partir de l'année prochaine, j'espère pouvoir vivre sans plans et soucis de chantiers. Mais je ne peux pas encore m'imaginer sans soucis.* »<sup>117</sup> À côté des nécessités de la construction, d'autres projets devaient attendre, même s'ils lui tenaient très à cœur, comme par exemple achever l'édition complète des œuvres pour orgue de Jean Sébastien Bach. Édouard Nies-Berger était venu pour trois semaines à Lambaréné dans cette intention, mais Schweitzer n'avait pas de temps à lui offrir, parce qu'il travaillait au pont vers Adouma. Ce ne fut que durant les trois derniers jours et nuits que Schweitzer acheva l'édition avec un Nies-Berger épuisé <sup>118</sup>.

## Hommage inattendu

À Lambaréné, Schweitzer fut dès le début médecin et bâtisseur, et il était aussi fier de l'un que de l'autre. Lorsque la *Technische Hochschule* (Haute École Technique) de Braunschweig le nomma docteur honoris causa, il en fut aussi étonné qu'heureux. Le 5 mai 1961, la Faculté des Arts du bâtiment décida d'attribuer « au Professeur Docteur Albert Schweitzer le grade d'ingénieur à titre honorifique ». L'éloge que voici devait l'accompagner :

« Docteur Albert Schweitzer, médecin, philanthrope et philosophe, a accompli un travail sans égal pour soulager les souffrances des habitants d'Afrique-Équatoriale atteints de diverses maladies. L'aménagement de l'hôpital à Lambaréné, la construction et l'équipement des établissements de santé, en tenant compte des conditions climatiques et culturelles, ont été les bases d'une œuvre qui appartient déjà à l'histoire. Elle n'aurait pas été accomplie sans son sens intuitif pour les techniques du bâtiment et son engagement personnel sur le terrain. C'est pour cela que l'hommage que lui rend notre Faculté d'ingénieurs s'ajoutera à toutes les distinctions qu'il a déjà reçues. »

Cependant, le document définitif du 17 mai 1961 est moins explicite et, curieusement, relève comme un caractère ethnique de l'œuvre le fait que Schweitzer avait construit au début deux baraques séparées, une pour les malades Fang et une autre pour les Galoas :

« *La Faculté des Arts du bâtiment...confère... à Monsieur le Professeur Dr Albert Schweitzer de Lambaréné, Centrafrique, le titre d'ingénieur honoris causa en vertu de son travail de planification et de construction d'un hôpital de brousse qu'il a mené en maîtrisant les données techniques, climatiques et ethniques du milieu. Ses réalisations dans ce domaine, comme celles en médecine, en philosophie et dans l'humanitaire, sont déjà entrées dans l'histoire.* »

Schweitzer répondit le 7 juin 1961 :

« La Faculté des Arts du bâtiment de la Technische Hochschule Carolo-Wilhelmina a donc décidé de me conférer le titre de docteur honoris causa ! Il n'existe certainement que très peu de personnes qui peuvent ajouter aux Dr en théologie, Dr en philosophie et Dr en musique le Dr Ing que vous m'attribuez. J'accepte avec plaisir et exprime à la Faculté tous mes remerciements. Mais vous et la Faculté, vous aurez sur la conscience d'avoir accordé ce titre à un petit bricoleur. Je n'ai de mérite que dans la mesure où j'ai entrepris de construire à l'équateur en m'adaptant au climat. Le problème qu'il faut résoudre chez nous est de trouver comment obtenir le meilleur degré de fraîcheur possible par grande chaleur ? La solution est simple. [Suit la liste des règles de construction.] Voilà quelle a été toute ma science et vous lui conférez une bien grande distinction qui récompense plus mon obstination que mes modestes connaissances. »

---

117 Lettre du 08/07/1962 à Elsie Kühn-Leitz - *Mut zur Menschlichkeit*, éd. Von Klaus Otto Nass, Bonn, 1994.

118 Pierre Lassus, *Albert Schweitzer*, Albin Michel, Paris, 1995.

Schweitzer n'était rien moins qu'un « petit bricoleur ». Le bâtisseur, pas plus que le théologien, le philosophe de l'éthique, le musicien et le médecin, malgré l'incroyable ampleur de ses connaissances universelles, ne doit figurer comme un surhomme. Ce qu'il a réalisé à Lambaréné est œuvre humaine; en tenant compte des nécessités matérielles, il a su adapter avec intelligence les installations médicales aux données locales - géographiques comme sociales. « À l'orée de la forêt vierge », il a créé un lieu où les patients pouvaient vivre avec leur famille comme dans leur village et se sentir en confiance. Nous savons aujourd'hui que le sentiment de confiance est un facteur important pour la guérison. Là aussi, le bâtisseur Schweitzer devançait son temps.

**Roland Wolf,**  
**ancien président de la Fondation internationale de l'HASL**  
**(traduction de ce texte par Éliane Munch)**

## *Interventions et témoignages à la Table ronde*

### **1924, le nouveau départ**

Bien sûr, il y eut ce premier départ d'Albert Schweitzer en mars 1913 avec son épouse, cette installation si joliment racontée dans ses souvenirs (*À l'orée de la forêt vierge*), l'arrêt brutal et absurde de 1917 et son retour en Europe.

Et puis en 1923, cette décision de repartir et de reconstruire cet hôpital qu'il avait dû abandonner en 1917.

Mais parlerait-on encore d'Albert Schweitzer et de Lambaréné si ce second départ n'avait trouvé des hommes et en particulier ce jeune médecin alsacien, le docteur Victor Nessmann pour le seconder dans son projet ?

Car bien des choses avaient changé.

Rappelons-nous: 21 février 1924, c'est le départ pour Lambaréné, en compagnie d'un jeune étudiant anglais, Noel Gillespie.

Ils arrivent à Lambaréné quelques semaines plus tard. Mais de l'hôpital du premier séjour, il ne reste rien. Tout a pratiquement disparu sous les effets conjugués du climat et de l'abandon. Tout est à reconstruire.

Albert Schweitzer a presque cinquante ans. Son épouse est restée en Europe pour raison de santé et pour s'occuper de leur petite fille Rhéna, née en 1919. Il est seul, moralement très seul et avancé en âge.

L'immensité de la tâche qu'il veut entreprendre, la solitude, l'ambiance un peu tendue avec la station missionnaire à Andende l'affectent. Le sentiment dépressif d'une mort prochaine le mine, confirmeront ses proches.

Pense-t-il même certains jours à tout abandonner ? C'est fort probable.

Et puis en ce début d'été 1924, le 12 juillet, la surprise d'un télégramme de Madame Martin qui assure la liaison en Europe :

*“Docteur Nessmann arrive dix octobre”*

Le miracle ? Peut-être ?

Le 18 juillet, Mathilde Kottmann arrive. Sage-femme, au sens propre comme au sens figuré, elle deviendra la secrétaire et la personne de confiance d'Albert Schweitzer.

Le 28 août, Noel Gillespie rentre en Europe.

Mais le 19 octobre, Victor Nessmann débarque à Lambaréné.

« C'est, écrit Albert Schweitzer à ses amis (dans *Nouvelles de Lambaréné*, automne 1924), le grand événement, le rêve qui se réalise plus rapidement que je n'aurais osé l'espérer. Cette aide arrive au bon moment. Je n'aurais pas pu plus longtemps assurer la double charge de Baumeister et de médecin. »

Toutes les lettres de Schweitzer diront plus tard sa reconnaissance à « ce jeune médecin alsacien qui le premier est venu à son secours », à celui que les Noirs appellent N Dogoula, le fils du Chef. *“Le Chef, c’est moi”* précise Albert Schweitzer, qui lui témoigne dès les premiers contacts une affection paternelle.

L’aventure de l’hôpital de Lambaréné peut reprendre et continuer.

En avril 1925, un chirurgien suisse, Marc Lauterburg, rejoint l’équipe. Sa réputation est vite établie : les Noirs l’appellent “Tschinda-Tschinda”, celui qui coupe bien.

Un an plus tard, le 24 février 1926, Frédéric Trenz vient remplacer Victor Nessmann, obligé de rentrer en France pour faire son service militaire et terminer ses études. Pendant une année, Frédéric Trenz participe à l’installation du nouvel hôpital.

L’aventure de l’hôpital de Lambaréné est dorénavant lancée, elle ne s’arrêtera plus.

Après la Seconde Guerre mondiale, apprenant la mort, sous la torture dans des conditions tragiques, de Victor Nessmann, Albert Schweitzer écrira à sa veuve :

*« Ici, tout me rappelle son passage dans mon oeuvre. Aucun de mes collaborateurs ne m’a compris comme lui, aucun ne m’a aidé de toutes les façons et avec un dévouement à toute épreuve comme lui. »*

**Jean-Daniel Nessmann est un fils du Dr Victor Nessmann,  
il a publié en 1994 de son père  
Avec Albert Schweitzer de 1924 à 1926, Lettres de Lambaréné,  
n° 6 de la collection Etudes Schweitzeriennes**

## **Theodor Binder et Albert Schweitzer**

J’ai rencontré Theodor Binder il y a un peu moins de trois ans, à Schwoben, un village du Sundgau, au sud de l’Alsace, près de la frontière avec la Suisse, où il avait choisi de se retirer dix ans plus tôt.

Je n’avais jamais entendu parler de lui auparavant.

Pour rédiger sa biographie, j’ai procédé selon la méthode de travail qui était la mienne quand j’étais journaliste. A savoir, l’interview d’une part et, d’autre part, la recherche d’informations puisées dans des livres, des articles de presse, des films et des textes de conférences.

Le résultat : ce livre, *Le Médecin des indiens*, paru en septembre 2011 mais que le Dr Binder n’a malheureusement pas pu tenir entre ses mains, puisqu’il est décédé quelques semaines auparavant, à l’âge de 92 ans.

Au fil des entretiens que j’ai eus avec Theodor Binder, j’ai été frappé par deux choses : l’ampleur de son oeuvre et les nombreux points communs avec l’inspirateur de cette oeuvre, à savoir Albert Schweitzer.

Ils sont nés dans le même espace rhénan, l’un à Kaysersberg, l’autre en 1919 à Lörrach, donc à soixante kilomètres de distance à vol d’oiseau et avec 44 années d’écart.

Ils sont solides, intellectuellement et physiquement. Il sont obstinés, durs à la tâche, exigeants.

Ils sont médecins, ils sont musiciens, ils sont organistes et tous deux admirateurs de Bach.

La philosophie les passionne. Leur existence est consacrée à l’action humanitaire.

Il ne supportent ni la souffrance, ni l’injustice.

Et, comme c’est bien souvent le cas quand des hommes accomplissent de grandes tâches, ils ont chacun la chance d’avoir une femme à leur côté, qui leur apportera le soutien et le réconfort dans les moments les plus difficiles.

Des points communs, mais aussi quelques différences.

Albert Schweitzer a choisi l'Afrique ; Theodor Binder, dès son plus jeune âge, savait qu'il consacrerait sa vie aux Indiens d'Amérique.

Albert Schweitzer était pasteur et théologien, Theodor Binder était ethnologue et agnostique.

Les deux hommes se sont rencontrés à plusieurs reprises. La première fois quand Théo avait onze ans et que son père l'a emmené à un concert donné par Albert Schweitzer à Bâle. Par la suite, Albert Schweitzer a reçu Théo et sa femme Carmen à Gunsbach, puis les a invités à Lambaréné.

Les deux hommes ont été immédiatement en phase et c'est bien volontiers que le Dr Schweitzer a autorisé son jeune ami de donner son nom à l'hôpital de Pucalpa, que le Dr Binder avait conçu sur le modèle de Lambaréné.

Pour les Indiens du Pérou, qui eurent tôt fait de l'adopter, Théo Binder n'était pas le « frère aîné » mais... Yatun Papa, « le père de tous ».

**Raymond Claudepierre,**  
**ancien rédacteur en chef de L'Alsace-Le Pays,**  
**a publié en 2011 *Le médecin des Indiens -***  
***Theodor Binder pionnier de l'humanitaire en Amérique Latine***  
**aux éditions Saint-Brice, 68720 Illfurth.**

## Remerciements à Albert Schweitzer

Cher Albert Schweitzer !

J'ai vu trois visages de toi.

D'abord, celui du musicien. Tu jouais de l'orgue. Tu servais la musique. Non pas avec cette fausse humilité qui veut nous faire plier les genoux, mais avec cette force virile et la retenue propres à ton essence alémanique.

Puis, je t'ai connu dans l'échange. Tu es un interlocuteur idéal, parce que tu es impitoyable - pour toi comme pour les autres - dans l'approfondissement de la pensée. Le recueillement et l'introspection te sont familiers.

Tu t'es clairement engagé dans la mystique. Cependant, elle n'est pour toi ni épicentre, ni postulat, mais résultat logique de ton intrépide méditation. Elle est l'honnête concession du rationaliste qui estime que nous ne pouvons approcher les questions ultimes que dans le respect du mystère de cette voix qui, en nous, nous appelle à être différents du monde, différents de toute vie antérieure, de tout ce qui nous entoure, de l'univers dont nous sommes partie, mais qui ne nous contient pas entièrement, dans lequel nous ne sommes pas solubles.

Les problèmes d'éthique ne sont pas les dernières, mais les premières et les plus importantes des questions qui se posent à nous.

Enfin, je t'ai vu sur les bords de l'Ogooué. Tu nous as accompagnés à notre départ. Je n'oublie pas tes yeux, tes yeux tristes, mais rayonnants d'intelligence. Tu ne t'es jamais reconnu dans la présomptueuse négation socratique de la connaissance. Tu as, au contraire, assumé le tragique de la connaissance. La connaissance, le plus souvent, rend triste là où elle touche aux frontières d'airain qui limitent nos capacités intellectuelles. Tous les voyages spatiaux, présents ou à venir, ne changeront rien à ce fait. Les expérimentations de notre intelligence élargissent, certes, notre rayon d'action, mais elles n'accroissent ni ne diminuent notre substance humaine et ses capacités intrinsèques.

Là où cesse irrémédiablement la connaissance, tu as renoncé de laisser libre cours à la spéculation. Tu as fait mieux : tu as laissé parler et agir ton cœur, sa grande bonté et sa capacité d'aimer. Amour et bonté étaient également ce que j'ai lu en dernier dans tes yeux, quand le bateau nous fait quitter Lambaréné. Nous avons jeté un dernier regard en arrière, juste avant la courbe du fleuve. Tu retournais à ton travail, à ton Lambaréné, qui était aussi devenu notre Lambaréné. C'est notre Lambaréné à nous tous, car tu en as fait cadeau à tout le monde : à tes patients noirs, tout d'abord, mais également à ceux qui sont reconnaissants pour tout ce qui contribue à grandir et à conforter l'humain, tout ce qui appelle à une pensée et à une action dignes de l'homme.

Soit remercié, Albert Schweitzer, flambeau de l'esprit et de l'amour, pour tout ce que ta « généreuse vertu » nous a apporté à nous et à tant d'autres !

Reste encore longtemps parmi nous ! Avec la richesse de ton savoir et avec la sagesse de ta non-connaissance. Avec ta parole qui éveille et qui exhorte. Et avec ton charme qui confère à ton être une forme de jeunesse éternelle.

Au nom de tous ceux qui contribuent à la réalisation de l'*Amazonas Hospital Albert Schweitzer*, je te salue avec reconnaissance, affection et vénération.

**Ton  
Theodor Binder**

## Sans frontières

Si nous, les anciens du Biafra (Max Récamier, Vladan Radoman, Bernard Kouchner, Bernard Lhuillier, Daniel Tarantola, Anne-Marie Barbé, Greletty et quelques autres), sommes considérés comme étant les pionniers et pères du « Sans frontiérisme », c'est évidemment Albert Schweitzer qui en est le grand-père.

Et derrière lui apparaît l'image du *bon Samaritain* : face au malheur d'un humain, un autre humain éprouve de la compassion et fait le pas de l'entraide fraternelle, von Mensch zu Mitmensch.

Albert Schweitzer avait une démarche missionnaire, en quelque sorte *pré humanitaire*, le cœur pur, sans arrière-pensée politique. Les professionnels contemporains de l'Humanitaire font soit de la médecine d'urgence, soit de la médecine de développement ; personnellement et de façon délibérée, je ne faisais que de l'urgence dans des pays ou régions en situation de guerre. Sitôt les conflits terminés, je rentrais à la maison. Car je considère la médecine dite de développement comme une nouvelle forme de colonisation. Tous les peuples des pays du *tiers monde* (aujourd'hui il faut dire « pays en voie de développement ») ont traversé les millénaires sans nous et je ne vois pas en quoi les pays riches et occidentaux seraient le parangon de la réussite humaine. Quand la maison du voisin brûle, il y a urgence : il faut aider à éteindre, puis reconstruire et rentrer. Mais les « développeurs » s'installent, eux, dans les décombres et apprennent aux « développés » à vivre, pour les parquer très vite dans les supermarchés et les stades de football : civilisation de poulets en batterie !

Nous avons tous les mêmes ancêtres communs et il faut du culot, du cynisme ou de la bêtise pour affirmer que nos aïeux de la petite paysannerie ou les derniers chasseurs-cueilleurs-pêcheurs vivaient dans la misère, alors qu'ils avaient (et ont encore pour les survivants) l'abondance, la liberté et la beauté !

Dans mon enfance et adolescence, Albert Schweitzer était bien installé dans mon panthéon personnel : belle image de bon Samaritain et même mon environnement très catholique vénérat ce majestueux protestant à la moustache semblable à celle des anciens du village.

A vingt ans, j'avais quitté toute appartenance religieuse et ai vécu dans un athéisme plutôt radical. A l'approche de la quarantaine, je me suis réconcilié avec le Christ (mais pas avec Rome) chez les moines du

Mont Athos en Grèce et suis devenu orthodoxe ; je le suis toujours à mon soixante-quinzième anniversaire. A cause de cette grande rupture, mon regard sur les hommes et le monde a beaucoup changé ; également celui sur Albert Schweitzer, mon vieux confrère et pays.

Aujourd'hui, j'aime à dire qu'Albert Schweitzer, grande figure du Protestantisme, est un grand catholique et un grand orthodoxe.

Catholique il l'est dans le sens étymologique du terme *cata -olon*, mot grec signifiant *selon toute chose* : chrétien selon toute chose, sans hiatus, quoiqu'on fasse, dise, pense ; où qu'on soit et pas uniquement entre cinq et sept ou le dimanche matin. Albert Schweitzer, mû par ses convictions religieuses, a tout quitté, puis est parti à Lambaréné pour la vie entière.

Grand Orthodoxe il l'est également, par sa façon d'être « missionnaire » ou plutôt de ne pas l'être, d'en avoir rapidement rejeté les habits. Car les Orthodoxes sont les seuls chrétiens qui ne *missionnarisent* pas, bien qu'ils aient entendu eux aussi la parole : « Allez dans les nations... etc. » Mais ils se sentent trop mauvais chrétiens pour aller vers les autres et leur dire : « Vous êtes dans l'erreur ; faites comme moi car j'ai la vraie foi ». Ils pensent que si ces autres les trouvent vraiment crédibles, non pas par les paroles mais par les actes, ils viendront d'eux-mêmes les interroger sur leur Dieu. C'est ainsi également qu'a pratiqué Albert Schweitzer : non par des prêches et du prosélytisme, mais par les soins donnés aux malades sa vie durant.

Ami Jean-Paul, le *Mekerla* qu'on lui voit sur les photos est ridicule sous les tropiques et pas crédible pour un type de sa trempe. Avec l'âge, il s'est laissé manipuler par ces mauvais modernes peintres d'icône que sont les photographes de presse.

**Dr Louis Schittly,**  
**cofondateur de Médecins sans frontières,**  
**a raconté ses souvenirs dans**  
*L'homme qui voulait voir la guerre de près,*  
**éd. Arthaud, 2011.**

## **Aujourd'hui, l'influence d'Albert Schweitzer est plus importante que jamais**

- Alors que les Nations Unies, lors du 9<sup>e</sup> sommet des comités nationaux d'éthique du 26 au 28 septembre 2012 à Tunis, ont souligné la valeur et encouragé l'humanisation de la médecine préconisée par Albert Schweitzer dans son hôpital de Lambaréné,

- alors qu'aujourd'hui des centaines d'écoles et des hôpitaux portent le nom du pionnier alsacien en Europe, Afrique, Asie et Amérique latine,

- alors que les *Centres Ecologiques Albert Schweitzer* donnent du travail à plus de 4000 artisans africains dans 64 ateliers d'énergie solaire et de technologies appropriées, répandus dans 12 pays d'Afrique, et contribuent ainsi à la sauvegarde l'environnement du continent,

- alors que *Nouvelle Planète*, fondée sur la base de l'éthique du « Respect de la vie » d'Albert Schweitzer, multiplie les programmes de protection des forêts tropicales, reboisement, prise en charge d'enfants de la rue et de minorités ethniques, création d'écoles, etc., dans 25 pays du Sud,

- alors que le nom d'Albert Schweitzer est de plus en plus cité aux côtés de Gandhi, Martin Luther King, Aung San Suu Kyi, comme un des meilleurs exemples d'action non - violente,

- alors que l'anticolonialiste d'avant - garde, et citoyen du monde, qu'était Albert Schweitzer fut un des premiers à secouer le joug des colonies et à déclarer, déjà au début du XX<sup>e</sup> siècle, que les Africains devaient avoir les mêmes droits que les Européens,

son action de pionnier est enfin reconnue en Afrique.



Entre autres dans le cadre de la vingtaine de « camps de jeunes sans frontières » qui, chaque année, main dans la main entre Africains et Européens, travaillent à la réalisation de projets d'entraide concrets.

Reconnaissons-le: il y a, dans toute l'histoire de l'humanité, bien peu d'hommes qui 48 ans après leur mort bénéficient d'un tel rayonnement, d'une telle influence. Car, dans la vie de Schweitzer, tout était tourné vers l'avenir: son travail, son éthique et son modèle de vie au service des autres. Il a su démontrer que la volonté de vie est un moteur déterminant de l'esprit qui pousse à l'action. Il a montré qu'il ne faut jamais cesser de semer, d'espérer, d'aimer et d'agir. Il appartient ainsi à la lignée des personnalités qui, comme Henri Dunant, ont éveillé la conscience de leurs contemporains et devinrent les modèles d'un humanisme actif.

### **Le pionnier de l'humanitaire**

Aujourd'hui, tandis que l'hôpital créé par Albert Schweitzer à Lambaréné demeure un phare pour le monde et qu'il s'est considérablement agrandi, ne comptant pas moins de 140 bâtiments et faisant vivre un millier de personnes, son modèle est largement copié. Car ce fondateur ne s'est pas contenté de parler, d'écrire ou de dénoncer, il a mis la main à la pâte. Et la nouvelle génération ne s'y trompe pas: la véritable efficacité n'est pas dans la propagande, mais dans l'exemple. L'originalité de Schweitzer est ainsi d'avoir su préciser son idéal, incarné par une vie exemplaire et cohérente.

Depuis la mort du fondateur, des améliorations et des réparations depuis longtemps nécessaires ont été effectuées à Lambaréné. Un nouvel hôpital a été construit et beaucoup de choses ont été rationalisées. Ce qui est important cependant, c'est que l'essentiel a été maintenu: l'atmosphère dans laquelle l'être humain, même le plus simple, se sent à l'aise et peut conserver ses habitudes. Le village - hôpital est, de ce fait, une des premières manifestations du souci d'humanisation de la médecine dont se préoccupe enfin l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé).

Schweitzer ne voulait pas ajouter à la souffrance de la maladie l'anxiété du dépaysement total d'un hôpital à l'europpéenne. Il y a si bien réussi que, plus d'une fois, des malades guéris, isolés, ont préféré rester définitivement, « en famille », à l'hôpital, plutôt que de rentrer dans leur village d'origine. Ces anciens, de même que les accompagnants des malades, participent à la vie du village - hôpital. Les bâtiments, jardins, vergers, sont ainsi entretenus, tandis que l'idée lancée par le fondateur sur l'organisation de la vie hospitalière a toutes les chances d'apparaître comme un modèle d'avant - garde.<sup>1/</sup>

Par ailleurs, le mode de construction des pavillons d'hospitalisation de Lambaréné a été choisi comme modèle par le *Peace Corps* américain pour les écoles de brousse: les plans d'orientation est-ouest et d'aération nord-sud conçu par le pionnier des bords de l'Ogooué pour éviter que le soleil ne pénètre et pour favoriser la circulation de l'air à l'intérieur font désormais école à travers les continents du Sud. Ils sont reconnus comme offrant les meilleures conditions pour répondre aux exigences du climat tropical.

### **Des hôpitaux et des actions Albert Schweitzer en Haïti, au Pérou, en Inde, aux Philippines...**

On l'ignore trop souvent, mais l'exemple médical de Schweitzer à Lambaréné a été pris comme modèle dans les autres continents du Sud.

**En Haïti, à Deschapelles, dans la vallée de l'Artibonite**, le médecin américain Larimer Mellon et sa femme Gwen ont créé un vaste hôpital qui porte le nom d'Albert Schweitzer et s'inspire largement de celui de Lambaréné. C'est dire que l'on trouve à Deschapelles non seulement une structure hospitalière presque aussi vaste, mais aussi une ferme avec un centre de lutte contre la désertification et des ateliers artisanaux. Ceci sans oublier le réseau de dispensaires qui permet de prendre en charge, sur le plan de la santé, toute la population de l'Artibonite et même au-delà.

Lors du terrible tremblement de terre qui a touché Port-au-Prince le 12 janvier 2010, l'hôpital Albert Schweitzer, étant le seul immédiatement disponible, a vu passer le nombre de ses patients de 150 à 1500 par jour. Une équipe de médecins particulièrement dévoués poursuit là un travail exemplaire dans une situation particulièrement difficile.

**En Amazonie péruvienne, l'hôpital Albert Schweitzer Amazonico de Pucallpa**, n'est pas en reste. Là également - comme le précise de façon remarquable le récent livre intitulé: *Le médecin des Indiens*,

de Raymond Claudepierre, sur le Dr. Théodore Binder, fondateur de l'hôpital avec sa femme Carmen -, l'institution a ouvert de multiples voies. Et alors que l'on poursuit une activité médicale liée également à une ferme et des démonstrations agricoles, de nouveaux médecins sont engagés et de nouveaux hôpitaux et dispensaires ont été créés au service des Indiens. Mais ce qui est particulièrement intéressant est le partenariat mis en place avec les guérisseurs de la forêt amazonienne. Tandis qu'un mur étanche a souvent été dressé entre la médecine occidentale et les chamanes utilisant les plantes de la forêt, la collaboration engagée à Pucallpa entre médecins et guérisseurs apparaît, déjà aujourd'hui, comme une démarche d'avenir face à l'augmentation des coûts de la médecine occidentale.

**En Inde, les villages - hôpitaux de Baba Amte au service des lépreux et minorités ethniques** attirent des curieux et des coopérants venus de toutes les parties de l'Inde. Située à Anandwan et Hemalkasa, en plein cœur de ce pays aux mille visages, l'activité que développe la famille de Baba Amte est largement citée en exemple et copiée dans d'autres régions. Or, on a appelé Baba Amte, fondateur de ces lieux, l'**Albert Schweitzer de l'Inde**. Et c'est vrai qu'il y a des similitudes étonnantes entre les deux hommes.

Avec sa femme Sadhana Tai, Baba Amte a créé une œuvre exceptionnelle qui a fait récemment l'admiration du Dalaï Lama. Ce dernier a même pleuré d'émotion en visitant ces lieux et s'est écrié : « voici enfin un modèle pour l'humanité ». A Anandwan, Baba Amte a mis l'accent d'abord sur le traitement de la lèpre qui, dans le pays, compte encore quelque six millions de victimes, selon le fils de Baba, le Dr. Vikas Amte. Il a ensuite découvert le sort dramatique des peuples de la forêt, les Madia Gonds, une des minorités ethniques de l'Inde, et, pour eux, a ouvert un deuxième village - hôpital à Hemalkasa.

Dans ses centres de traitement, tout comme Albert Schweitzer à Lambaréné, Baba Amte s'est aperçu toutefois qu'il ne suffisait pas d'offrir des soins médicaux. « Pour aider ces peuples, disait-il, il faut leur donner des chances réelles de s'en sortir. »

Ainsi, des écoles sont ouvertes dans le cadre des villages - hôpitaux, des ateliers de réinsertion sociale permettent de réaliser des objets artisanaux qui font tourner les institutions, de vastes cultures agricoles et maraîchères mobilisent plus de 5000 lépreux en traitement ou blanchis, nourrissant les malades et permettant de financer le tout. En plus de 40 ans d'expérience dans le domaine de l'entraide internationale, le soussigné n'a jamais découvert d'autres programmes aussi extraordinaires, un vrai modèle pour notre temps !

**Aux Philippines, l'association Albert Schweitzer au service des enfants ex-prisonniers** est également un modèle du genre. Nous devons sa création à un prêtre jésuite d'origine lorraine, le Père Pierre Tritz. Lauréat du Prix Albert Schweitzer, ce fondateur d'une colossale organisation de secours aux enfants de la rue appelé ERDA, a confié à une jeune femme juriste, Josephina San Juan Torres, la conduite de l'*Association Albert Schweitzer*. Sa mission : face à ces dizaines de milliers d'enfants de la rue qui sont jetés en prison parce qu'obligés de vivre de rapines et de mendicité, établir des dossiers pour les défendre et les tirer de cette situation désastreuse. Ces enfants sont ensuite pris en charge dans des centres d'accueil et de réinsertion, puis envoyés à l'école. « Notre but est de casser le cercle vicieux qui s'appelle arrestation - détention - retour dans la rue - re-arrestation », nous a dit la responsable lors de notre récent passage. « Nous formons des enfants qui doivent retrouver confiance en la vie ».

« Avant de créer l'*Association Philippines Albert Schweitzer*, ajoute-t-elle, j'avais une vision superficielle du problème des enfants de la rue et des petits prisonniers. En fait, je ne voyais que le côté gênant de leur présence dans les rues : des petits voyous traînant jour et nuit, d'aspect rébarbatif, sales, mal nourris. J'étais, comme beaucoup, heureuse de les voir emmenés par les policiers. Aujourd'hui, mon regard a complètement changé et j'ai enfin commencé à me poser des questions sur la société. Je montre à chaque enfant qu'il a de l'importance en tant que personne et qu'il pourra bientôt être utile. »

Dans le cadre de la vaste fondation ERDA, plus de 20 000 enfants sont aujourd'hui tirés des trottoirs et des bidonvilles et peuvent poursuivre leur formation scolaire. A l'image de celui de Schweitzer, cet exemple nous rappelle notre devoir de solidarité envers tous ceux qui, dans les pays du Sud comme aussi dans notre société européenne, pourraient avoir un côté... gênant.

## **L'éthique du *Respect de la Vie* s'adresse directement à l'être humain moderne**

Alors que nous vivons dans un monde de plus en plus soumis aux technologies, une réflexion fondamentale sur les véritables valeurs et le sens profond de l'existence humaine est de plus en plus nécessaire. Et là également, Albert Schweitzer nous aide, car son éthique du Respect de la Vie est, aujourd'hui plus que jamais, un facteur important pour construire l'avenir.

Ce pionnier a montré cependant que cette éthique impose des obligations concernant la répartition équitable des biens de la terre. Il ne suffit pas de nourrir les affamés, soigner les malades et faire œuvre humanitaire, il faut aller plus loin et permettre à chacun de parvenir à une qualité de vie suffisante pour s'épanouir. Pour le pionnier alsacien, le sentiment de pleine responsabilité à l'égard des générations futures est impératif. « Les solutions d'avenir disait-il, ne seront pas apportées par la science, mais par le développement d'un idéal éthique élevé. ». Sans aucun doute, son exemple et son message s'adressent aux femmes et aux hommes de notre temps. C'est ce que le soussigné tente de montrer dans les exemples suivants :

**L'Association Burkinabée Albert Schweitzer** est le fruit d'une prise de conscience africaine découlant directement du Respect de la Vie. Alors que très peu de philosophes modernes et peu de théologiens se sont souciés du rapport entre l'humain et l'animal, Albert Schweitzer nous invite à nous indigner face aux souffrances que les humains infligent aux animaux.

C'est ainsi qu'après avoir entendu le soussigné décrire, à la radio nationale du Burkina Faso, les souffrances imposées aux animaux qu'il voyait dans les rues ou les champs, que des personnes ont décidé de réagir positivement. Conduite par un enseignant du pays, Justin Sawadogo, une *Association Burkinabée Albert Schweitzer pour le respect des animaux* vient d'être créée. Elle se donne pour but, au travers d'émissions à la radio, de documentations et d'interventions diverses, de sensibiliser les habitants et de veiller à faire diminuer ces souffrances.

### **Les Centres Ecologiques Albert Schweitzer (CEAS)**

C'est aussi en prenant pour base l'éthique du Respect de la Vie que les CEAS ont été créés. En effet, dès qu'il fut question de construire à Lambaréné un nouvel hôpital Albert Schweitzer pour remplacer l'ancien, le soussigné proposait au conseil de fondation d'engager un jeune architecte, Maurice Lack, capable d'établir les plans et de les mettre en œuvre sur place. Il s'était déjà fait connaître par son ouverture aux technologies écologiques et était disposé à introduire ces technologies à Lambaréné.

Alors que la construction des nouveaux bâtiments arrivait à leur fin, le soussigné proposa une nouvelle gageure à l'architecte : à la demande des populations rurales du Sahel, confrontées à la désertification et à la diminution des pluies, les aider à trouver des solutions pour combattre ces fléaux.

On remarqua alors qu'une de ces solutions pour économiser le bois, donc les arbres qui retiennent l'avance du désert et maintiennent le climat, était l'utilisation de l'énergie solaire. Outre cette utilisation, on a mis l'accent aussi sur la multiplication des pépinières, le reboisement, l'amélioration des cultures agraires en utilisant un bon compost, etc.

Aujourd'hui, 30 ans plus tard, les résultats sont impressionnants. Alors que dans 64 ateliers *ATESTA* (Ateliers d'Énergie Solaire et de Technologies Appropriées) on continue de produire sur place, avec les moyens du bord, des pompes manuelles et d'irrigation, des chauffe-eau, séchoirs, cuiseurs, frigos solaires, etc., d'autres initiatives ont été lancées dernièrement. On améliore, par exemple, le cadre de vie, l'hygiène et la santé des populations par la gestion des déchets et l'approvisionnement en eau potable.

### **Nouvelle Planète**

C'est aussi en se fondant sur l'éthique d'Albert Schweitzer que l'organisation d'entraide internationale *Nouvelle Planète* a été lancée par le soussigné. La création de cette organisation permettait de relier entre elles toute une série de démarches et de mouvements tels que les *Jeunes sans frontières*, les *Aînés sans frontières*, les *Femmes sans frontières*, le *Secours dentaire international*, etc. lancés aussi par le soussigné. Mais, surtout, cette ONG (Organisation Non Gouvernementale) permettait de mettre en œuvre de

nouveaux programmes pour la sauvegarde des principales forêts du monde comme l'Amazonie ou les forêts tropicales de Madagascar, du Vietnam, etc. Elle permettait également de répondre à la demande de minorités ethniques de ces régions, de les épauler dans leur lutte. Elle nous donnait aussi l'occasion de satisfaire directement les démarches des femmes du Sud. Se montrant plus sérieuses, dynamiques et motivées que les hommes, ces dernières, rassemblées en groupements divers, nous sollicitaient pour construire des centaines d'écoles (où les filles ont autant de chances que les garçons), des centres d'alphabétisation, d'artisanat féminin, de nutrition, etc.

Aujourd'hui, 27 ans après sa création, cette ONG a déjà réalisé plus de 400 projets concrets, dont quelque 150 écoles. Conduite par notre fils, Philippe, elle est présente dans tous les continents du Sud et tente de faire passer de nouvelles manières de penser et d'agir inspirées par Albert Schweitzer. « L'avenir, disait le pionnier de Lambaréné, est à ceux qui gardent leur jeunesse d'esprit et qui relèvent les défis. » Et on pourrait ajouter : et qui redonnent confiance en la vie !

Willy Randin,  
ancien directeur de Lambaréné,  
a fondé des *Centres Ecologiques Albert Schweitzer* et *Nouvelle Planète*.

### **Bibliographie :**

- Le dernier livre de Willy Randin, *En lutte pour une planète plus humaine*, relate, entre autres, ses expériences de directeur à Lambaréné, il peut être commandé à l'Association suisse Albert Schweitzer, Quai Perdonnet 3, CH 1800 Vevey, tél. 0041/ 21 921 61 46 mail: w.randin @ nouvelle-planete.ch

- Le livre *Le médecin des Indiens*, de Raymond Claudepierre, a été publié en Alsace par les Editions Saint-Brice, 11A, rue Saint-Brice, 68720 Illfurth.

- Un livre admirable du journaliste Jean Buhler intitulé *Les derniers, les premiers* raconte l'épopée de Baba Amte, il peut être commandé à l'adresse ci-dessus de l'Association suisse Albert Schweitzer.

- Un des derniers livres de Willy Randin intitulé *Femmes source de progrès* présente plusieurs pionnières en Afrique, Asie et Amérique latine, dont Josephina San Juan Torres. Il peut être commandé à l'adresse ci-dessus de l'Association suisse Albert Schweitzer.

## **Merci Willy Randin**

Ce vendredi 22 mars 2013, à l'issue du colloque *Images, mythe et histoire*, nous avons été conviés tout l'après-midi à écouter les riches témoignages de celles et ceux qui poursuivent et font fleurir l'œuvre de Schweitzer par leur présence active sur les terrains les plus divers. Pour beaucoup d'entre nous, ce fut là une révélation : en d'innombrables lieux sur notre planète, des initiatives sont prises, des actions entreprises au nom de l'éthique du « respect de la vie », en faveur de tous ceux qui, essentiellement dans l'hémisphère Sud, entendent se libérer du carcan de la misère et de la maladie, ainsi que des pesanteurs insidieuses ou meurtrières liées à la mondialisation à sens unique des économies. Nous avons ainsi pu découvrir - entre autres ! - ce que fut l'engagement intrépide du docteur Louis Schittly dans le cadre de *Médecins sans frontières*, un engagement qu'il évoqua sans fioritures, ou celui du docteur Theodor Binder au Pérou et au Paraguay, dont le portrait chaleureux nous fut tracé par le journaliste Raymond Claudepierre.

Pour ma part, j'ai été littéralement saisi par les propos de Willy Randin, personnalité bien connue en Suisse, longtemps animateur responsable de l'Association suisse Albert Schweitzer ainsi que de la très active organisation *Nouvelle Planète*, et naguère l'un des directeurs de l'Hôpital de Lambaréné.

En une quinzaine de minutes, il nous a présenté tambour battant quelques-unes des activités développées dans le cadre de *Nouvelle Planète* en Afrique et en Asie. Le savoir et le savoir-faire, l'écoute

et la persévérance, le sens du dialogue, mais également, si nécessaire, de la lutte : en un mot, montrer ce que des hommes et des femmes gagnés à une éthique exigeante et concrète sont capables de susciter, de créer, de bâtir et d'accomplir sur le plan sanitaire ou sur le plan écologique, en des circonstances souvent difficiles : c'est sur cette dynamique généreuse, féconde et lucide que M. Randin nous a éclairés, non sans passion. Loin des informations plates et complaisantes véhiculées par nos médias asservis à un audimat sans visage, nous avons pris (une meilleure) connaissance en l'écoutant de ce qui est humainement possible et de ce qui se construit de mille mains dévouées et qualifiées dans des pays et avec des peuples dont on parle peu ou mal.

Autant de *Signes d'espérance* - pour reprendre le titre d'un ouvrage de M. Randin. Et c'est cela qui m'a incité à demander la parole au terme de son intervention fervente. Enseignant d'histoire à Genève, je le constate chaque jour : *ce sont ces signes-là* que guettent bon nombre de mes élèves au lycée ou de mes étudiants à la Faculté des Lettres, bien éloignés de l'image en négatif que l'on véhicule d'ordinaire à leur sujet. *Ce sont ces signes-là* qui constituent la preuve tangible qu'il vaut la peine de s'engager même sur une échelle modeste, ce à quoi beaucoup d'entre eux sont prêts. Couvertes par le vacarme d'une actualité réduite au spectaculaire vite gobé, leurs aspirations ne trouvent pas à s'exprimer ni à se faire entendre, et c'est à un véritable saccage d'espérances que l'on assiste. Confiance en eux-mêmes, en leurs capacités, en leurs projets : voilà ce qu'ils attendent de nous, les adultes, mais aussi des exemples vécus et vivants à leur offrir. *Albert Schweitzer, un exemple pour notre temps*, titre d'un autre ouvrage de M. Randin : on ne saurait mieux exprimer à la fois ce que le docteur fut pour nous et ce qu'il peut être pour bien des jeunes d'aujourd'hui - un appel incarné, un sillon à creuser encore, un sillage dans lequel inscrire sa réflexion et son goût de l'action créatrice.

**Karel Bosko,**  
**intervenant au colloque sur « Schweitzer et la colonisation »,**  
**est l'auteur de *L'humanisme endurant, Tchécoslovaquie 1968 - 1989,***  
**Labor et Fides, 2010**

## **Mon itinéraire de Lambaréné à Kaysersberg**

Le Gabon, en général, et Lambaréné, singulièrement, fêteront les 6, 7 Juillet 2013 le centenaire de l'Hôpital du Docteur Albert Schweitzer, dont la déclinaison historique exacte est *Hôpital Albert Schweitzer Bresslau*, d'où les célèbres initiales sur tous les colis destinés à l'Hôpital : ASB.

Voici donc le témoignage d'un natif de Lambaréné, qui a fait l'itinéraire Lambaréné - Kaysersberg, via Gunsbach, le 21 mars 2013, soit donc 100 ans après le départ du couple Schweitzer de la gare de Gunsbach.

J'ai donc l'honneur de vous relater ce que j'ai entendu, vu et vécu les jeudi 2, vendredi 22 et samedi 23 mars 2013, à l'occasion de la Commémoration du centenaire de l'Hôpital Schweitzer de Lambaréné, là où repose à jamais dans la paix le fondateur, le « Grand Docteur », là où son « aventure humanitaire » a commencé.

On entend comme le début d'un conte que Maman Adèle Schillinger Schweitzer, fille de pasteur, maman d'Albert, n'est pas venue dire au revoir à la gare, inquiète et fâchée qu'elle était de voir « son rachitique bébé » partir au Congo français, en pleine forêt équatoriale, où les missionnaires blancs tombent comme des mouches, terrassés par la maladie du sommeil que transmettent les mouches tsé-tsé. Elle devait lui dire dans un monologue intérieur : comment Albert, tu es trois fois Docteur, en théologie, en philosophie et en médecine, tu es pasteur depuis treize ans et tu commences à être un grand musicien, avec une carrière prometteuse à travers toute l'Europe. Que vas-tu donc chercher dans ces terres inconnues et sauvages ?

Douleur, incompréhension d'une mère en ce jour de vendredi saint, 21 mars 1913, où le Dr Albert Schweitzer et son épouse Hélène, avec leurs nombreuses caisses de matériel, d'outils médicaux et de médicaments, portant la mention ASB, quittaient la gare de Gunsbach pour Lambaréné, au Congo français.

Cette séparation sans embrassades, sans bénédiction, entre Maman Adèle et son médecin de fils, résolu, têtu, ressemblait à un mauvais présage, une sorte de « *Mveni* » (en fang, c'est un signe prémonitoire d'un malheur qui va arriver!).

Et en effet Maman Adèle Schweitzer trouvera la mort en 1916, suite à un accident de cheval de la cavalerie de l'artillerie de l'armée allemande, sans avoir revu « son bébé très maigrichon qui faisait honte à sa mère entre les femmes de Gunsbach ».

Pourquoi Lambaréné ?

Explication du Docteur Albert Schweitzer lui-même : « J'ai voulu partir là-bas en hommage et en souvenir d'une infirmière alsacienne Valentine Lantz, qui avait conquis l'affection des Noirs, avant de décéder prématurément en 1906. »

Le cahier de charge et la feuille de route formellement prescrits par les dirigeants de la Société des Missions Evangéliques de Paris au Dr Albert Schweitzer et à son Infirmière d'épouse, Hélène Breslau, étaient de « de ne soigner que des corps, rien que des corps, et non les âmes des Indigènes ».

Nous avons visité Kaysersberg et la « clinique de naissance, le 14 janvier 1875 » d'Albert, en réalité le presbytère où officiait son pasteur de père, Louis Schweitzer, ancien assistant de son futur beau-père le Pasteur Schillinger, chez qui Louis a « flashé » pour sa fille Adèle .

C'est à six mois, probablement pour espérer améliorer la santé du « maigrichon rachitique bébé Albert », que Louis Schweitzer, pasteur d'obédience théologique libérale, demanda et obtint une affectation au presbytère de Gunsbach, petit village d'altitude plus élevée que la ville de Kaysersberg et donc meilleur pour la santé du fragile bébé Albert, tant pour le climat que pour le lait vivifiant des vaches de la vallée.

Le pasteur Louis Schweitzer y officiera pendant 50 ans, encore neuf ans après la mort accidentelle de son épouse Adèle Schillinger Schweitzer. Nous avons visité l'ancien presbytère qui actuellement sert d'auberge de passage singulièrement pour les invités de la Maison d'Albert Schweitzer.

En visitant Kaysersberg m'est revenu en mémoire un événement que je ne dois plus oublier. En effet j'avais participé le 14 janvier 1965 à la fête du 90<sup>e</sup> anniversaire du Grand Docteur. Les élèves des établissements secondaires de Lambaréné étaient rassemblés à cette occasion sur le site actuel de la Banque Gabonaise de Développement, qui était à l'époque le stade municipal de Lambaréné. Le point d'orgue de la cérémonie était le jumelage avec la ville natale Kaysersberg. L'édile de Lambaréné, qui fit Schweitzer citoyen d'honneur, était M. Jean Georges Charbonnier.

On nous pressa de faire ressortir dans cette histoire le rôle de pionnière que joua avant et pendant l'amie puis la femme Hélène Bresslau Schweitzer. En effet, seule Hélène était au parfum du projet Congo, au point qu'elle entreprit des études d'infirmière. Le diplôme qu'elle obtint fut pour elle un argument irrésistible pour convaincre l'homme de son cœur de l'emmener avec lui. « Albert, tu ne peux plus partir sans moi, au Congo français. » Ils se marièrent religieusement le 18 juin 1912 en l'église de Gunsbach.

Quelle immense émotion de passer quelques moments dans ce lieu de culte ouvert aux protestants comme aux catholiques. Ce *simultaneum* comme on l'appelle est caractéristique de l'Alsace, conséquence de son intégration au royaume de France par le roi très catholique Louis XIV. Une conquête par les armes suscite tôt ou tard une revanche du vaincu. De là, en 1870, après la déroute à Sedan et l'effondrement du Second Empire, le « retour » de l'Alsace à l'empire allemand. Quand une guerre européenne éclatera en août 1914, l'enjeu en deviendra le rattachement de l'Alsace-Lorraine à la république française. Les accords de Versailles en 1919 feront dire à Georges Clémenceau « le tigre » cette prophétie : « Nous reviendrons dans vingt ans ». Ce qui se passa. Ainsi alla l'histoire de l'Europe et en son sein le drame de l'Alsace.

Cette histoire mouvementée du pays natal d'Albert Schweitzer a entraîné pour le Grand Docteur qu'il deviendra un statut de citoyen du monde, puisqu'il aura connu successivement les patries suivantes : Allemagne, France et Gabon. Il est Gabonais-Français, comme aimait à rappeler le Président Léon Mba.

Les Gabonais nés avant le 17 août 1960, date de la proclamation de l'Indépendance, ont d'ailleurs par l'histoire les deux nationalités, française et gabonaise.

C'est dans l'ambiance particulière de l'église de Gunsbach, telle que nous avons pu la ressentir encore, que se sont manifestées les premières pulsions du musicien Schweitzer, très jeune, avant dix ans déjà. Comme souvent la précocité signale le génie.

La commémoration du centenaire du départ du Dr Albert Schweitzer et de son épouse Hélène Bresslau Schweitzer, pour Lambaréné a donné lieu de nombreuses manifestations qui ont reflété le caractère multidimensionnel du grand Docteur : théologien, philosophe, musicien, pasteur, architecte, pionnier du développement durable par le respect de la biodiversité. On assista à l'inauguration de nouvelles places et monuments. Il n'y a presque pas de villes et villages en Alsace sans une place, une rue, un square, un établissement, hospitalier ou scolaire, qui ne porte son nom. Il y eut des concerts, des conférences et colloques. Avec des témoignages de personnalités qui ont eu le privilège de travailler avec le Grand Docteur, etc.

Le week-end a été consacré, en présence des autorités gabonaises, notamment d'une Délégation de la présidence de la République Gabonaise, conformément au message de la fin d'année 2012 de Monsieur le Président de la République, Chef de l'Etat, Son Excellence Monsieur Ali Bongo Ondimba, à faire du Centenaire de l'Hôpital Albert Schweitzer de Lambaréné un événement saillant de l'année 2013. L'Ambassadeur, Délégué et Représentant Permanent de la République Gabonaise auprès de l'UNESCO et de l'OIF, Docteur Gisèle Marie Hortense Ossakedjombo-Ngoua Memiaghe, présida et assista à une série d'inaugurations, rencontres et colloques d'études schweitzériennes. Rencontre avec des personnalités diverses : universitaires ; anciens collaborateurs, fondateurs d'associations du type Organisations Non Gouvernementales (ONG), s'inspirant de la pensée fondamentale du Respect de la Vie à travers le monde.

Le pèlerinage en quelque sorte s'est terminé par le baptême de la salle Docteur Albert Schweitzer, à la gare de Strasbourg, d'où étaient partis, le 22 mars 1913, le docteur Albert Schweitzer et Madame Hélène Schweitzer-Bresslau pour Paris et ensuite Bordeaux, afin d'embarquer pour Lambaréné qu'ils atteindront le 16 avril 1913, soit après un voyage de trois semaines.

Aujourd'hui, cent ans après, le même itinéraire peut être effectué en 15 heures, mais en avion. C'est que le monde est vraiment devenu un « grand village planétaire ».

En cette célébration du Centenaire de l'Hôpital Schweitzer, dont la déclinaison historique exacte est « Hôpital Albert Schweitzer Breslau », d'où les célèbres initiales ASB inscrites sur tout le matériel et équipement destinés à l'Hôpital Schweitzer.

Ce fut une opportunité pour moi de surtout mettre en évidence, du point de vue gabonais, le rôle de Schweitzer comme pionnier de la politique économique du *développement durable*, qui en fait n'est soutenable que si sa conduite est dictée par le principe qui a inspiré toute l'œuvre du Docteur Albert Schweitzer, le principe du respect de la vie qui implique essentiellement le respect de la biodiversité ainsi que l'a montré la Commission Brundland. « Nous devons résoudre les problèmes des générations présentes sans hypothéquer les générations futures. »

Dans deux ans, nous célébrerons le cinquantenaire de ce véritable « citoyen du monde » que fut le Docteur Albert Schweitzer. Pour réussir ce challenge, dans juste deux ans, nous envisageons de créer une « Association Gabonaise d'Inspiration Schweitzer », en abrégé AGIS, écho à *Lembareni*, essaye, expérimente, tente l'avenir...

**Joseph-Aimé Memiaghe**  
**est docteur - ingénieur en chimie organique fondamentale et appliquée,**  
**président du Conseil Scientifique de l'Observatoire de Développement Durable**  
**des Services et Industries du Gabon (ODDIG).**

# Tout a commencé ici en l'église de Gunsbach

Monsieur l'Ambassadeur, Monsieur le Député, Monsieur le Maire, Monsieur le Président de l'Association internationale Albert-Schweitzer-Lambaréné, Monsieur le Président de l'Union des Eglises protestantes d'Alsace et de Lorraine, Madame le Pasteur,  
Mesdames, Messieurs,

Quelle émotion ! Quelle émotion de nous retrouver aujourd'hui dans la petite église de Gunsbach pour rendre hommage à Albert Schweitzer et célébrer le centième anniversaire de l'Hôpital de Lambaréné.

Tout au long de cette année, l'Alsace - et le Conseil régional y prend toute sa part - se souviendra d'Albert Schweitzer, de son œuvre, de son engagement et de l'exemple qu'il nous laisse.

Mais tout commence ici, à Gunsbach, dans cette petite église, car c'est ici que tout a pris sa source.

Il était pasteur, c'est ici qu'il assista aux premiers offices célébrés par son père.

Il était musicien, c'est à l'orgue de cette église qu'il fit ses premières gammes.

Il était médecin, c'est ici qu'il apprit le respect dû à toute vie.

Mais Schweitzer ne fut pas simplement tout cela à la fois. Tout ce qu'il fut, il le fut avec génie.

C'est un philosophe et un théologien d'exception, dont la vérité du message vaut encore pour notre temps. Il fut l'un des premiers à plaider et à agir pour la biodiversité, pour ce qu'on appelle aujourd'hui le « développement durable » et qui porte chez lui un autre nom, magnifique : « le respect de la vie »...

Beaucoup ont rapproché sa philosophie de la sagesse contenue dans le bouddhisme... C'est chercher bien loin. A vrai dire, au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle, les franciscains, qui tentèrent de réformer l'Eglise de l'intérieur, l'appelant à la pauvreté et à la charité, portaient déjà ce respect total pour la vie.

Pourtant, ce n'est ni dans le bouddhisme ni dans le franciscanisme qu'Albert Schweitzer a forgé sa philosophie et a renouvelé sa foi ; c'est à Gunsbach, dans la simplicité et la beauté de la vallée de Munster, que tout lui fut révélé...

Il fut un musicien hors du commun. Un organiste appelé dans le monde entier à donner des récitals. Mais aussi un historien et un théoricien sans pareil.

Médecin, spécialiste des maladies tropicales, il inventa la médecine humanitaire, établissant des liens indissolubles de solidarité et de partenariat entre deux continents. Tout prend sa source à Gunsbach, même le fleuve Ogooué !

Une question demeure. Qui était Albert Schweitzer, cet homme qui excellait dans tout, au point que le monde voulut l'honorer en lui remettant le prix Nobel de la paix ?

Un philanthrope ? Méfions-nous des mots compliqués. La philanthropie est une chose bien théorique. Cela n'engage à rien d'aimer le genre humain : on peut, tout au long de sa vie, s'en tenir aux généralités et aux belles pensées sans jamais songer un instant passer à l'acte. Or, Schweitzer était suffisamment philosophe et théoricien pour se méfier de la philosophie et de la théorie.

Il avait choisi de remplacer la philanthropie par cette notion découverte ici, dans cette église de Gunsbach : l'amour du prochain.

Aimer l'Homme en général, c'est assez facile, parce que l'homme avec un « H » majuscule, on ne le croise jamais. Mais son prochain, on le croise tous les jours et c'est lui qu'il faut aimer. Même s'il n'est pas aimable.

Voilà l'un des grands messages d'Albert Schweitzer.

Pasteur, il nous appelle à aller aux sources mêmes du christianisme.

Philosophe, il nous appelle à l'action. C'est ce qu'il écrit dans *À l'orée de la forêt vierge* : « Que chacun s'efforce dans le milieu où il se trouve de témoigner à d'autres une véritable humanité. C'est de cela que dépend l'avenir du monde. »

Cet avenir, il dépend de l'audace de chaque homme à croire que, là où il est, il peut changer le monde. C'est le grand héritage d'Albert Schweitzer. C'est ce qu'il s'est efforcé de faire lui-même. C'est la leçon qu'il nous laisse. Et cette leçon prend véritablement toute valeur lorsque nous la prenons au sérieux et que nous essayons de la mettre en œuvre...



L'Alsace est une terre d'exception. Parce qu'elle a porté des hommes comme Albert Schweitzer. Et la meilleure façon de lui rendre hommage, c'est de redécouvrir son œuvre et son message. C'est de faire partager son héritage au plus grand nombre. C'est d'essayer, pour nous-mêmes, là où nous sommes, de suivre son exemple...

L'Alsace est une terre où la famille veut encore dire quelque chose. Chacun le sait : Albert Schweitzer avait une cousine... Cette cousine, Anne-Marie, donna naissance en 1905 à un fils : Jean-Paul. C'était Jean-Paul Sartre. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'on proposa aux deux le prix Nobel. Jean-Paul Sartre refusa celui de Littérature : les mauvaises langues dirent, à l'époque, que Sartre ne tolérait pas que quelqu'un puisse porter sur son œuvre un jugement. Même en bien. Albert Schweitzer accepta le prix Nobel de la paix. Non pas qu'il courût après les honneurs, mais toute sa vie il fut pressé par le besoin de trouver des fonds pour l'hôpital de Lambaréné.

Il fut une époque où l'on ne parla plus guère d'Albert Schweitzer. Même ici en Alsace. Sartre occupait alors le haut du pavé. Il avait dit que le communisme était « l'horizon indépassable de notre temps » et tout le monde voulait bien le croire...

Sauf que l'histoire a donné tort à Sartre. Le Mur de Berlin est tombé. Les peuples se sont libérés. Et c'est plus que jamais le message d'Albert Schweitzer qui prévaut : c'est un monde de dialogue, de rencontre, de fraternité entre les peuples et entre les hommes qu'il nous appartient de construire.

Avec Albert Schweitzer, l'Alsace est la terre de toutes les fraternités.

**M. Philippe Richert,  
Président du Conseil régional d'Alsace, ancien ministre,  
prononça ce discours en l'église de Gunsbach  
le jeudi 21 mars 2013 à 16h**

# **Inauguration de l'arbre Albert et Hélène Schweitzer-Bresslau devant la cathédrale de Bâle, le 24 mars 2013**

**Allocution du Dr Walter Munz  
en la présence de Madame la Conseillère Fédérale Eveline Widmer-Schlumpf**

Que mon premier mot soit de reconnaissance. Grâce aux autorités du Canton Bâle - Ville et au conseil de la paroisse de cette vénérable cathédrale, nous avons le bonheur ici de vivre ensemble une grande journée. Nombreux celles et ceux qui ont contribué à la solennité, au recueillement et à la beauté de cette cérémonie. J'irai presque jusqu'à vous en remercier au nom d'Albert et d'Hélène Schweitzer. Car si l'un et l'autre restaient modestes, ils ne manquaient pas de se réjouir lorsqu'ils ressentaient dans une fête un état d'esprit qui leur était proche. Ils auraient été profondément émus par l'atmosphère d'un moment tel que celui que nous vivons aujourd'hui à Bâle. Car dans cette ville et aussi loin autour l'on s'est mis très tôt à se mobiliser pour qu'Hélène et Albert Schweitzer puissent bâtir leur hôpital et maintenir leur œuvre à travers les épreuves les plus difficiles. Ils ont toujours exprimé leur reconnaissance et leur attachement à Bâle.

Je veux maintenant illustrer de quelques propos l'inauguration du grand tilleul à deux troncs jumelés qui désormais va s'appeler « Arbre Albert et Hélène Schweitzer-Bresslau ».

Vous savez que les tilleuls peuvent atteindre un très grand âge. Un proverbe populaire dit qu'ils sont jeunes pendant trois siècles, adultes pendant trois siècles et vieux pendant trois siècles. Il arrive que certains, très vieux et creusés à , manifestent encore une étonnante vitalité. Le mystère de leur survie tient aux racines qu'ils développent en leur sein et qui sortant du vieux tronc s'enfoncent dans la terre et vont donner naissance à un nouvel arbre qui formera sa jeune couronne pendant que l'ancien lentement dépérit. Le tilleul se rajeunit pour ainsi dire de lui-même.

Un tel phénomène botanique nous éclaire d'un symbole l'histoire de l'Hôpital Schweitzer de Lambaréné. C'est à la manière des tilleuls que cet hôpital produit toujours de nouvelles pousses, tout en demeurant lui-même, tout en demeurant ce qu'il doit être : un hôpital « Schweitzer ». Aussi, dans le double tronc de notre tilleul de Bâle, voyons un signe de l'amitié, de l'amour et de l'alliance qui unissaient Albert et Hélène Schweitzer.

Et voici deux histoires africaines, non sur les tilleuls, qui ne poussent pas dans les zones équatoriales, mais sur des arbres natifs de Lambaréné. Mais il faut que je vous présente d'abord Joseph Massandi, cuisinier et un personnage respecté à l'Hôpital. Un jour il m'a raconté, tout excité par l'enthousiasme qui grandissait à mesure qu'il parlait : « Le Docteur aidait les pauvres, il les aidait tous, tous. Il a soigné les Akele, les Galoa, les Mitsogho, les Fang... Il nous a tous soignés - même les catholiques, même les protestants, même les païens, les Noirs et les Blancs, et même encore les animaux et les plantes. Il ne faisait pas de différence. »

Que Schweitzer accueillait dans son hôpital quelque 620 patients et que dans le secteur Vétérinaire on prodiguait des soins à une douzaine d'animaux - des chiens, des pélicans, des antilopes, des singes -, je le savais, je le voyais tous les jours, mais apprendre qu'il soignait aussi les plantes, cela était nouveau pour moi.

Quand il se rendit compte de mon étonnement, Massandi me conduisit à l'enclos des antilopes, devant la maison du Docteur, et me montra le vieux manguier géant que je connaissais bien et qui est encore présent aujourd'hui. Massandi attira alors mon attention sur un endroit particulier, un peu caché, à environ quatre mètres de hauteur, là où une grosse branche s'interrompt brusquement, comme un moignon. En regardant bien, on distingue encore comme une coiffe de ciment, recouverte en partie de mousse. Explication de mon ami : « Il y a des années la foudre avait frappé cet arbre et cassé l'un des deux troncs, juste au-dessus de leur séparation. Leau de pluie s'infiltrait dans la déchirure du bois

qui pourrissait. Alors, le Docteur m'a dit: « Massandi, le manguier est malade, il faut le soigner ». J'ai cherché l'échelle et Schweitzer monta pour panser la plaie. Il a d'abord mis un peu de terre dans le trou du bois, puis il y a appliqué une couche de ciment qu'il pressait et modelait de ses doigts. Et Massandi de commenter: « Oui, tu vois, le Grand Docteur voulait aider Dieu à garder toutes les choses de sa création, absolument toutes »... »

Ainsi était appliqué à Lambaréné, au quotidien, le principe du respect pour toute vie, qui englobait les humains, les animaux et les plantes. Dans le récit de l'africain Massandi transparait son arrière-plan philosophico-religieux.

Pour terminer, encore une deuxième histoire d'arbre, plus courte :

Peu de jours après le décès d'Albert Schweitzer, une nuit, la foudre avait frappé le magnifique kapokier qui se dresse au bord du chemin, entre les limites de l'hôpital et le village voisin d'Abongo. Elle en avait arraché la couronne et seules quelques vieilles branches continuaient à croître et à porter des rameaux feuillus. Cet arbre m'apparut comme un symbole de l'hôpital qui venait de perdre son fondateur, mais gardait néanmoins assez de vitalité dans ses racines et son tronc pour survivre et même se développer. Aujourd'hui, en effet, 48 ans plus tard, le kapokier se tient toujours là, il a repoussé et s'est donné une nouvelle forme.

Il en va de même pour l'hôpital. Sa force, ses racines sont l'esprit d'Albert et d'Hélène Schweitzer.

La confiance dans les forces de la vie et le respect devant elles constituent le fondement de notre action et, plus largement, le fondement indispensable de la paix sur la terre.

**Dr Walter Munz,**  
**ancien médecin à l'Hôpital Schweitzer,**  
**auteur de *Albert Schweitzer dans la mémoire des Africains et dans mon souvenir***  
**(Le texte de cette allocution a été traduit en français par Jean-Paul Sorg)**



